

L'irrévocable testament

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

23

époque

L'Irrévocable Testament

Fleuve
Noir

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

23

époque

L'Irrévocable Testament

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

L'IRRÉVOCABLE TESTAMENT

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

23

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2005, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-08026-8



Molke

CHAPITRE PREMIER

Ce fut en pleine nuit qu'elle retrouva le nom et l'ancienne adresse du père de Kwantu, fabricant de dirigeables à la belle époque de China Voksal. Il travaillait surtout pour le Consortium des Bonzes mais aussi pour de petites Compagnies moins fortunées.

Elle dut prendre de nombreuses précautions pour se rapprocher de l'ancien quartier des Baudruches, ainsi appelait-on les ateliers qui se livraient à ce métier. En souvenir des premiers temps de cette industrie, quand faute de matériaux adaptés, les premiers ballonnets des minuscules dirigeables étaient constitués par des vessies de porc et de bœuf. Mais on utilisait aussi des intestins d'animaux, on les découpait en bandes, on les collait selon un procédé secret. Puis on commença de vendre de la matière plastique, plus facile à travailler. En même temps, l'hydrogène fut remplacé par l'hélium que produisaient des filtres embarqués à bord des aérostats. L'invention des Rénovateurs du Soleil avait été copiée, reproduite à des centaines d'exemplaires.

C'était un labyrinthe de vieux wagons délabrés que ce quartier des Baudruches. Certains quais, tout aussi défoncés, étaient même inaccessibles, encombrés par les débris de voitures ferroviaires.

Lorsqu'elle pensa avoir retrouvé la fabrique ancienne, elle fut déçue, car la structure d'autrefois qui permettait d'ajuster les différentes parties de l'enveloppe, parfois longue de cinq cents mètres, n'existait plus, n'était qu'un amas de ruines. Et plus personne ne paraissait habiter dans le coin.

Elle s'éloignait lorsqu'elle perçut les déchirements rauques d'une toux caverneuse et s'immobilisa, remonta vers les ruines, pénétra dans une sorte de ravine. Les parois étaient faites de chevauchements de bois remontés des forêts englouties sous la glace. Des bois capables de résister à n'importe quelle agression physique, mais lorsque les tirefonds et les fers qui les assemblaient rouillaient, ces belles planches fossiles s'écroulaient.

Une nouvelle quinte de toux la fit s'engager dans un passage encore plus étroit, dangereux, avec ces masses de poutres et de panneaux en suspension au-dessus. L'odeur de fumée la suffoqua bien

avant qu'elle n'en voie le nuage qui masquait un creux. En s'approchant elle vit qu'il s'agissait d'une guérite de contrôleur de jadis, mais en position horizontale, si bien que la porte habituelle s'ouvrait désormais comme un panneau de trappe. Et ce trou vomissait cette fumée âcre. Quelqu'un brûlait un bois imprégné de goudron. Elle grimpa sur l'ancienne guérite, se pencha, mais une bouffée de fumée l'empêcha de voir à l'intérieur.

— S'il vous plaît, dit-elle à voix basse, pouvez-vous m'indiquer le compartiment de Kwantu, l'ancien fabricant de baudruches ?

Elle n'osait utiliser le mot de dirigeables et se demandait si parler de compartiment signifierait quelque chose pour la créature qui gîtait dans cette cahute.

— Vous m'avez entendue ? répéta-t-elle.

Elle sauta en arrière, car une tête de momie venait de surgir au bout d'un long cou aux tendons torsadés. Tête de momie et de bête étrange en même temps. Des yeux globuleux, très en dehors des orbites, bougeaient comme ceux d'un robot de série télévisée.

— Lon Kwantu enterre son fils. Il a fait recoudre la tête aux meilleures couturières de la ville, et maintenant que son fils est reconstitué il le conduit au train des morts. Il a même acheté tout un wagon pour rapatrier son fils là-bas, chez nous en Mongolie, et j'aurais été bien avisée de me laisser aussi embarquer avant que je ne meure ici, et que l'on oublie de traiter mon corps avec respect.

Kwantu, le fils, avait été décapité, certainement par un certain Kunshan, exécuter de l'Ecuadorian Eastern Company de la famille Kalami. Laquelle famille n'était que les faire-valoir de la Caste du Sud des Aiguilleurs dirigée par le sinistre Lascasas.

— Vous arrivez trop tard, le vieux Lon Kwantu a décidé d'accompagner le corps de son fils jusque chez nous, et pour ce faire il a fait installer ses affaires dans un compartiment du wagon mortuaire. Il a demandé à ses serviteurs de l'accompagner, sa cuisinière, son valet et un homme de peine. Il vivait comme un mandarin chez nous, au milieu de cette misère, dans un wagon en acier qui n'avait subi aucun dégât. C'est qu'il était riche le vieux fabricant de baudruches.

Depuis la mort de son fils, il a fait embarquer de nombreuses caisses dans ce wagon spécial, et je suppose qu'il emporte avec lui les quatre dirigeables démontés qui n'ont jamais pris l'air à cause du réchauffement. Vous savez, je travaillais dans la fabrique il y a vingt

ans, et je me souviens bien de ces quatre dirigeables qui n'ont jamais pu être livrés.

Pour lui indiquer le quai du train des morts, la vieille femme s'embrouilla quelque peu mais donna aussi quelques repères. Il y avait un château d'eau décongelée qui lui servirait de but. À partir de là elle devrait demander.

— Vous pensez que le train des morts a quitté China Voksal ?

— Vous le verrez une fois là-bas. Il y avait en attente une douzaine de Mongols retournant au pays dans des cercueils. Dans des wagons frigo de l'autre temps. Il paraît que le système ne fonctionne pas très bien et que ça ne sentirait pas très bon par là-bas.

Elle ricana :

— Peut-être que la puanteur vous servira mieux de guide que moi. Demandez au vieux Lon Kwantu s'il n'y aurait pas une petite place pour moi dans le train des morts, et qu'il me le fasse savoir. Ici je n'ai plus qu'un lambeau de vie, et je le laisserai sans regrets afin de rejoindre le pays des Mongols pour mourir.

La vieille dame avait à peine exagéré, car en approchant d'un centre de triage en périphérie de la station, une odeur douteuse la dirigea vers un train étrange doté d'une antique machine à vapeur, une locomotive bricolée avec des pièces plus ou moins bien adaptées et qui lâchait, en même temps que des bouffées de vapeur brûlante, des masses noires de fumée grasse de suie.

Un homme vêtu d'une robe orange faisait les cent pas le long du convoi, et elle reconnut Lahore, le frère de sang de Kwantu, le décapité.

Il l'aperçut et se précipita vers elle, le visage sévère :

— Que venez-vous faire ici en ce jour de deuil et de funérailles ? Ceci est une affaire mongole plus que familiale, tribale.

— J'ai connu le père de Kwantu, jadis, et je viens lui faire part de ma tristesse.

— Avez-vous rencontré Tsi-Nan pour envisager un accord avec l'EEC ?

— Pas encore. La découverte du corps sans tête m'avait trop bouleversée pour que je songe à ce type de démarche.

Sans enthousiasme, il la dirigea vers le wagon spécial de la famille Kwantu, dont deux gardes surveillaient le sas. Le vieux Lon, un immense vieillard décharné, était assis en tailleur dans le salon funéraire, en face du cercueil contenant le cadavre de son fils. Il n'eut pas un regard pour elle quand Lahore, à voix basse, lui signifia qui elle était. Sans attendre, elle s'assit également en tailleur et baissa la tête, connaissant les rites funéraires des Bonzes. Lorsqu'elle se trouvait dans le Nord, dans la Compagnie du Consortium des Bonzes dirigée par Tharbin, elle avait assisté à plusieurs cérémonies de ce type.

Les cierges, faits de graisse fruitière extraite selon un secret ancestral, brûlaient en diffusant une odeur plus vivifiante que l'encens ou la myrte. Elle s'absorba si profondément qu'elle ne remarqua pas le geste à peine perceptible du vieillard ordonnant à Lahore de sortir, et lorsqu'elle finit par ouvrir les yeux, elle découvrit le visage gris de Lon juste en face d'elle. Sans bruit, il s'était déplacé dans cette position du tailleur. Il souriait gentiment.

— Vingt ans, n'est-ce pas ? Tu ne m'as jamais acheté un dirigeable. Tu utilisais celui des autres et surtout les trains. Je savais que tu avais rencontré mon fils et que tu l'avais écouté avec attention.

Du menton il désigna la porte de gauche.

— Lève-toi et regarde si Lahore ne se trouve pas derrière.

Même pas surprise, elle obéit, eut l'impression que quelqu'un l'avait entendue venir et s'était enfui, car l'air était encore agité avec une odeur de sueur masculine.

Elle retourna auprès de Lon qui entre-temps s'était déplacé toujours de la même façon, se soulevant à bout de bras jusque de l'autre côté du cercueil posé sur une sorte de catafalque.

— Je n'aime pas le projet de Lahore qui veut obtenir l'accord de l'EEC. Je veux créer la Compagnie Mongole, et si par la suite ils décident de se relier, ils le feront selon nos conditions, et non plus les leurs.

— Il voulait que je rencontre Tsi-Nan pour conclure un protocole d'accord avec elle.

— Bien sûr, mon fils n'était pas tout à fait de cet avis.

Songe frissonna, mais comme s'il lisait dans ses pensées, le vieillard haussa les épaules.

— Non, je ne pense pas que Lahore soit mêlé à cette affreuse mort. Mais Tsi-Nan, oui. Elle était présente quand Kunshan a décapité mon fils après l'avoir égorgé. Nous avons reçu des témoignages divers à ce sujet. À cette heure-ci l'assassin a payé et la tête a été livrée à cette fille maudite.

Elle ne savait pas très bien pourquoi elle avait tenu à venir là. Sa première pensée avait été d'acheter un dirigeable en caisses à ce fabricant, mais depuis qu'elle était là, elle n'osait plus en parler. Elle avait évalué les risques d'une telle transaction. Même si Lon Kwantu avait accepté son offre, elle n'aurait jamais pu charger les caisses à bord d'un cargo. L'EEC, la Caste du Sud, donc, aurait voulu savoir ce qu'elles contenaient et ne lui aurait pas permis de les emporter, peut-être l'aurait-on également assassinée pour avoir osé provoquer la Compagnie des Kalami.

— Lahore me dit que je dois me marier si je veux pénétrer en Mongolie et pouvoir collaborer à la construction d'un réseau ferré. Il m'a même proposé de m'épouser, il a même été plus loin et m'a certifié que je ne pouvais pas faire différemment.

— Tu as bien réussi tes affaires, du moins en ce qui concerne celles que tu traitais dans ce pays et dans Markett Station, mais qu'as-tu fait depuis ? Où étais-tu ?

Elle le lui expliqua, sans trop donner de détails. Il fut intéressé par son séjour auprès de Tharbin, en Compagnie du Consortium des Bonzes.

— Jadis, la Confrérie des Bonzes mongols était partie prenante dans le Consortium, mais ils ont voulu gagner le Nord, fuir le réchauffement, ont refusé la situation précaire que nous avons connue alors. Nous ne pouvons plus leur faire confiance.

— Je fus aussi dans le Sud, en République des Kerguelen, après m'être évadée.

Elle lui parla du dirigeable que détenait Tharbin et à bord duquel elle avait gagné l'Antarctique, où elle avait refusé de rester à bord.

— Lui aussi avait plusieurs dirigeables en caisses, mais il est si étroitement surveillé qu'il n'ose pas les remonter. Il dépend étroitement de la Panaméricaine du Nord, n'est pas libre de ses mouvements.

— Vas-tu traiter avec Lahore ?

— Je ne crois pas. Je ne veux pas l'épouser.

— Tu ne pourras rien entreprendre de l'autre côté de la frontière. La loi tribale est très stricte, surtout dans le Sud où nous devons forcément nous installer. Ce n'est que plus tard que nos réseaux remonteront vers le nord, vers la Compagnie du Consortium et aussi la Tcherskicie.

Elle lui révéla que dans cette Compagnie le chemin de fer n'existait pas, que des glisseurs, certains aussi gros que des wagons de marchandises, circulaient sur des routes en planches ou sur les pistes glacées en altitude. Il ne cacha pas sa désapprobation. C'était un homme attaché au principe de la société ferroviaire et respectueux des lois de la CANYST, en réalité.

— Je ne ferai jamais d'accord commercial avec cette Compagnie-là, déclara-t-il. Nous la contournerons pour rallier les possessions panaméricaines de Behring.

Il baissa soudain la tête, comme en proie à un certain trouble.

— Je ne veux pas que Lahore nous accompagne en Mongolie, je veux qu'il reste ici. S'il veut traiter pour nous avec l'EEC, qu'il le fasse, mais nous ne serons pas forcément enclins à signer les accords qu'il nous présentera. Je suis très confus à l'avance de ce que je vais dire, mais le mieux pour toi c'est que tu m'épouses.

Elle se figea, abasourdie par cette proposition.

— Tu n'as rien à craindre de moi, je ne pourrai jamais t'honorer comme un bon époux doit le faire. Et même si tu te dévouais en toute impudeur pour me réveiller, tu n'y parviendrais pas. Ma virilité est morte depuis des années, et rien ne pourra la ressusciter. Tu m'épouseras et nous rédigerons un acte qui te permettra à tout moment de reprendre ta liberté en divorçant. Une femme divorcée pourra diriger la Compagnie, mais je serai mort bien avant et tu seras veuve, et détiendra tous les pouvoirs. Kwantu m'avait parlé de toi avec beaucoup d'admiration et de flamme amoureuse. Je te demanderai de me respecter si tu prends des amants, de le faire avec la plus grande discrétion. Je n'en souffrirai nullement, mais je ne veux pas être ridiculisé.

— Lahore sera furieux et cherchera certainement à reprendre la situation en main, voire à se venger.

— Nous veillerons à le rendre plus réaliste. Que penses-tu de ma

proposition ?

CHAPITRE 2

Edgon, le père d'Harold, disparut pendant deux jours, et même Cristella Marlone, l'une de ses maîtresses, peut-être la préférée, du moins la plus agréable à vivre, ne savait où il se trouvait. Il reparut un soir dans le train-laboratoire, l'air complètement épuisé, n'acceptant pas d'évoquer les raisons de son absence avant d'avoir pris un repas et bu quelques verres de vodka.

— Le brain-trust dont je vous ai parlé...

— La mafia des criminels de l'informatique, précisa Louria.

— Le brain-trust a accepté de se réunir, et je leur ai fait part de notre conversation au sujet d'un virus sélectif capable de détruire les logiciels contaminés par les e-gènes d'Altaï.

— En fait, il ne s'agit pas à proprement parler des logiciels eux-mêmes, mais des filtres qui trient les informations susceptibles d'intéresser les e-gènes d'Altaï.

— Bon, d'accord, mais ne m'interrompez pas à tout instant, sinon je n'y arriverai jamais. Les observations, vous vous les gardez pour la fin ou bien je repars.

Louria fit la moue, mais reconnut en elle-même qu'elle était agacée par Edgon parce qu'elle se doutait qu'il était capable de résoudre leur problème actuel. La pensée de faire appel à une organisation criminelle de haut vol, regroupant des spécialistes capables de fracturer n'importe quel site informatique, même les plus secrets, la révoltait, mais c'était le prix à payer pour réussir sa mission. L'un des prix, car Edgon leur avait laissé entendre que la somme totale à proposer à ce brain-trust de truands atteindrait un chiffre astronomique. Comme s'il lisait dans son esprit, le vieux manipulateur en vint tout de suite à cette question délicate.

— Je vous le dis tout de suite, le prix sera exorbitant, même si je ne demande rien et si j'abandonne ma part. Disons que la barre s'établit entre un milliard de dollars et dix milliards.

Louria qui eut un sourire glacial, se leva.

— Je ne pense pas pouvoir en entendre davantage, il est donc inutile de continuer. Nous ne pouvons même pas envisager une somme d'un milliard. Nous vous remercions de votre intervention, mais je vais retourner poursuivre mon travail de recherche.

— Que proposez-vous ?

Elle ne répondit pas tout de suite et Harold, lui-même, se tourna vers elle pour l'inciter à répondre.

— Bien, dit-elle. J'ai durant vos trois jours d'absence discuté avec l'amiral Kinnjone, et voici ce que j'ai obtenu de lui, l'impunité totale et la réhabilitation de tous les membres de ce fameux brain-trust. La Compagnie ne peut aller au-delà.

— La justice de la Compagnie ne peut rien prouver à notre sujet. Pas un de mes amis ne sera inculpé et vous le savez très bien.

— L'amiral a décidé d'établir une procédure d'état de guerre, avec un tribunal exceptionnel qui ne sera composé que d'officiers supérieurs de la marine. Les accusés comparaitront sans avocat, n'auront même pas le loisir de s'expliquer. Les condamnations seront de deux sortes : la libération immédiate ou la mort par fusillade. C'est tout. Toute la marine et aussi toutes les forces militaires, la police des Aiguilleurs, celles de la Manu et de la Traction, seront uniquement chargées d'arrêter dix personnes dont les photographies, les différentes empreintes génétiques, vocales, digitales, spectrales seront diffusées dans toute la concession.

— Louria, tu ne m'avais pas fait part de cette décision, protesta Harold.

— Ce n'est qu'un projet de discussion. C'est l'annulation de ces mesures, et donc le non-établissement de l'état de guerre, qui servira de juste récompense. Les dix personnes en question seront donc rétablies dans leur droit, réhabilitées. À titre d'exemple, je peux vous parler d'une certaine Hillary Struble, accusée d'avoir eu accès au centre de compensation des échanges monétaires, et aussi au central du crédit de la corporation des Aiguilleurs qu'elle a pillés sans vergogne, pour une valeur totale de deux millions de dollars. Si la loi de guerre est appliquée, elle sera fusillée dans les quarante-huit heures suivant sa condamnation.

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Edgon paraissait soudain son âge et avait du mal à cacher sa fureur, son indignation, mais surtout sa détresse. Harold se leva lentement, alla mettre la main

sur l'épaule de son père.

— Tu viens, papa, nous n'avons plus rien à faire ici. Je m'en vais définitivement. Je ne veux en aucun cas apparaître sinon comme le complice, mais comme le simple témoin d'une pareille ignominie. Je croyais aimer cette femme, mais je me prépare à la haïr.

Louria venait de recevoir un coup bas en plein estomac et résistait au besoin de courir vomir dans les toilettes voisines. Elle ne sut comment elle parvint à combattre cette nausée.

Soudain, Harold, surpris, retira sa main de l'épaule de son père car celui-ci secouait la tête. Il ne se levait pas, regardait fixement Louria de ses yeux pâles.

— Je sais que vous le feriez même si mon fils vous quittait définitivement. Votre volonté de puissance vous hallucine au point d'oublier que vous l'aimez, au point d'oublier que vous êtes une scientifique. Vous voulez avoir la peau de ces logiciels truqués, de ces filtres parasites, et vous êtes capable de tout pour y parvenir.

— Écoute, papa...

— Ne comprends-tu pas qu'elle nous tient ? Nous ne pouvons plus refuser. Nous devons en passer par là, nous soumettre. Je ne peux quitter cette pièce. Je ne songe pas seulement à ma sauvegarde, mais à celle de mes vieux compagnons, et à cette Hillary Struble que je déteste profondément, mais dont je ne souhaite pas la mort attachée à un poteau d'exécution. Je ne peux pas prendre de décision sur-le-champ, je dois retrouver mes compagnons. Je pense que vous m'accorderez quelques heures avant de lancer à nos troupes toute votre armada.

Il se leva lentement, comme épuisé, et vacilla même une fois debout. Harold le soutint, mais dans un dernier effort Edgon le repoussa avec gentillesse.

— Inutile de m'accompagner, tu vas rester ici. Tu as du travail à accomplir dans ce laboratoire. Cette discussion dramatique sur le prix à payer m'a empêché de vous informer d'une chose. Hillary Struble, la tricarde selon votre point de vue, a depuis longtemps réfléchi sur l'idée d'un virus sélectif, mais dans son plan il s'agissait surtout de nous ouvrir toutes les portes blindées des réserves d'or des différents organismes de la Compagnie. Elle pense qu'elle pourra en modifier la structure, mais pour ce faire elle aura besoin d'un laboratoire comme celui-ci où elle pourra disposer d'un matériel dont elle ne dispose

jusqu'ici que partiellement. En réalité, la nuit elle se branche sur différents labos dont elle fait travailler les appareils uniquement par la voie informatique.

Louria en resta stupéfaite, n'ayant jamais imaginé qu'une intrusion pareille était possible. Il se rendit compte qu'elle suffoquait d'incrédulité et précisa qu'Hillary avait une expérience exceptionnelle dans le domaine de l'électronique en général, et qu'elle maîtrisait tous les systèmes avec une virtuosité surnaturelle.

— Je me suis demandé si ce n'était pas une sorcière dans le genre scientifique, et si elle n'avait reçu de puissances supérieures, extraterrestres, des informations inconnues sur Terre. D'après ce que j'ai appris sur elle, ses ancêtres avaient vécu dans ce Bulb SAS qui tournait autour de notre Terre. Cette sorte de miniplanète renfermait des techniques supérieures à celles dont nous disposons aujourd'hui. En vérité, je me demande si les armées de l'amiral auraient même pu s'emparer de sa personne. Peut-être se serait-elle évanouie dans l'air, dans un tourbillon de fumée.

— Je suppose que durant ce délai, vous allez l'aider à disparaître, ainsi que tous vos compagnons d'arnaque financière ?

— Non, je crois que sur les dix qui constituent le brain-trust en question, une bonne partie, peut-être pas la majorité mais pas loin, aspire à une retraite paisible. Moi le premier je me verrais bien profiter d'une vie agréable auprès de Cristella. Je vous promets de revenir ici, quelle que soit la décision de mes amis.

Il se dirigea vers la porte, demanda à son fils d'appeler une draisine-taxi et il sortit. Harold ne s'attarda pas dans le compartiment et Louria se retrouva seule un instant. Lorsqu'elle gagna les différentes parties du train-laboratoire, elle ne le vit nulle part. Une chercheuse lui demanda si elle pouvait trouver Harold quelque part, et elle la regarda sans paraître comprendre ce qu'on lui disait. La jeune femme préféra ne pas insister.

Elle pénétrait sans son bureau quand l'amiral Kinnjone l'appela et lui demanda où elle en était de ses tractations avec ce qu'il appelait cette conjuration de malfaisants.

— Je crois que j'ai frappé trop fort, murmura-t-elle.

— Il y a comme des sanglots dans votre voix.

— Je viens de bouleverser ma vie en quelques instants. Le père

d'Harold sort d'ici, doit revenir d'ici quelques heures avec la réponse de ces gens-là, c'est tout ce que je peux vous dire.

— C'est votre ami qui pose problème ?

— Il s'est rangé du côté de son père, alors que je l'ai toujours cru très remonté contre lui. Il disait ne pas supporter son orientation criminelle, mais en fait le sentiment filial a été le plus fort. Il a failli partir avec Edgon.

Finalement c'est ce dernier qui a refusé d'être accompagné.

— Il ne voulait pas qu'on sache où il se rendait, fit l'amiral toujours aussi rationnel.

— Je crois qu'il ne souhaitait pas qu'il y ait rupture définitive entre Harold et moi, murmura-t-elle. Je ne connais pas vraiment cet homme, mais ce soir il a eu réellement pitié de nous deux.

— Ne vous laissez pas aller à trop de sentimentalité, fit l'amiral, en prenant un ton bourru quelque peu artificiel.

Elle raccrocha et prit sa tête entre ses mains, regardant dans le vague. Lorsqu'elle avait fait part à l'amiral des prétentions éventuelles de ce brain-trust, il avait été catégorique :

— Pas un sou, seulement l'impunité et la réhabilitation au besoin.

— Ils n'accepteront jamais, avait-elle protesté, ils ne nous aideront pas. Il faut prévoir un milliard de dollars, je suppose.

— Rien du tout. S'ils refusent, je déclare l'état de guerre et je lance toutes les forces disponibles à leur recherche. Cent mille hommes, si nécessaire. Nous les retrouverons, les ferons comparaître devant un tribunal spécial et les condamnerons à mort. Je suis désolé pour le père d'Harold, mais je ne pourrai rien faire pour lui si par malheur ces gens-là s'obstinent. Vous avez essayé de trouver un système de remplacement à tout notre système informatique avec ces ordinateurs protéiniques, mais vous avez dû y renoncer comme vous avez dû abandonner l'idée de transmission avec de vieilles techniques de TSF. Nous devons utiliser le savoir-faire de ces gangsters, mais pas à n'importe quel prix. S'ils se soumettent, je tiendrai parole et, même, je m'arrangerai pour qu'ils ne soient plus jamais importunés par la justice. Je ferai détruire leur fichier au besoin.

Elle avait quelque peu souri, amusée par tant de naïveté, mais ne lui avait pas laissé entendre que les fichiers de ces gens n'existaient

pas depuis longtemps, que ces manœuvriers si habiles avaient dû accéder au code secret les protégeant de toute incursion. Il était même possible que pour ne pas attirer l'attention le brain-trust ait remplacé les véritables informations par des fausses.

Elle en était là de ses réflexions lorsque le chef de la Sécurité l'informa qu'un certain Edgon Kowning désirait pénétrer dans le train-laboratoire.

— Laissez-le entrer, je l'attendais.

— Il n'est pas seul, il est accompagné d'une personne, apparemment de sexe féminin, qui prétend s'appeler Hillary Struble, mais ne possède aucun papier d'identité. Selon les consignes reçues, je ne peux l'admettre. Elle devra attendre dans le parloir spécial, avant le sas.

— Je réponds d'elle, fit Louria sèchement.

— Bien, voyageuse, répondit le lieutenant peu enthousiaste.

— Dites-moi, est-ce que le chef des recherches Harold Kowning est sorti ce soir ?

— Je ne vois pas son nom sur l'écran du poste, voyageuse Finister.

— Merci.

Edgon parut encore plus fragile, délicat, lorsqu'il se présenta avec derrière lui une géante aux épaules très larges, au visage masculin, avec cette mâchoire proéminente et ces deux sourcils épais se rejoignant en une ligne droite au-dessus d'un regard de fauve. Plus tard elle estima qu'affaiblie, contrariée par les paroles d'Harold, « je me prépare à la haïr », elle ne pouvait que ressentir une sorte d'effroi à la vue de cette femme, et comprenait que le chef de la Sécurité ait hésité avant d'identifier son sexe.

— Comme je vous l'ai promis, je vous présente Hillary Struble, la meilleure spécialiste que je connaisse en fabrication et en destruction de virus informatiques.

— Arrête de me passer de la pommade, vieux filou, grogna la créature, nous n'avons jamais été des copains. Tu as toujours considéré que je n'étais pas assez désirable pour coucher avec moi, et lorsque j'ai eu la bêtise de te faire des avances tu m'as envoyée sur les roses. Ce sont des offenses qu'une femme comme moi ne peut oublier.

Puis elle toisa Louria et ricana :

— C'est donc la gonzesse de ton fils, celle-là ?

Louria n'avait jamais entendu ce mot qui paraissait la désigner en tant que compagne ou maîtresse d'Harold. Elle apprit plus tard que le brain-trust, pour ses communications téléphoniques, usait d'un argot déjà démodé au XXI^e siècle.

— C'est celle-là qui nous menace d'un conseil de guerre ? Ce n'est pas demain la veille que je serai collée au mur d'exécution, ma jolie, mais j'ai eu la faiblesse d'accompagner ce voyou jusqu'ici et je suis prête à vous écouter jacter.

Elle saisit une chaise et s'assit à califourchon. Louria, interloquée à la vue des cuisses puissantes moulées par un pantalon en cuir, resta muette quelques instants, avant de se dire que malgré son arrogance cette femme avait tout de même compris que pour elle et tous ses compagnons de délinquance mieux valait venir la rencontrer, et elle reprit sa pugnacité habituelle.

CHAPITRE 3

Depuis qu'il avait écouté l'enregistrement dans lequel Lien Rag essayait de persuader Kurts, son propre père, de ne plus nourrir la tribu de Bal, sa mère, avec des plaquettes hyperprotéinées, au risque d'affamer les garous, Kurty connaissait enfin le nom de celle qui lui avait donné le jour.

La sylphide phosphorescente de la tribu des Trues, Bal, sa mère, avait disparu dans l'engloutissement par l'océan Pacifique du Bulb, planète animale devenue satellite de la Terre avant de tomber sur celle-ci.

— Bal, elle s'appelait Bal, se répéta-t-il des jours et des nuits, recouvrant ce nom de tendresse, l'enfouissant au plus profond de lui-même pour le chauffer, le câliner, lui chanter des airs d'amour maternel. Il passait des nuits dans une attente fiévreuse, mais finalement il n'y avait que ce nom très court, ces trois lettres et rien d'autre.

Il s'était rendu dans le mausolée qui abritait la momie de son père, s'était penché sur ce visage paisible pour lui chuchoter ce nom délicieux, espérant un miracle, mais en vain.

Il s'était adressé à la voix synthétique, qui était en quelque sorte le porte-parole de toutes les installations informatiques de la Locomotive géante, sans que Mylord puisse lui venir en aide. Il l'appelait Mylord par dérision, mais avait fini par découvrir que cette appellation n'était pas aussi innocente qu'elle le paraissait. Au bout de longs mois il avait fini par se persuader que cette voix synthétique reflétait, certes, les informations des ordinateurs des différents services, mais qu'en réalité elle pouvait être celle de son père mort. Il ne s'expliquait pas comment la momie pouvait s'exprimer, mais se souvenait d'avoir entendu parler de cerveaux biologisés, et il était fort possible que celui de son père ait été reproduit pour garder toutes ses propriétés.

Sans se lasser, il réitéra ses questions, mais Mylord répondait toujours qu'il ne savait pas ce que signifiait ce nom de Bal.

— Alors donnez-moi des indications sur le Bulb SAS qui tournait autrefois autour de la Terre. On dit que c'était un animal de l'espace,

de cinquante kilomètres de long, lequel devenu malade et vieux a fini par s'engloutir dans l'océan Pacifique avec toutes les populations hétérogènes qui l'habitaient, aussi bien des tribus primitives que des groupes humains plus évolués, des garous, ces pauvres monstres fabriqués par des savants irresponsables, les premiers modèles de ces Roux envoyés ensuite sur Terre pour en constituer une population capable de résister aux grands froids.

On finit par lui apporter quelques renseignements sur ce Bulb, mais rien de bien révélateur et rien qu'il ne connût déjà depuis longtemps. Lien Rag lui avait parlé de cet animal monstrueux de l'espace, mais à l'époque n'avait guère fait d'allusion à sa mère, juste ce mot de sylphide qui revenait, et rien qu'à voir son air extasié lorsqu'il en parlait, Kurty savait que c'était un être surnaturel, lumineux plutôt que phosphorescent. Mais en réalité, le corps de ces êtres était bourré de substances luminescentes, car ces Trues vivaient dans les tréfonds du Bulb, là où la condensation était la plus forte, et formait des étangs de grande étendue avec une génération aquatique et des poissons rendus lumineux par l'absorption de cette nourriture. Dans la nuit de leur territoire ils brillaient comme avaient brillé jadis, avant la glaciation, les lampyres ou vers luisants.

Et ce monde grouillant de vies multiples, de pauvres vies qui n'avaient qu'une durée limitée tant les conditions de survivance étaient dures dans le satellite, ce monde gisait par quatre à cinq mille mètres de profondeur dans l'océan Pacifique. La nuit, il finit par rêver qu'il trouvait le moyen de descendre dans ses abysses. Tantôt c'était parce qu'il avait réussi à se transformer en poisson, tantôt il utilisait un scaphandre spécial. Il se demandait au réveil si les scaphandres prévus pour l'espace pouvaient être utilisés pour affronter la pression sous-marine.

Quelquefois il abandonnait ces chimères, redevenait Kurty, le capitaine du voilier Salamandre, qui avait la réputation d'un grand marin et d'un chef redoutable. Il partait alors à la recherche de Fleur, la seule femme qu'il avait aimée et qu'il aimerait toujours. Il faisait défiler sur l'écran de ses ordinateurs les dernières informations la concernant. Dans la Locomotive géante, les capteurs enregistraient toutes les émissions radio de la Terre, parvenaient même à obtenir des images de télévision lorsque la Machine approchait de stations équipées en émetteurs.

Aux dernières nouvelles, Yeuse se trouvait toujours aux Kerguelen, mais on ne parlait plus guère d'elle. On ne parlait même plus de Lien Rag qui avait disparu dans les forêts foudroyées de l'Amazonie.

Liensun, le demi-frère de Fleur, était le président de ce groupe d'îles et paraissait faire progresser l'économie de celles-ci. Il avait créé une compagnie de chemin de fer qui, au fur et à mesure que la banquise gagnait en direction de l'Afrique du Sud, établissait son réseau.

Perdu dans ses obsessions, dont Fleur et sa mère Bal étaient les actrices, il en oubliait de s'intéresser au parcours de la Machine. Il avait compris que celle-ci était comme attirée par le territoire de l'ancienne Transeuropéenne. Son père Kurts, toujours à bord de cette fabuleuse Locomotive, avait jadis ravagé cette Compagnie et était tombé amoureux de Floa Sadon, devenue plus tard la présidente. Y avait-il au moment de la mort une volonté de retrouver les traces de cette femme elle-même disparue, fusillée par des révolutionnaires ?

Lorsque Kurty, alors en pleine possession de ses moyens physiques et mentaux, avait entrepris de renflouer la Machine engloutie sous une faible épaisseur d'eau du côté de l'ancienne Indonésie, il n'avait pas prévu qu'il serait happé par un monde magique, sans qu'il puisse définir si cette magie était bonne ou mauvaise pour lui. Mais elle était présente partout dans ce lieu clos. Pour aussi vaste qu'elle fût, la Locomotive géante n'était qu'une prison, en quelque sorte, et parfois il la traitait de cauchemar sur bogies. Même mort, son père dominait, tranchait, censurait, voulait le conditionner. Il ne pouvait s'opposer au fonctionnement de cette force qui essayait de gagner le Nord à tout prix. Ils avaient fini de parcourir l'Afrique du Nord, avaient découvert que la Méditerranée n'était pas complètement transformée en banquise et que le passage du côté du détroit de Gibraltar s'avérait encore impossible.

Ce fut lorsqu'il en parla à Mylord, la voix synthétique, qu'il soupçonna l'existence d'un projet complètement aberrant.

— Voyons, Mylord, croyez-vous que l'établissement d'un pont serait possible pour franchir ce détroit ? Il n'est pas très large, mais tout de même il fait dans les quinze kilomètres et doit avoir une profondeur importante.

— D'après les livres anciens, trois cent cinquante mètres, fit Mylord guilleret.

— Mais quel type de pont serait envisagé ?

— Le projet est à l'étude et rien n'est décidé.

— Nous ne pouvons tout de même pas sacrifier toutes nos capacités juste pour nous retrouver de l'autre côté. Ce serait de la

folie.

— C'est le Grand Projet, répondit Mylord solennel.

CHAPITRE 4

La folie de Molke épouvantait désormais Lien Rag, et depuis quelques jours, enfoui au sein de l'épave du dirigeavion, ce dernier ne se manifestait plus dans la caverne-atelier. Toujours armé de sa hache, Molke avait tué deux autres personnes. Il pensait terrifier Maljory et tout son état-major pour que Lien Rag, qu'il prenait pour Lascasas, puisse déjà reprendre le pouvoir dans cette région, avant de le reconquérir totalement sur la concession de l'Amérique du Sud.

— Je ne peux pas le laisser continuer ainsi. Je ne peux poursuivre mon plan avec un fou furieux capable de massacrer tout le monde. Il risque de s'en prendre un jour à Ann Suba parce qu'elle collabore avec Maljory.

La pensée que le seul moyen, pour mettre fin à ces crimes sanglants était de faire disparaître Molke, lui paraissait insupportable, mais il ne voyait pas quelle autre solution envisager. Il avait songé lui confier la mission de quitter cet endroit pour parcourir le territoire de la Caste et révéler à tout un chacun que le président n'était pas mort, comme certains le prétendaient, mais qu'il se manifesterait bientôt. Ce n'était pas envisageable, car dans l'extrême exaltation où se trouvait Molke, il était capable de vouloir convaincre les sceptiques à coups de hache. D'autre part, s'il quittait brutalement la caverne-atelier, il se rendrait suspect aux yeux des dissidents que dirigeait Maljory et serait certainement arrêté. Que ferait-il sinon, révéler avec arrogance qu'il travaillait pour le grand Lascasas ?

Réfugié dans les plus grandes profondeurs, il n'avait jamais ressenti aussi douloureusement sa solitude, regrettant le départ de sa fille Fleur et de son petit-fils Jdriège. Il éprouvait une répugnance nouvelle pour son état. Il ne savait plus les raisons de sa présence dans un tel cloaque, le comparait à celui du Bulb, le satellite animal qui dans ses plus basses entrailles abritait des créatures ni tout à fait humaines ni tout à fait bestiales. Il était devenu l'une d'elles, et ce masque dérisoire, ce masque extraordinaire qui collait désormais de plus en plus fermement à son visage, le répugnait. C'était le masque du Mal, du démon, et il l'avait adopté sans état d'âme, peut-être dans une période de folie, dans la volonté de survivre sous une autre apparence alors qu'il avait échoué dans sa dernière aventure complètement absurde. Qu'avait-il voulu prouver, qu'il n'était pas

seulement l'homme de référence connu dans le monde entier, peut-être discrètement moqué depuis qu'il avait perdu de son agressivité ? Une fois aux Kerguelen, il avait oublié de lutter contre les deux castes des Aiguilleurs de façon subtile, préférant engager contre elles des armées levées en Patagonie, par exemple. Il se battait par l'intermédiaire d'hommes sacrifiés allègrement.

Lorsque le dirigeavion s'était crashé dans cette forêt abattue, sous le couvert de ces énormes troncs couchés par la plus formidable tempête ayant soufflé dans cette zone, il avait décidé de lier son sort, corps et âme, à cette épave, de ne jamais la quitter, même si elle devait être détruite par le feu de ses ennemis traditionnels. Les Aiguilleurs s'en étaient emparés, et au début il avait eu la certitude qu'ils allaient faire un grand autodafé pour impressionner leurs fidèles et aussi ces populations vivant sous leur joug. Puis il avait su qu'une dissidence travaillait ce grand organisme de la Caste du Sud, que Lascasas avait vraiment disparu et qu'un certain Maljory avait pris la tête de cette junte rebelle.

— Je suis devenu un grand pervers, j'ai oublié quelques règles essentielles qu'autrefois je n'avais même pas besoin de me rappeler pour les suivre. Si j'ai le courage de me l'avouer, je pourrais dire que je veux remplacer Lascasas, devenir à mon tour le maître de cet empire noir où certains sentiments que j'honorais jadis n'ont jamais adouci la brutalité. Est-ce que sans ce masque j'aurais osé le faire ? Il y avait jadis des carnivals au cours desquels les esprits les plus rigides se dépravaient en toute liberté, commettaient des viols, des meurtres, des spoliations, ne respectaient plus rien. Ai-je donc durant toute ma vie aspiré à cette liberté suprême où l'homme se prend pour un dieu cruel et n'accepte aucune contrainte ?

Il se surprit à grelotter et se souvint que ses folies avaient commencé avec cette longue marche vers les tombeaux de Jdrien et de sa mère Jdrou, là-bas dans le sein le plus froid de l'Antarctique, au cœur même de la plus grande désolation. Sans son petit-fils Jdriège, fils de Jdrien le messie, il n'aurait jamais survécu. Mais cette folie-là conservait encore une certaine noblesse, il avait voulu une dernière fois se pencher sur le tombeau de glace de son enfant, examiner son visage d'une grande perfection, sa chevelure d'or, aux côtés de sa mère, cette Rousse qu'il avait tant aimée au point de se déguiser en Roux pour pouvoir vivre auprès d'elle, avec l'aide également de certaines cryohormones.

— Je me suis déguisé une première fois pour poursuivre mes rêves les plus audacieux, mais en quelque sorte je ne nuisais qu'à moi-

même, je n'entraînais personne dans cette aberration.

Cette nuit-là il erra avec prudence dans l'immense caverne-atelier, vit qu'on commençait de relever l'épave avec d'énormes vérins et que les dessous du fuselage froissé par le crash ne touchaient plus le sol rocheux de l'endroit. Bientôt de puissantes machines s'approcheraient pour découper cette partie endommagée et décortiquer ses cachettes les unes après les autres. Il ne lui resterait plus le moindre refuge. Il lui fallait donc décider de son choix sans attendre. S'il persistait à entretenir ce brasier criminel il aurait encore besoin de Molke et devrait apprendre à ne plus s'indigner, ni se sentir coupable de ces assassinats.

Il était deux heures du matin lorsqu'il le rencontra dans un wagon de marchandises en attente de chargement. L'odeur de l'homme lui répugna, car malgré le froid il exhalait une puanteur de sueur proche de la putréfaction, comme si Molke était en train de pourrir lentement. Y avait-il en lui quelques lambeaux de sentiments l'amenant à une sorte d'autodestruction, peut-être pas du remords, mais la vague impression qu'il se détachait de l'humain ? Peut-être se trompait-il et que c'était l'odeur du sang de ses victimes qui accompagnait désormais ce chef d'atelier.

— Je voudrais que vous suspendiez ces exécutions pour le moment et que vous me ménagiez un rendez-vous avec le pilote Gislake.

Lien Rag prenait un risque insensé car pour cet intégriste fanatique, Gislake était l'ennemi absolu, celui qui donnait ses conseils pour la rénovation du dirigeavion, faisant fi des lois de la CANYST. Molke connaissait par cœur la devise de la CANYST qui était celle de la société ferroviaire : l'immobilisme c'est la mort. Mais cette loi faite pour l'utilisation unique du chemin de fer ne pouvait s'appliquer au dirigeavion. Ce dernier n'était qu'un instrument des ennemis et ne pouvait être que détruit. Aussi Molke se méprit-il et ricana :

— Vous voulez l'étrangler de vos propres mains, ce fourbe introduit chez nous par nos ennemis ? Je ne suis pas dupe, vous savez, je pense que s'il est venu nous rejoindre et s'il a accompagné partout le renégat Maljory c'est pour pouvoir, une fois ce maudit appareil reconstruit, prendre l'air et s'enfuir. Maljory a rompu le pacte sacré et jamais vous, notre chef suprême, n'auriez laissé cette épave sans la brûler au cours d'une grande fête populaire, montrant ainsi à nos ennemis, à ces populations locales abâtardies, que nous restons les maîtres de ces espaces et que jamais nous n'ambitionnerons de nous élever vers le ciel.

Des siècles que la société ferroviaire n'ait l'existence de la troisième dimension. Au point que parmi les armes n'existaient ni obusiers ni tirs indirects. Cette volonté d'ignorer la hauteur fut d'abord prescrite pour interdire l'astronomie et éviter les questions trop précises sur la situation de la Terre dans l'univers, mais cette règle s'appliquait aussi à des détails ahurissants comme la hauteur des wagons. Lorsqu'on avait commencé à construire des voitures à étages, la CANYST avait sourcillé et durant des décennies en avait interdit les projets.

— Ce Gislake approche chaque jour Maljory, l'ingénieur général, et je veux être renseigné sur ses intentions.

— Quoi, s'indigna Molke, vous n'allez pas l'exécuter ? Laissez-moi faire, et en quatre coups de hache je lui supprime ses membres. Si vous le faites prisonnier, vous ne pourrez jamais le libérer. Il ira aussitôt mettre ce traître de Maljory en garde et vous serez traqué. Nous ne tenons pas encore la situation en main. Je me décarcasse pour convaincre mes compagnons de votre survie, mais je ne peux vous garantir que nous sommes pour le moment en majorité. Il faut que je continue à tuer un certain nombre de gens avec ma hache, car c'est ainsi que les esprits sont frappés. Ils y voient le signe d'une vengeance presque divine, comprenez-vous, et admettront que seul le Maître Suprême peut ordonner ces massacres.

Lien Rag frissonna. En cet instant le regard halluciné de Molke le fixait dans cette demi-obscurité, l'éclairage public n'atteignant difficilement que cette voie de garage où se trouvait leur wagon. Il avait l'impression que soudain ce criminel se doutait qu'il n'avait pas en face de lui le véritable Lascasas, et il se demanda avec effroi si son masque était vraiment bien en place.

Lorsqu'il retrouva son antre, ce soir-là, il s'examina attentivement dans un miroir, ne décela aucun signe inquiétant mettant en doute l'efficacité du masque. Ce dernier, désormais, collait tant à sa peau qu'il ne parvenait plus à l'enlever facilement et ne le quittait plus depuis quelques jours. Il croyait se souvenir d'un conte horrifiant qui traitait d'une pareille aventure, celle d'un homme ne pouvant plus arracher une gueule d'animal plaquée sur sa figure.

Il avait commis la grande erreur en demandant à Molke d'organiser un rendez-vous avec Gislake, mais sinon comment aurait-il pu faire ? Il en arrivait à la conclusion qu'une fois en contact avec le pilote, il lui faudrait régler définitivement le sort de Molke et trouver un autre représentant parmi la population de la caverne.

CHAPITRE 5

Lorsqu'il rejoignait Ann Suba dans son compartiment, Gislake ne pouvait s'empêcher de culpabiliser. Avec toutefois la certitude qu'il n'était pas vraiment sincère avec lui-même et encore moins avec la scientifique. Ils avaient fini par oublier le malentendu précédent et se retrouvaient pour faire l'amour. Lui admirait sa compagne qui se livrait sans état d'âme au cérémonial banal du sexe, alors qu'il se posait des questions qui parfois le laissaient incapable de répondre spontanément à ses caresses. Elle ne lui en voulait pas, même si elle pouvait se demander si le fait qu'elle soit une vieille pour lui ne l'handicapait pas quelquefois. Il reconnaissait qu'elle était une amoureuse exceptionnelle dotée d'une grande expérience, et il se souvenait qu'elle avait séduit un jeune garçon à peine nubile, Liensun, le deuxième fils de Lien Rag, alors qu'elle était déjà mariée à un scientifique Rénovateur du Soleil. Était-ce une finalité chez elle que de choisir des amants plus jeunes qu'elle, de les conduire avec habileté vers de grandes jouissances ? Il se découvrait pétri d'un certain puritanisme, mais avait besoin de combler cette solitude effroyable qui depuis des mois l'accablait. Il avait besoin d'oublier Maljory et ses suspicions, cet environnement d'Aiguilleurs arrogants qui le traitaient avec condescendance. Et comme si elle était dotée d'un sixième sens, Ann mettait à jour ses fantasmes profondément enfouis jusqu'ici. Il reconnaissait que jamais il n'avait exulté de la sorte, mais une fois dans sa cabine ne supportait pas la pensée que c'était grâce à une femme qui avait trente ans de plus que lui, même si à juste titre elle pouvait être fière de son corps. Il n'était plus qu'un jouet entre ses mains expertes, et une fois l'ivresse dissipée il ne parvenait pas à la sérénité habituelle d'après l'amour. Elle le dominait intellectuellement mais aussi sexuellement, et lorsqu'il se retrouvait seul, il était soulagé d'être affranchi de sa servitude sensuelle.

Très vite, une fois satisfait, il choisissait de l'entretenir de leurs préoccupations habituelles, craignant qu'elle n'envisage de prolonger leurs moments d'abandon par des commentaires trop intimes. Il ne redoutait pas son ironie, mais un certain attendrissement de mère frustrée. Déjà lorsqu'elle le caressait, l'embrassait, il redevenait un petit enfant câliné.

— Non, le Vautour ne s'est pas manifesté, mais je l'espère chaque

soir. Il m'est apparu assez tard, vers les deux heures, et je ne peux tout de même pas toujours veiller ainsi. Je me réveille, certes, mais peut-être trop tard ou trop tôt.

Elle baptisait Vautour l'apparition, pensant qu'il s'agissait de Lascasas, mais ni l'un ni l'autre n'avaient de référence au sujet du Maître Suprême de la Caste du Sud.

— Vous supposez donc toujours que s'il s'agit de Lascasas il compte se servir de notre dirigeavion pour reprendre le pouvoir, et cela malgré les impératifs de la CANYST ? Jusque-là ceux-ci ont été respectés, et même l'on peut dire qu'ils l'ont été plus scrupuleusement ici que dans le Nord, d'après ce que vous m'avez raconté de votre séjour en Panaméricaine. Si c'est le projet du Maître Suprême, il risque de surprendre et de décevoir ses fidèles.

— Il lui faut regagner le plus vite possible son repaire de Huascaran, le plus haut sommet des Andes. Je ne pense pas me tromper en pensant que là-haut il détiendra une puissance énorme, car tous les systèmes informatiques de la concession sud-américaine ont dû y être concentrés. Il pourra paralyser toutes les activités économiques, humaines, sur des millions de kilomètres carrés. Maljory ne pourra plus manœuvrer. Je vous le répète, les deux adversaires veulent ce dirigeavion pour satisfaire leurs ambitions frénétiques.

— Je serais curieux d'apercevoir cette fameuse tête de vautour, murmura Gislake.

— Je le souhaite aussi, mais en même temps j'en tremble d'appréhension. Je ne suis guère impressionnable d'ordinaire, toutefois je vous assure que cette vision m'obsède et me remplit d'un grand effroi. D'ailleurs il s'agit plus d'une identification à un condor, cet oiseau royal à l'envergure immense qui planait jadis au-dessus des Andes les plus hautes, qu'à un vulgaire vautour.

— Et s'il ne s'agissait pas de Lascasas, murmura Gislake.

— Un masque que n'importe qui pourrait endosser ?

— J'ai aperçu les photographies que Maljory a obtenues. Une ombre portée sur la contre-cloison du dirigeavion. Une tête d'oiseau stupéfiante, effectivement. Mais comment un Aiguilleur, ce qu'est Lascasas, pourrait-il connaître tous les secrets de l'appareil, surtout dans la partie inférieure du dirigeavion où il se cache ?

— Il en sera bientôt délogé. Les vérins ont soulevé l'épave au-

dessus des planchers des wagons, sans trop de dégâts. Bientôt les énormes machines découperont ces tôles froissées, déchiquetées. Vous avez vu comment elles opèrent avec des rampes mobiles de lances thermiques. Depuis sa cabine de conduite, le pilote peut attaquer l'épave sur plusieurs mètres en même temps. Rien à voir avec ce que nous connaissions, nos pauvres chalumeaux oxyhydriques.

Elle ajouta qu'à son avis il s'agissait bien de Lascasas et expliquait sa clandestinité par la honte qu'il pouvait éprouver d'avoir été vaincu par Lien Rag.

— Rendez-vous compte, le Maître Suprême se retrouvant presque noyé dans les flots tumultueux de l'Amazone et soudain sauvé par l'aspiration d'une brèche du dirigeavion, forcé de se cacher pour vous échapper.

— Ann, j'étais à bord, et j'ai du mal à me souvenir vraiment de ces moments périlleux. L'appareil se posa sur le fleuve en furie, mais nous réussîmes à l'arracher aux flots. Nous étions en cabine avec mon collègue et n'avons rien su de cette formidable aspiration d'eau qui alourdissait l'appareil à l'arrière. Des grandes quantités d'eaux boueuses. Un poids en surcharge. Nous avons eu du mal à reprendre l'air. Mon témoignage est vain, et lors du deuxième crash je me suis retrouvé marchant sous la voûte des arbres abattus, me frayant difficilement un passage sans trop savoir où j'allais.

Elle ne le regardait pas, mais il se doutait qu'elle avait du mal à accepter cette dernière partie de son récit. Et tout le monde, elle ou les Aiguilleurs, surtout Maljory, n'acceptait pas cette version. Mais il n'avait jamais modifié son récit, depuis.

— Mais qu'est devenu Lien Rag ? murmura-t-elle, établissant un étrange rapprochement entre le sujet premier de leur conversation, l'apparition de cette tête de vautour et le destin de l'ancien glaciologue.

— Je l'ignore puisque je suis resté tout le temps dans le poste de pilotage. Pour nous débarrasser de cette eau qui alourdissait notre envol, nous avons viré sèchement sur l'aile afin de l'expulser par la même brèche qui l'avait aspirée. Je n'émetts aucune hypothèse, mais il est certain que plusieurs personnes ont été alors entraînées au-dehors de la carlingue. Nous avons agi dans l'intérêt commun et Lien Rag a peut-être été la victime de notre manœuvre.

— J'ai du mal à l'admettre, dit-elle. Il disposait de l'un des appartements luxueux que nous avons aménagés dans l'un des ponts

supérieurs. Il était donc à l'abri.

— Lien Rag n'était pas homme à se réfugier dans un abri, dit-il, très énervé par cette mise en cause, alors que le reste de l'équipage et des voyageurs se trouvaient en danger. Vous l'accusez avec légèreté, comme si vous ne le connaissiez pas.

— Ne vous fâchez pas, ce n'est qu'une hypothèse pour y voir plus clair. En réalité, je souhaite plus que personne que Lien Rag soit encore en vie. La pensée qu'il puisse avoir trouvé une mort aussi stupide me navre.

— Je pensais veiller avec vous cette nuit, mais je sens que je ne tiendrai pas le coup. Je préfère rejoindre mon compartiment et d'ailleurs le Vautour ne souhaite certainement pas qu'il y ait un témoin ici, s'il décide de vous apparaître.

La première chose qui le surprit chez lui, ce fut sa fenêtre ouverte. Il l'ouvrait quelquefois pour aérer, mais ne l'avait pas fait avant de rejoindre Ann. Depuis la porte il regarda son compartiment avec inquiétude, puis aperçut la feuille blanche sur la couchette.

CHAPITRE 6

Le nonce apostolique Éloi de la Compassion tint parole, agaçant quelque peu Fleur qui secrètement aurait souhaité que ce religieux fût comme tous les autres, ceux qui trouvaient son projet inintéressant. Il s'arrangea donc pour qu'un cargo chinois qui venait de traverser Channel Drake et se dirigeait vers Alone-Vatican, sans faire escale aux Kerguelen, se dérouta, pour qu'elle puisse embarquer en qualité de passagère. Le nonce avait même fait du zèle, car elle se retrouva dans l'une des meilleures cabines avec salle de bains.

Une semaine plus tard, elle était reçue par le responsable des pêches et des chasses de la principauté, monseigneur Jacques de Compostelle.

Elle lui fit un rapport succinct sur les activités de la famille Kalami dans le golfe du Tonkin, expliqua comment les baleines étaient piégées et enfermées dans un énorme vivier. Ensuite on les tuait pour récupérer leur huile.

— J'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai travaillé dans ces fonderies immenses où l'on traite des dizaines de cétacés par jour, dont des baleines solinas.

— Ces baleines habitées par des hommes, dit-on ? Je ne parviens pas à y croire et l'aventure que raconte la Bible se serait donc renouvelée de nos jours ?

— En réalité, il y a des siècles que ces baleines et ceux qu'on appelle les Hommes-Jonas se sont unis pour vivre ensemble. Les animaux offrent leurs corps comme asile dans des cavités organiques et aussi la nourriture. En échange les hommes les protègent contre les prédateurs. Mais plus qu'un pacte ordinaire il y a un grand amour, une fusion totale entre eux.

Le monseigneur eut quelques moues désapprobatrices, mais continua de l'écouter avec attention. Alone-Vatican avait sa flottille de pêche. La papauté ne l'avait pas constituée elle-même, mais des pêcheurs isolés avaient rejoint l'île pour proposer de travailler en collaboration avec les Néos. Ils vivaient désormais dans le petit port et deux baleiniers se consacraient entièrement à la chasse des cétacés, les

autres restant des pêcheurs côtiers. L'île avait grand besoin de ressources énergétiques et l'huile de baleine, de morse, voire de manchot, était nécessaire.

— Je n'ai jamais entendu dire que de grandes quantités de krill étaient clandestinement puisées dans nos mers, dit Jacques de Compostelle, étonné. Nous allons convoquer les patrons des baleiniers lorsqu'ils rentreront de leur campagne de pêche. Mais vous devrez patienter encore quelques semaines.

— Mais c'est impossible, dit-elle, regrettant aussitôt sa véhémence, se rappelant que dans toutes relations avec les autorités néos, surtout avec les « monseigneurs », il fallait respecter leurs habitudes feutrées de langage. Si les grandes décisions se prenaient dans une apparente sérénité, l'hypocrisie y fleurissait en toute impudence.

— Ne vous excusez pas, dit le prélat, j'aime les gens aussi jeunes que vous qui se passionnent pour une noble cause, mais avant tout je veux savoir une chose. Vous pouvez rejoindre les deux baleiniers en louant un bateau. Admettons qu'une fois sur place vous appreniez qu'effectivement des braconniers viennent prélever de grosses quantités de krill dans les eaux proches de l'Antarctique. Comment pourrez-vous les obliger à cesser ces prélèvements ? Nous ne vous serons d'aucun secours, car nous ne disposons évidemment pas de moyens militaires, juste deux vedettes qui assurent la sécurité du port. Depuis que nous avons été attaqués par des pirates du Nord, ces Chinois aujourd'hui transformés en paisibles commerçants propriétaires de cargos, nous avons abandonné toute idée de défense militaire.

— Je veux d'abord avoir les preuves que les réserves de l'Antarctique sont pillées et ensuite, avec des photographies et des témoignages, je pense convaincre mon demi-frère Liensun d'intervenir.

— Je croyais que les Kerguelen se contentaient de leur site de production d'huile de l'Antarctique, dans une région où les Roux sont en majorité. Vous avez passé un accord avec eux pour qu'ils vous laissent prélever un certain quota. Votre frère ne trouvera peut-être pas opportun d'intervenir ?

— Quand les réserves de krill seront épuisées, comment vous procurerez-vous de l'huile, puisque les baleines disparaîtront de ces côtes pour mourir de faim et au mieux trouver d'autres réserves alimentaires ?

— Vous voulez que nous soyons partie prenante ? Mais nous

n'avons aucun moyen d'intervention et ces gens-là, ces Asiatiques, se moquent bien de notre seule arme, l'excommunication.

— Je souhaite retrouver les Hommes-Jonas pour leur expliquer la situation. Depuis le réchauffement ils ont rompu les relations avec le reste du monde, mais demeurent fidèles à ces régions. Votre... je veux dire Sa Sainteté doit se souvenir de Cancer Network où elle s'est trouvée, en quelque sorte, naufragée en compagnie de mon père Lien Rag et de Yeuse.

Jacques de Compostelle sourit.

— Notre cher Souverain pontife se souvient parfaitement de cet épisode de sa vie et je dois vous dire qu'il vous recevra en audience privée demain. Entre-temps je le mettrai au courant de ce que vous m'avez si brillamment rapporté, et peut-être trouvera-t-il une solution pour empêcher ce trafic.

Quand elle en eut terminé, elle se dirigea vers le petit port de pêche et de commerce. Elle disposait d'un gros crédit et avant de quitter Cooktown avait ouvert un compte à la Banque vaticane, à toutes fins utiles.

CHAPITRE 7

Lorsque Reiner lui proposa de séjourner quelque temps en Patagonie occidentale, Yeuse accepta tout de suite, sentant que sa présence n'était pas tellement appréciée dans les Kerguelen. Quand à une époque Liensun était bien décidé à démissionner de son poste de président, elle avait fait part à Vorgine, la vice-présidente, de son intention de se porter candidate. Bien vite elle avait regretté d'avoir pris cette femme ambitieuse et hypocrite pour confidente. Celle-ci avait mis en garde Liensun contre les projets de la compagne de son père et, depuis, celui-ci la considérait comme une adversaire et la battait froid. Dans cette maison appartenant pourtant à Lien Rag, elle se sentait intruse avec toutes ces jolies filles dont Liensun s'entourait, plus pour la provoquer que pour satisfaire un gros appétit sexuel. Reiner allait repartir. Lienty avait déjà rejoint Channel Drake, Fleur se trouvait à Alone-Vatican, elle ne supportait plus sa solitude. De plus elle se demandait s'il était raisonnable de songer à endosser de nouvelles responsabilités où que ce soit.

Dans l'hydravion qui les ramenait tous deux à Punta Arenas, elle observait discrètement le profil de Reiner.

C'était celui d'un homme apparemment serein, un peu sévère pour ne pas dire triste ou encore désabusé. Il n'avait guère subi les attaques de l'âge et elle se demandait quelle femme occupait parfois ses pensées. On avait dit que la présidente de la partie orientale de la Patagonie, la belle et aguicheuse Léonora Cabana, ne lui était pas indifférente. Son chef de cabinet, Marina Estaban était aussi une fort jolie femme, mais c'était Lien Rag qui l'avait séduite, à moins que ce ne soit le contraire. Lien Rag, avant qu'il ne disparaisse, avait trop conscience de son vieillissement pour jouer un rôle de joli cœur. Cette jeune femme admiratrice du grand homme et de son passé prestigieux avait dû faire les premiers pas.

En lui proposant de séjourner auprès de lui, Reiner ne lui avait rien révélé de ses intentions réelles. Avait-il besoin d'elle, de ses conseils car elle avait dirigé cette Compagnie de longues années, ou bien envisageait-il une liaison sentimentale ? Que répondrait-elle, si surmontant sa timidité il lui faisait des avances ? Elle l'avait toujours connu irréprochable dans ses relations avec elle, alors qu'ils avaient affronté des situations telles que leur couple aurait pu s'apparenter à

celui d'amants discrets. Elle préférerait ne pas trop s'appesantir sur les véritables raisons de cette invitation, voulait se laisser vivre, mais le souvenir douloureux de Lien Rag l'empêchait d'être pleinement disponible et heureuse. Elle refusait de croire à sa disparition définitive. Le grand homme, pour elle il n'était simplement qu'un homme, un amant, disposait d'une étonnante propension à survivre et lui avait donné parfois l'impression de jongler avec le danger.

— Nous faisons un détour par Ragus City, annonça Reiner deux heures après le décollage. Je veux découvrir la véritable situation du Channel. Lienty m'a paru assez évasif sur la progression de la banquise et j'en aurai le cœur net. Il semble que le passage doive être constamment parcouru par un brise-glace improvisé pour le libérer des glaces. Dans le cas où les difficultés de navigation y deviendraient trop difficiles, le détroit de Magellan retrouverait toute son importance. Il n'est certes pas d'un accès facile lui-même, mais en association avec la présidente Léonora Cabana nous pouvons le rendre navigable, même si nous devons faire face à des investissements énormes.

Se rendant compte de l'ironie qui plissait les yeux de Yeuse Semper, il crut bon de se justifier, le fit avec un peu trop de nervosité :

— La proximité géographique fait que nous devons avoir des vues communes sur un certain nombre de problèmes et de réalisations. Le détroit nous est commun et la navigation ne peut se faire sans que l'un et l'autre établissions des engagements. Il en est ainsi depuis des années, et tant bien que mal nous parvenons à une certaine entente.

— Donc vous êtes forcément très proches, fit Yeuse, en essayant de masquer son amusement.

— Je ne peux vous laisser insinuer que Léonora et moi-même puissions...

— Je n'insinue rien, je suis exactement le déroulement de votre pensée. Vous êtes proches pour régler les problèmes communs. Maintenant je me garde bien de définir ce que sont ces problèmes communs.

Il se renfrogna, se carra dans son siège, et lorsque l'hôtesse vint proposer des boissons il réclama une vodka, Yeuse choisissant du thé. Elle allait abandonner la moquerie pour l'entretenir de choses sérieuses où il se montrerait à l'aise.

— Je sais que vous encouragez les cultures extensives sous serre,

avec des arbres fruitiers, des caféiers. Comment avez-vous pu vous procurer les plants de ces derniers ?

— Avant la première glaciation il y avait des plantations de café un peu partout en Amérique du Sud, les meilleures productions étant celles de Colombie, je crois, mais le Brésil se défendait très bien. On dit que la surproduction fut telle à une époque que l'on brûlait les grains dans les locomotives à vapeur. Nous n'en sommes pas là. Les graines ont miraculeusement été protégées dans des laboratoires de l'agriculture brésilienne et nous avons pu en acheter douze à un prix que je préfère garder secret. Mais disons qu'avec cette somme un millier de gens pourraient vivre confortablement durant plusieurs années. Je me souviens que Marina Estaban était contre cette transaction et qu'elle a essayé de m'en dissuader, mais j'ai tenu bon. Les douze graines ont donné avec d'énormes précautions d'autres graines. Pas toutes en fait, sept seulement ont bien voulu germer et donner des plants. Nous avons soigneusement récolté ces centaines de grains, renouvelant l'opération pendant deux années. Nous avons fait des recherches en laboratoire pour savoir dans quelles conditions on pourrait sans trop de difficultés installer des serres de production. Nous sommes dans une période ascendante. Notre café se vend horriblement cher, par petits paquets de vingt grammes, mais notre but c'est d'atteindre une commercialisation de paquets de deux cent cinquante grammes, comme dans le passé. Si tout va bien nous y parviendrons dans trois ans. La nouvelle glaciation fait que nous sommes en retard, faute de pouvoir disposer de toute l'énergie nécessaire, je veux parler de combustible. Nous ne pouvons tout sacrifier au café, les gens ont besoin de se chauffer, de se déplacer, et cette culture est très onéreuse en huile de baleine ou de morse. Justement, Marina fulminait car elle aurait souhaité que nous construisions des serres d'oléagineux, colza et autres, mais par chance j'ai retrouvé des documents fort anciens sur le sujet. Pour un litre d'huile il faudrait semer un mètre carré sous serre. Nous avons besoin dans notre concession de cinq millions de tonnes d'huile, c'est-à-dire cinq milliards de litres, or comment disposer de cinq milliards de mètres carrés de terre, même en étagant les cultures ?

Il était véritablement pris par son sujet, ne songeant plus à se justifier au sujet de Léonora Cabana. Il lui apprit que depuis quelque temps des fermes d'élevage, situées au Cap Horn, s'occupaient de troupeaux d'éléphants de mer. Bientôt ces fermes fourniraient dix pour cent des besoins en huile et d'ici dix ans on aurait doublé ce pourcentage, tout en restant tributaire des achats extérieurs.

— Nous sommes vos meilleurs clients dans votre exploitation de

l'Antarctique. Mais les Chinois deviennent de plus en plus avides d'huile et nous allons vers une augmentation du prix de la tonne qui nous gênera beaucoup. Aussi, Léonora Cabana et moi-même envisageons d'installer des centrales nucléaires pour produire de l'électricité.

Elle l'avait laissé s'expliquer fiévreusement, sans intervenir pour le café et les éléphants de mer, mais cette dernière annonce la fit sursauter :

— Mais comment ferez-vous... C'est toute une technique. Et de plus vous avez besoin de combustible, d'uranium, et de matériaux très complexes.

— Léonora a toujours été en relation avec la Caste du Sud. Je sais que vous ne pouvez accepter l'idée d'une pareille collaboration, surtout après les guerres effroyables que nous avons dû mener, comme l'invasion de ces gens-là.

— Souvenez-vous des armées de soldats contaminés par la radioactivité, ces spectres que des officiers tout aussi malades conduisaient au combat. Il y a dans le nord-est de la Patagonie orientale toute une région inaccessible. Et vous allez vous équiper en centrales nucléaires ? C'est de la folie. De la folie furieuse.

— Je sais, mais comment faire ? Ce sont des Aiguilleurs dissidents qui nous ont proposé leur projet. Ils ont fui la Caste, désormais la proie de factions ennemies. Lascasas aurait réellement disparu et les Grands Maîtres visent la Suprématie qui est le grade nécessaire pour diriger la Caste.

— Et vous les avez crus ? Ne voyez-vous pas que c'est une opération, pas si subtile que ça, pour vous envahir pacifiquement, et quand vous serez tributaire de ces centrales électriques ils révéleront leur véritable nature. Les Aiguilleurs ne renoncent jamais à leur hégémonie, vous le savez très bien. Ou alors vous êtes des naïfs, Léonora et vous-même.

Elle criait alors que l'hôtesse venait rechercher le plateau, mais Reiner resta imperturbable et elle rougit de l'avoir traité de la sorte, attendit que la jeune femme soit repartie pour poser sa main sur celle de son compagnon, sentit que celle-ci vibrait de colère contenue.

— Je vous demande pardon de m'être laissée emporter, mais comment pourrai-je accepter, moi qui ai combattu ces gens-là, que vous soyez désormais leur associé ?

— Je vous comprends, murmura-t-il, mais la situation est vraiment difficile.

— Comment Léonora s'y est-elle prise pour vous arracher votre accord ?

Il ne répondit pas et elle vit qu'il était devenu très pâle. Elle préféra ne plus rien dire, pour le ménager dans son hypersensibilité secrète, mais au bout d'un moment elle l'entendit qui murmurait une sorte de litanie.

— Je me suis comporté comme un jeune garçon inexpérimenté. J'ai cru vraiment qu'entre nous deux existait plus qu'un attrait physique. Je manque totalement de pratique amoureuse, voyez-vous. J'ai longtemps soupiré après vous, sans jamais oser vous faire part de mes sentiments. Je ne vous ai jamais oubliée, mais Léonora a compris que je n'étais qu'un stupide romantique sous mes airs imperturbables, et elle a su me séduire, je devrais dire plutôt me corrompre. Là-dessus la situation économique est devenue très difficile et ce n'est pas le café qui va améliorer notre balance économique.

Émue par son aveu elle ferma les yeux, accentua la pression de sa main sur la sienne qui paraissait palpiter doucement.

— Je vous ai dit que ces Aiguilleurs étaient des dissidents de la Caste, mais en fait je n'en suis pas vraiment sûr. Quand je les ai rencontrés la première fois, ils étaient toujours aussi imbus de leur supériorité. Par la suite ils se sont montrés moins arrogants. Si je vous ai invitée à m'accompagner, c'est à cause d'eux. J'ai besoin de vos conseils, de votre présence.

CHAPITRE 8

Le voyage du train des morts vers la Mongolie se déroula sans trop d'ennuis administratifs, mais dans une lenteur désespérante. Sans cesse le convoi était détourné sur des voies de garage au nom de la priorité accordée à des trains plus rapides, des trains de marchandises classées périssables, même s'il s'agissait de charbon extrait dans les mines de Pingsian. De minuscules entreprises raclaient des fonds de filons, récupérant un combustible précieux et parfois même découvrant de nouvelles possibilités d'exploitation. Bien avant la glaciation, dans les premières années du XXI^e siècle, toutes les mines de charbon avaient été abandonnées au profit du nucléaire, du gaz et du pétrole.

— Je ne savais pas que le charbon était une denrée périssable, répondit Lon Kwantu au dispatcher qui les avait immobilisés durant toute une journée sur une voie en pleine solitude.

Mais son ironie n'allait pas au-delà, il restait d'une grande prudence à cause de la présence de Songe dans le train. Pour masquer sa fuite, il avait imaginé tout un stratagème qui serait forcément découvert dans les quarante-huit heures. Il espérait que d'ici là le convoi serait de l'autre côté de la frontière, mais il leur faudrait plus de trois jours pour atteindre celle-ci.

— Il s'agit d'une frontière toute virtuelle que les sbires de l'EEC n'hésitent pas à franchir, même si le plus souvent ils se heurtent à des tribus mongoles connaissant mieux qu'eux le terrain.

Songe savait qu'une seule ligne de deux voies pénétrait en Mongolie par l'ancienne station de Khatun Bulak, tous les autres réseaux ayant disparu avec la fonte des glaces lors du réchauffement.

— L'EEC avait établi une centaine de kilomètres de pénétrante lorsque des seigneurs de la guerre se coalisèrent pour la rançonner. Elle préféra abandonner provisoirement l'implantation d'un réseau, mais elle ne désespère pas de reprendre son projet. C'est pourquoi elle avait besoin de vous pour le rendre à nouveau possible.

— Pourquoi assassiner votre fils, puisque nous étions sur le point de conclure un accord, même si je n'étais pas vraiment disposée à

l'épouser ?

— Je sais aujourd'hui qu'il s'agit d'une initiative de cette Tsi-Nan. C'est une étrange fille très ambitieuse qui n'a pas supporté l'idée que vous puissiez la supplanter auprès de mon fils. En fait je crois bien qu'elle était amoureuse de lui, mais ne l'avait jamais laissé paraître.

— Je croyais qu'elle préférait les femmes, murmura Songe, se rappelant que cette fille bizarre qui portait un appareil dentaire comme une adolescente, lui avait ouvertement fait des avances dans son compartiment d'hôtel. Elle avait poussé l'audace jusqu'à pénétrer dans sa cabine pour la regarder dormir en attendant qu'elle se réveille.

— L'un n'empêche pas l'autre, fit Lon Kwantu avec philosophie. Il est à craindre qu'elle ne paye cher son initiative lorsque les dirigeants de l'EEC découvriront que vous m'avez accompagné en Mongolie.

Ils assistèrent donc au passage d'immenses trains de charbon, tirés par de très antiques locomotives à vapeur utilisant le minerai des wagons de marchandises.

— Nous avons également des réserves en charbon et de minerais, mais encore faudra-t-il obtenir des tribus qu'elles oublient les mœurs ancestrales. Elles ne pensent qu'à l'élevage des chevaux, des chameaux, des moutons, mais dédaignent le travail de la terre et surtout celui qui consiste à pénétrer dans le sous-sol pour y puiser les ressources. Les gens de l'EEC nous taxent de fainéantise, mais ignorent que l'élevage est un travail épuisant. Toute la journée à cheval par n'importe quel temps, pour garder des troupeaux qui ne cherchent qu'à s'égarer. Ensuite il faut vivre sous les yourtes, et même avec le réchauffement, le froid règne encore. Le voilà qui reprend de la vigueur et qu'à nouveau la glace se répand sur les pâturages. Il faudra donc la déblayer pour que les animaux puissent manger.

— Mais, dans ce cas, les Mongols n'accepteront pas de travailler à la pose des rails. Comment ont-ils fait avant le réchauffement pour installer leurs réseaux ?

— Il n'y avait pas de réseaux véritablement mongols, mais tous dépendaient de China Voksal, et chaque tribu recevait des royalties sous forme de ravitaillement et d'objets manufacturés. Cependant il a fallu des décennies de glaciation pour les convaincre de l'intérêt de laisser des réseaux ferrés s'installer quand les troupeaux commencèrent à disparaître. Il fallait bien que ces gens-là survivent en l'absence de viande de mouton. Mais le réchauffement les a sortis de cette sorte d'asservissement, et ils ont vu dans la disparition des

réseaux le signe d'une résurrection des anciennes pratiques d'élevage. En vingt ans ils ont renouvelé le cheptel, et maintenant il sera plutôt ardu de leur faire admettre la nécessité de nouvelles voies ferrées, même s'ils se doutent qu'avec le retour de la glaciation ils vont connaître de grosses difficultés pour poursuivre leur vie de nomades. Seul un Mongol comme moi peut les en convaincre.

Avec un orgueil soudain majestueux, il lui révéla qu'il était le descendant de la plus prestigieuse tribu, celle de Temudjin, connu sous son titre de Gengis Khan.

Ce qui éveillait de très vagues réminiscences dans les souvenirs de Songe. Lorsqu'elle commerçait à Markett Station, elle avait souvent vu des bandes dessinées racontant les exploits de ce conquérant, et il y avait aussi des séries télévisées.

— Je dispose donc d'une certaine notoriété du sud au nord, et je peux dire jusqu'au fin fond de la Sibérienne. Vous verrez d'ailleurs que notre mariage se déroulera dans un faste absolument incroyable pour une fille européenne comme vous.

Elle préféra cacher sa réaction viscérale. Ce mariage en perspective la hérissait. Lon lui ayant affirmé qu'il n'avait nullement l'intention de réclamer son droit de mari, là n'était pas la question. Les perspectives sexuelles ne l'avaient jamais préoccupée. Elle s'était servi de son corps et surtout de son habileté en science érotique pour parvenir à ses fins. Elle préférait en user avec un partenaire qui lui plaise, évidemment, mais elle ne redoutait pas ceux qui la rebutaient au départ. Elle ne se cachait pas qu'elle aurait presque souhaité que le vieux Lon manifeste quelque appétit pour jauger ses capacités. Non, ce qu'elle appréhendait c'était la solennité de ces épousailles, sa condition future de femme mongole. À partir de cette union il lui serait difficile de réaliser la mission dont l'avait chargée Marina Estaban, chef de cabinet de Reiner, président de la Patagonie occidentale. Cette femme l'avait sauvée des tueurs à gages envoyés par ses ennemis, notamment un certain Mataxa, et en échange elle avait reçu une très forte somme d'argent pour se rendre à China Voksal essayer d'acheter un dirigeable. Reiner désirait s'équiper d'un tel moyen de transport. Songe pensait que celui qu'elle pourrait ramener là-bas, à Punta Arenas, servirait de modèle pour la fabrication de quelques autres. Ce but vers lequel elle tendait depuis son arrivée, dans cet Orient dangereux, ne pourrait se réaliser que grâce à Lon, mais elle ne voyait pas comment parvenir à ses fins. Les dirigeables du fabricant se trouvaient dans d'énormes caisses. Lon Kwantu les emportait avec lui en Mongolie, pour remonter ensuite les aérostats qu'elles contenaient

en pièces détachées. Ces appareils serviraient surtout d'engins de levage en vue d'exploiter les anciens stocks de matériel ferroviaire, depuis les locomotives, les voitures jusqu'aux rails.

Impossible de détourner ce convoi pour le conduire vers quelque port où elle aurait pu embarquer les caisses sur un cargo, impossible de choisir la direction du nord puisque la ligne ferrée mongole actuelle n'avait que quelques dizaines de kilomètres.

Lorsque les dirigeables seraient enfin opérationnels, elle ne serait pas capable d'en piloter un seul. Elle aurait pu prendre les commandes d'un hydravion, mais celles d'un dirigeable étaient d'un maniement trop difficile. Une fois mariée, elle ne pourrait disposer de sa liberté habituelle, devrait se plier aux mœurs locales et ça elle ne le supporterait pas. Elle se doutait également que si, par miracle, elle parvenait à trouver un pilote qui l'aide à voler un dirigeable, elle ne serait jamais plus en sécurité, où qu'elle aille. Lon Kwantu, malgré son apparence de vieillard tolérant, n'accepterait pas la trahison de sa femme. Aux yeux de sa tribu prestigieuse, il passerait pour un mari déshonoré et il la ferait rechercher dans le monde entier, la retrouverait où qu'elle soit. Et si elle refusait de céder à ses instances de retour, elle serait tuée, décapitée pour que les membres de la tribu aient la preuve que son infidélité était enfin punie et l'honneur du descendant de Temudjin lavé.

Leur convoi reprit sa route et dans la station suivante deux ou trois dizaines de Mongols exilés vinrent saluer les wagons mortuaires, et joindre aux trépassés de China Voksal les leurs qui attendaient dans les frigos la possibilité de rejoindre le pays d'origine. Elle apprit ce même jour que Lon Kwantu n'était pas tout à fait digne de l'image qu'il voulait donner de lui-même. Il avait eu l'idée du train des morts bien avant le réchauffement et le retour des décédés vers la Mongolie, et c'était loin d'être gratuit. En réalité, le transfert était très onéreux et des familles s'endettaient pour se conformer à ce rite. Elle comprit qu'avant cette création, les morts étaient tout simplement ensevelis sur place, dans des nécropoles de glace. Lon Kwantu avait créé une obligation qui lui rapportait pas mal de dollars.

Les informateurs du vieillard lui apprirent qu'à China Voksal on recherchait activement une certaine Européenne nommée Songe. On l'accusait de crime sur la personne de son fils Kwantu mais aussi, et les prophéties de Lon s'en trouvèrent confirmées, de l'assassinat d'une certaine Tsi-Nan travaillant pour l'EEC. Dès lors la jeune femme fut contrainte de se cacher dans un compartiment secret aménagé non loin de la locomotive.

À chaque arrêt elle se demandait, angoissée, si ce n'était pas le service de la Sécurité EEC qui effectuait la fouille du train. Ce service était en fait uniquement composé d'Aiguilleurs venus de la Caste du Sud ou recrutés parmi les anciens Aiguilleurs de la région. Lorsque Lon la rejoignait pour bavarder avec elle, il s'efforçait de la rassurer en lui assurant que les dirigeants de l'EEC hésiteraient avant de perquisitionner dans le train des morts.

— Ils redoutent de provoquer une émeute. Des dizaines de milliers de Mongols travaillent dans les stations de cette concession, le plus souvent à des tâches rebutantes que les Chinois ne veulent pas accepter. Ils sont fortement structurés par des associations et peuvent se mettre en grève très rapidement.

Il ne manqua pas alors de se donner un petit coup d'encensoir :

— L'existence de ce train des morts leur est très chère. Tous savent que s'ils viennent à décéder, ils pourront rejoindre le pays des ancêtres. Ils considéreraient comme un sacrilège que des non-Mongols viennent fouiller ce sanctuaire mobile. Je suis donc certain que nous atteindrons la frontière sans qu'ils puissent mettre la main sur vous.

CHAPITRE 9

Hillary Struble travaillait dans le laboratoire VII depuis quatre jours, et nul ne pouvait lui arracher la moindre indication sur ses recherches. Plusieurs scientifiques l'avaient approchée pour essayer de lui soutirer quelques mots, mais elle les avait envoyés balader en termes assez orduriers. Même les petites assistantes ne pouvaient participer à ses travaux que la plupart n'auraient su identifier scientifiquement.

Ce jour-là, Louria recevait Movane Marqua recommandée par Bourguine, le patron d'une autre station scientifique. La jeune femme qui travaillait depuis quelque temps dans le train-observatoire avait été, lors de sa candidature, précédée d'un rapport secret mettant en exergue ses facultés extra-sensorielles : Movane est une jeune fille charmante et une excellente scientifique, mais évitez de la contrarier de façon trop blessante car elle dispose d'un pouvoir étrange. Elle vous fait revivre certaines scènes que vous avez essayé d'oublier durant toute votre vie, ou bien sait découvrir vos phobies et les projette dans votre cerveau sous forme d'hallucinations. Pour m'être montré un peu empressé sexuellement auprès d'elle, j'en ai subi un châtement que je ne suis pas près d'oublier encore aujourd'hui. Je pense toutefois que ces dispositions surnaturelles ont quelque avantage, car on peut envisager de les utiliser dans certains cas pour convaincre certains individus de se montrer plus coopératifs. Ne me reprochez pas mon immoralité totale, nous sommes des scientifiques et tous les moyens sont exploitables pour obtenir un résultat probant.

Bien entendu, Louria n'avait pas cru un seul mot de cette mise en garde, et pour lui prouver qu'elle disposait réellement de ces facultés, Movane lui avait fait revivre une explosion criminelle où elle avait failli perdre la vie, et en prime une scène très érotique entre elle et Harold, dont l'évocation la rendait lascive.

Movane était une femme magnifique et, chaque fois, Louria éprouvait un sentiment aigu de jalousie en le découvrant, ayant oublié son apparence car elle ne travaillait jamais en sa compagnie.

— Je sais la raison qui vous a poussée à me faire venir de si loin, lui dit-elle. Vous avez des problèmes avec une personne qui travaille actuellement dans ce laboratoire. Dès que j'ai été admise dans ce train

de recherches, j'ai flairé une curieuse présence.

Jamais jusqu'à cet instant Movane Marqua n'avait donné aucune raison à Louria de s'inquiéter, même après une première expérience. Elle essaya de garder son sang-froid, mais sentait ses bras se couvrir de chair de poule, tandis que ses cheveux s'électrisaient sur sa nuque.

— Qu'avez-vous pressenti ?

— J'ignorais la raison de votre convocation ici, puisque je n'occupe qu'un poste mineur, plutôt celui d'une laborantine que d'une véritable chercheuse, alors que j'en ai la capacité. Dès que je suis entrée, j'ai compris que vous aviez besoin de mes facultés secrètes plus que de mes qualités professionnelles. J'en suis profondément blessée, mais j'y suis en quelque sorte habituée.

Louria la fit asseoir et lui demanda des nouvelles de son compagnon, un certain Césaire dont elle avait oublié le nom de famille. Elle voulait atténuer la tension que les premières paroles de cette fille avaient engendrée entre elles.

— Il est parti poursuivre sa chimère, mais en réalité elle n'est pas aussi irréelle que vous pourriez le penser. Il doit se trouver en ce moment dans le désert de Gobi, et même à l'intérieur de l'habacle de la navette spatiale qui se trouve là-bas sur son pas de tir. Cette navette fut récupérée par le président Tharbin lorsque le Bulb venu de l'espace s'engloutit dans le Pacifique. Césaire est un pilote de navette et il espère rejoindre cet autre Bulb baptisé péjorativement Flatty, qui tourne autour de la Terre sous forme de nébuleuse. C'est vous-même qui, la première, l'avez détecté à la grande fureur de tous les scientifiques vous entourant. Je crois que maintenant il est temps pour vous de m'expliquer en quoi je puis vous être utile.

— J'apprécie votre franchise, dit Louria. Vous n'ignorez pas que nous travaillons sur la façon de purifier en totalité tous les logiciels du système informatique mondial. Nous avons découvert depuis le train-observatoire que les e-gènes d'Altaï, cet ancien centre scientifique de la Lune miraculeusement rescapé de l'explosion et devenu satellite minuscule gravitant au milieu des poussières lunaires, avaient installé des filtres sur tous les réseaux et non seulement surveillaient mais influençaient tous nos échanges et communications depuis des décennies. En fait, nous avons même émis l'hypothèse que ces logiciels devenus autonomes, biologisés et même capables d'autoreproduction, se sont manifestés juste avant l'explosion de la Lune et la glaciation de la Terre. Nous nous demandons, mais c'est un cas extrême d'extrapolation, si ces e-gènes n'ont pas souhaité l'explosion nucléaire

pour acquérir définitivement une suprématie sur les hommes. Aucune étude sérieuse ne nous éclaire sur les raisons véritables de l'explosion lunaire, et nous ignorons si, vraiment, il y avait d'aussi énormes réserves de déchets nucléaires sur ce satellite naturel.

Elle sourit :

— Revenons à ce qui nous préoccupe. Nous avons fait des recherches dans toutes les directions pour en finir avec cette mainmise d'une entité électronique indésirable sur nos systèmes.

— Vous pensiez à des ordinateurs protéiniques. Je me souviens qu'avant la glaciation il y avait eu quelques spécimens sur le marché.

— Nous avons abandonné car la diffusion impliquait des méthodes archaïques trop coûteuses, trop compliquées. Et nous en sommes tout naturellement venus à imaginer la création d'un...

— Bug, d'un virus, un contre-virus en fait, car les filtres dont vous m'avez parlé ne sont eux-mêmes que des virus qui détournent les échanges vers Altaï. Et donc il y a ici une personne qui n'a rien d'officiel et qui serait à même d'inventer ce contre-virus ? Il ne s'agit pas du père d'Harold, votre compagnon. Edgon, n'est-ce pas ? Il est connu pour vous avoir déjà prêté main-forte dans certains cas, mais c'est un escroc, un autodidacte.

Louria se sentait accablée par tout ce que cette fille avait deviné en quelques instants, depuis son arrivée dans ce train-laboratoire.

— Il s'agit d'une femme, Hillary Struble. Edgon nous a certifié qu'elle utilisait depuis longtemps les laboratoires, à l'insu des scientifiques, pour mettre au point ses prélèvements frauduleux dans les banques. Elle jongle avec l'informatique et n'aurait pas sa pareille pour identifier les codes les plus secrets. De plus elle serait une spécialiste des bugs, des virus, et les aurait souvent utilisés pour semer la panique dans ces organismes financiers et en profiter pour faire main basse sur toutes sortes de valeurs.

— Elle a accepté de collaborer avec la Panaméricaine ? Pour une somme fantastique, je suppose.

— Juste l'impunité et la réhabilitation. C'est-à-dire qu'ensuite, si elle réussit, elle pourra couler des jours tranquilles en profitant de ses rapines monstrueuses, fit Louria, toujours aussi indignée.

— C'est vraiment scandaleux, effectivement, approuva Movane, qui manifestait ainsi sa solidarité de voyageuse honnête.

— Hillary travaille dans le plus grand secret et nous écarte tous de son compartiment Impossible de savoir ce qu'elle trafique. Elle pourrait tout aussi bien préparer un autre prélèvement illégal que véritablement rechercher un antivirus sélectif. Nous ne pouvons détruire tous les logiciels, juste les fameux filtres de détournement.

— Ça fera quand même de gros dégâts, murmura Movane, qui se concentrait pour essayer d'atteindre le système cérébral de cette Hillary, mais n'y parvenait pas.

— Elle travaille dans un compartiment isolé de la radioactivité, prévint Louria. Il faudra vous rapprocher de cet endroit, si vous désirez obtenir un résultat.

— Il faut que je sois en face d'elle, pour cela. Elle doit quand même bien sortir pour manger, dormir et le reste ?

— Elle dispose d'une cabine avec salle de bains où elle s'enferme. Elle ne vient jamais à la cafétéria, se fait servir dans sa cabine.

— Par qui ? Un serveur ou une fille de salle ?

— Une fille de salle, vous allez prendre le risque ?

CHAPITRE 10

Lorsque Gislake fut convoqué par Maljory, il s'attendait à être l'objet de reproches injustifiés. L'ingénieur général, qui s'était autoproclamé Maître Suprême, trouvait que la réparation du dirigeavion traînait en longueur et que lui et Ann Suba sabotaient l'ouvrage. Il fut surpris de découvrir que ce jour-là, Maljory souriait avec une intense satisfaction.

— Mon cher ami, vous allez enfin bénéficier d'une aide considérable grâce à un collaborateur inattendu qui vient de nous rejoindre. Je sais très bien que vous n'étiez qu'un pilote ayant cependant des notions de mécanique aérienne, et que voyageuse Suba avait une vue plus théorique des réparations à entreprendre. Ce qui expliquait, sans le justifier tout à fait cependant, votre retard. Mais les choses vont changer et vous allez devoir soutenir un train d'enfer pour en finir avec cette tâche.

Inquiet, Gislake essayait de garder son calme. Il vit que Maljory appuyait sur un bouton et une porte s'ouvrit sur le côté. Il tourna la tête et faillit pousser une exclamation de surprise. L'homme qui entra avait quelque peu changé d'apparence. Il avait maigri, ses cheveux avaient pris des reflets grisâtres, mais il était parfaitement reconnaissable.

— Vous souvenez-vous de votre chef mécano et copilote Keverny, mon cher ?

— Bonjour, Gislake. J'aurais dû faire comme toi, voici des mois et des mois. Je me suis obstiné à survivre sous le couvert de cette immense forêt abattue par l'ouragan, mais je n'ai jamais pu trouver une issue, et en fait je n'en avais pas envie, et j'ai préféré me rendre dans une station pour me présenter et me constituer prisonnier. J'ignorais que toi-même l'avais fait dès le début et qu'Ann Suba vous avait rejoints. Je suis bien décidé à participer à la reconstruction de notre cher dirigeavion, et j'attends avec impatience le jour où il décollera pour survoler cette région. Nous serons ensuite chargés de diriger une usine aéronautique qui devrait sortir d'autres appareils de plus en plus performants. Si nous réussissons, nous rejoindrons le corps des Aiguilleurs et notre avenir sera définitivement assuré.

Gislake regardait Maljory à la dérobée, s'étonnant que cet homme aussi méfiant puisse gober les paroles de son camarade. Il connaissait assez Keverny pour savoir que celui-ci mentait et qu'il était là pour des raisons aussi mystérieuses que les siennes. Mais pour autant, il n'était pas disposé à lui faire confiance dans les prochains jours. Il se doutait que son chef mécano avait reçu dès le départ des instructions précises, tout comme lui, mais cela ne signifiait pas que son arrivée fût vraiment calculée. Possible que Keverny en ait trop bavé pour continuer à vivre dans la solitude la plus désespérante, sous la voûte des troncs d'arbres entassés par la tempête.

— Eh bien mon cher pilote, n'êtes-vous pas heureux de retrouver votre ami ? Vous en faites une tête. Nous allons fêter ça au mess, tout à l'heure avec Ann Suba. C'est un grand jour pour notre projet, vous ne l'ignorez pas.

Gislake approuva et eut un sourire forcé pour Keverny.

— Je pense que nous allons faire du bon travail tout comme autrefois, quand nous avons mis au point le prototype à Lacustra City, dans les ateliers Kurts créés pour la circonstance.

— Bien sûr, fit Keverny d'une voix très rauque, résidu d'une pharyngite mal soignée durant ces longs mois d'errance. Lorsque je mourais de faim et de froid sous ces maudits troncs d'arbres qui m'obligeaient à vivre dans une obscurité permanente, je me souvenais de ces temps merveilleux. J'ai maintenant hâte de retrouver aussi Ann Suba. Je viens d'apprendre qu'elle a eu un cheminement assez extraordinaire depuis qu'elle nous avait quittés.

Ann Suba arriva peu après et Gislake, qui la connaissait mieux depuis qu'il était devenu son amant, comprit qu'elle n'était pas aussi surprise qu'elle voulait bien le laisser paraître. Il trouva qu'elle en faisait même un peu trop en serrant Keverny dans ses bras, et il eut l'impression qu'elle frottait son corps contre celui du nouveau venu avec un peu trop de provocation. Ces mois de lutte farouche contre la nature avaient transformé le copilote et chef mécano en une sorte d'athlète maigre, certes, mais très musclé alors que lui, amolli par le confort du train de Maljory, commençait à prendre de la bedaine. Un peu effaré, il avait découvert l'appétit sexuel de la scientifique et ne pouvait envisager qu'elle puisse se détourner de lui pour entraîner son compagnon dans sa couchette.

Il avait encore moins envie de partager sa bonne fortune. Jusque-là il avait mal vécu ses différents échecs amoureux, entretenant des fantasmes qui lui paraissaient effrayants pour une partenaire, et au

contraire Ann Suba les avait trouvés enfantins par rapport à ceux qu'elle entretenait elle-même. Contrairement à lui, Keverny avait toujours connu de bonnes occasions avec les femmes. Il avait même été assez généreux pour en faire profiter son compagnon, mais Gislake ne savait pas vraiment exploiter ces moments-là.

Dans le mess des Aiguilleurs une fête avait été préparée, nourriture exceptionnelle, alcools et même des vins de réserves anciennes. Maljory ne cachait pas son triomphe et allait d'un groupe à l'autre, tapait sur les épaules, riait aux éclats et Gislake était de plus en plus sur ses gardes. Keverny lui-même paraissait assez distant. Ann Suba, par contre, se promenait avec sa coupe de champagne, d'origine inconnue mais assez agréable, et Gislake remarqua qu'elle s'attardait volontiers auprès des plus jolis garçons de l'assistance. Ces Aiguilleurs, toujours sur leurs gardes, paraissaient tout de même flattés de l'attention qu'elle leur manifestait. Vers la fin de la réception, il surprit quelques gestes assez équivoques chez cette femme, l'une des rares de la réunion. Il y avait des filles Aiguilleurs ainsi que des gradées, mais elles restaient assez figées dans leur comportement, dans ce modelage subi durant des années.

Lorsqu'il le put, il rentra dans sa cabine et prit une douche froide pour essayer de combattre à la fois son début d'ivresse et son désenchantement. Il savait que la raison de l'arrivée de Keverny n'était pas exactement ce que ce dernier avait déclaré. Et en fait c'était un avertissement pour lui, de la part de Lien Rag. Il était maintenant certain que le glaciologue dirigeait leur avenir à tous en sous-main, alors que Maljory se croyait le maître de la situation. Il osait désormais aller aussi loin qu'Ann Suba qui la première avait évoqué l'hypothèse que Lien Rag était bien vivant, et que c'était lui le clandestin qui se dissimulait dans l'immense épave du dirigeavion.

Il commença par s'allonger sur sa couchette, mais au bout d'un moment décida d'aller voir si Ann Suba n'était pas revenue dans sa cabine. Lorsqu'il longea le couloir qui conduisait chez la scientifique, il commença d'entendre un petit rire et s'immobilisa. Il ne jugea pas judicieux d'aller jusqu'à la porte de la cabine d'Ann pour y coller son oreille. Il était certain que Keverny se trouvait avec elle et qu'il avait passé outre la différence d'âge et le visage quelque peu flétri de leur camarade. Keverny était capable de coucher avec n'importe quelle femme pour satisfaire ses désirs, et il n'avait aucun refoulement à surmonter ni aucun préjugé.

CHAPITRE 11

La Locomotive géante construisait un pont qui relierait l'Africana à l'ancienne Transeuropéenne. C'était une folie grandiose. La Machine congelait d'énormes blocs de cette mer déjà bien refroidie par le bouleversement de la météo. L'eau était proche du zéro degré, et pour atteindre les moins cinq nécessaires, la Machine, depuis le bord, avait procédé au lancement de torpilles entraînant des tuyaux dans lesquels un fluide glacial circulait désormais depuis des jours et des nuits. L'endroit, jusque-là à peu près désert, se peuplait peu à peu d'une multitude de gens intrigués. La Locomotive avait dû établir sa propre ligne de rails en résine microbienne, et vint le moment où elle put avancer dans le détroit sur une centaine de mètres, et continuer de congeler la mer devant elle.

Kurty avait interpellé Mylord avec indignation :

— Il y a une navigation intense dans ce détroit. Un trafic maritime pour les échanges commerciaux. Vous n'avez pas le droit d'obturer le détroit avec une banquise artificielle. Je suis tout de même le patron à bord et je vous ordonne d'arrêter cette folie.

— Mais nous en tiendrons compte. Les passages de bateaux s'effectuent plus au nord, plus proche des côtes de ce pays qu'on appelait je crois l'Espagne. Nous allons bientôt construire ce pont. Nous devons, pour ce faire, établir de grandes plates-formes de banquise, élever des piliers de plus en plus hauts pour que la pente d'accès ne soit pas trop forte. Disons trois à cinq pour cent. La Locomotive pourrait affronter un plus fort pourcentage, mais nous ne voulons pas que cette voie ferrée soit uniquement réservée à notre passage. Nous ouvrons simplement un réseau pour tout le monde, pour tous les habitants de l'Africana et de la Nouvelle Compagnie du Consortium des Bonzes, même si ceux-ci ne sont guère présents dans cette partie de l'ancienne Transeuropéenne.

Et sur l'écran de son ordinateur il put examiner tout à loisir les plans de ce pont. En coupe, en vue cavalière et même, ce qui était surprenant, en vue aérienne. Il demanda l'explication de cette dernière image et Mylord, sans le moindre embarras, lui dit que depuis quelque temps les opérateurs virtuels de la Loco avaient découvert un petit satellite ancien qui continuait vaillamment de tourner autour de la

Terre. Comme Mylord était doté d'un vague centre émotionnel, il put tout à loisir révéler la chose d'une voix attendrie, voire avec un soupçon de sanglot émerveillé.

— Un satellite ? demanda Kurty, abasourdi.

— Oui, un appareil chargé de photographier la Terre, jadis, et de transmettre aussi des émissions de télévision. Nous pouvons capter de belles images lorsqu'il couvre la région de l'hémisphère Sud, par exemple, mais elles sont par ailleurs souvent déficientes pour fournir une vue d'autres endroits.

Ce dernier événement lui donna la dimension de son désintérêt pour tout ce qui n'était pas ses propres investigations nombrilistes. Il rêvait de Fleur, de Bal sa mère, et négligeait ce qui se tramait autour de lui. Le mot n'était pas trop fort. Le système électronique du bord prenait des libertés nouvelles, devenait plus qu'autonome, indépendant, et bientôt il ne serait plus qu'un jouet dans leurs prévisions. Un jouet et peut-être plus, un indésirable qui n'avait rien à faire à bord de cette machine monstrueuse de techniques audacieuses et de capacités surnaturelles. Il avait affaire à une mystique qui serait plus passionnelle que rationnelle, et pourrait procéder à son élimination totale. Son autorité morale avait quasiment disparu, et il n'avait plus la moindre influence sur le fonctionnement de la Locomotive inventée par son père Kurts. Il avait lâchement laissé agir ces systèmes perfectionnés et se retrouvait désormais dépouillé de son autorité, pire de sa personnalité. Il n'avait plus aucune influence. On daignait encore l'informer de certaines choses, mais d'autres lui restaient inconnues.

Il frissonnait d'une fièvre d'angoisse et son premier souci fut de se réfugier dans sa cabine, d'en verrouiller stupidement la porte alors que les systèmes pouvaient l'atteindre de différentes façons. Ne serait-ce qu'en empoisonnant ses boissons, sa nourriture. Il était tributaire de la Locomotive pour toutes les nécessités de la vie. Il résista à l'envie de s'enfouir sous les couvertures de sa couchette, mais ne savait que faire, qu'entreprendre pour restaurer son image. Car pour les ordinateurs puissants, il n'était que cela, une image.

Il essaya de puiser dans les informations passées, mais très vite comprit que celles-ci étaient archivées et protégées par des codes qui ne lui avaient pas été communiqués. Il faillit appeler Mylord, l'injurier, mais cette voix synthétique n'avait pas le moindre pouvoir, la moindre responsabilité. Il n'aurait jamais dû accepter que Mylord représente de façon aussi artificielle tout ce que les dizaines, les

centaines d'ordinateurs, de sites, de centraux de réflexion, élaboraient à son insu. Il n'avait pas été capable de dominer cette entité autonome que la Locomotive était devenue. Jadis elle était déjà indépendante quand son maître Kurts s'absentait ou disparaissait, ainsi lorsqu'il avait été retenu des années avec Lien Rag dans le Bulb spatial. Mais dès qu'il revenait, son père savait reprendre en main la direction de cette Machine et ses méthodes brutales rétablissaient en un temps record toute son autorité. Il se comportait en véritable dictateur avec la Loco, et celle-ci filait doux, s'il osait employer cette métaphore. Il ne sourit même pas de la faire.

Il lui fallait réfléchir, faire le bilan de ses possibilités, de ce qui lui restait de pouvoir. Il redoutait d'apprendre que c'était trois fois rien. Il avait été le pacha d'un gros baleinier, le premier qui avait osé affronter le Chenal Noir et la Ceinture de Feu. Il avait su maîtriser un équipage de véritables forbans et jamais n'avait eu à subir de mutinerie.

À la pensée que Fleur puisse apprendre cette déchéance totale, il eut un moment de grande honte, puis commença à sentir en lui les premiers sursauts d'une indignation encore incertaine qui pouvait peut-être le conduire à une révolte organisée. Il lui fallait éviter de se conduire en enfant gâté, en fils à papa qui essaye de reprendre le pouvoir que son père lui a laissé et qu'il n'a pas été capable de gérer.

— Mon père ne s'est jamais opposé à une volonté d'autonomie de tout le système électronique. Il n'y avait, à cette époque, pas trace d'une telle volonté de liberté dans de simples appareils. Que s'est-il donc passé ? On a parlé souvent de bugs et de virus, mais est-ce que les installations intérieures de la Locomotive auraient pu être un jour contaminées ? Nous avons souvent dû nous relier à des réseaux pour obtenir des indications précieuses. Nous avons donc eu des contacts avec les systèmes mondiaux.

Ce qui le bouleversait le plus était sa naïveté. Il avait cru renflouer la Locomotive, la sortir du fond de la mer, alors que depuis toujours elle avait la possibilité de le faire toute seule, sans aucune aide extérieure. Mais elle l'avait hypocritement laissé faire, pour des raisons inconnues.

— Je dois cesser de la personnaliser, pensa-t-il soudain. Je me la représente comme une personne monstrueuse, une géante qui me menace. Ce n'est qu'une machine et une machine ça doit pouvoir se mettre en panne. Oui, c'est ça, une belle panne lorsqu'elle sera à des kilomètres des côtes, sur ce pont qu'elle construit en travers du

détroit. Une panne difficile à réparer et dont je détiendrai seul le secret.

CHAPITRE 12

Lorsqu'ils survolèrent Channel Drake, Yeuse et Reiner se rendirent bien compte que d'énormes blocs de glace dérivaienent dans le passage et avaient tendance à s'agglomérer en certains points. Le président de Patagonie occidentale ne voulait pas se montrer trop curieux, mais l'hydravion dut effectuer un grand virage pour aborder la piste d'atterrissage, faute de pouvoir se poser sur le grand bassin de régulation des eaux. Ils n'échangèrent aucun commentaire, ne firent aucune réflexion, mais il était probable que Lienty allait avoir de grosses difficultés pour l'éclusage des cargos. Déjà ils en avaient aperçu deux côté ouest et un qui taillait sa route à l'est. L'un et l'autre savaient que l'administration ne disposait que d'un brise-glace quelque peu bricolé pour ouvrir le passage. Pour l'instant le vieux bateau, avec son étrave renforcée d'une carapace de fer, ne faisait que repousser les blocs dans le bassin où on les ferait exploser ensuite. Mais c'était un travail sans fin, épuisant, et d'après les informations reçues de Magellan Station, la température moyenne avait encore baissé d'un degré Celsius en deux mois.

Lienty Ragus était venu les accueillir. Il essayait de sourire, mais restait très sombre. Yeuse remarqua qu'autour d'eux le personnel qui s'affairait n'avait pas l'air rassuré, et certains épiaient les nouveaux venus et le visage de leur président.

— Vous avez vu ? dit Lienty, une fois qu'ils furent installés dans la draine officielle. La situation se dégrade et quand je suis revenu de Cooktown, j'ai compris que je ne pourrais de longtemps m'absenter. Si cette guerre contre la Caste fut d'une certaine façon victorieuse, la tentative pour retrouver Lien Rag s'est soldée par un échec. Dans cette petite communauté, les gens furent très fiers que notre armée, pourtant réduite, ait pu forcer les Aiguilleurs à céder des territoires immenses. Mais depuis l'enthousiasme a fait place à une inquiétude légitime. Les vents, qu'ils soient de l'est ou de l'ouest, poussent vers notre Channel des blocs de plus en plus nombreux, de plus en plus gros. Surtout le vent du sud-est qui détache de la banquise en formation de petits icebergs. Nous en avons bombardé plusieurs avec nos hydravions, mais cela nous prend beaucoup de temps et surtout gaspille pas mal d'huile. Le Pacifique garde un important volant de chaleur et seule une frange de glace court le long de la côte

américaine.

Un petit lunch les attendait, mais visiblement Lienty souhaitait qu'ils discutent en même temps qu'ils mangeaient et buvaient.

— Je n'aurais pas dû m'attarder aussi longtemps en Amazonie, mais je ne pouvais entièrement faire confiance au colonel Sank qui aurait utilisé des méthodes plus brutales et pas toujours contre nos ennemis de la Caste.

Ils savaient tous que Sank n'admettait pas que les populations locales se mobilisent et forment des sortes de milices mal armées, dépenaillées, mais dotées d'un courage formidable pour conquérir leur liberté. Sank avait toujours supposé, à tort, qu'il lui était possible de se créer, dans ces zones abandonnées précipitamment par les Aiguilleurs, une sorte de protectorat. L'exiguïté de la concession de Channel Drake l'empêchait de rêver de grandeur militaire, et le fait que durant son absence, ses remplaçants avaient vaillamment résisté aux différentes tentatives d'invasion téléguidées par Léonora Cabana, le rendait furieux.

— Je sais que si le Channel n'est plus navigable, ce sera pour vous, Reiner, une bénédiction. Associé à la puissance de voyageuse Cabana, vous disposerez d'une flotte de brise-glace pour ouvrir nuit et jour le détroit de Magellan. Vous n'avez pas de scrupules à avoir. Quand Lien Rag et moi-même avons décidé d'ouvrir ce canal entre les deux océans, nous n'avons pas hésité à vous faire du tort.

— Laissons le passé, dit Reiner, et voyons comment se présentera l'avenir. Avec notre situation quelques dizaines de kilomètres plus au nord, nous bénéficions d'une température légèrement plus clémente. Pour l'instant, le froid reste insuffisant pour entraîner la glaciation de l'eau. Surtout celle du détroit, fortement salée et réchauffée par des émanations géothermiques apparues voici quelques siècles. Mais tôt ou tard nous aurons à résoudre le même problème que vous. De plus la navigation est très difficile avec de nombreuses îles, plutôt des émergences de rochers qui obligent à des contournements risqués. Les cargos actuels, surtout ceux qui viennent de l'ancienne Chine, sont de plus en plus longs. Ils passaient sans encombre le Channel Drake, mais il n'en sera pas de même dans le détroit. Nous ne pouvons envisager la destruction massive de ces affleurements de roches, du moins pas dans un laps de temps rapproché.

Yeuse se demandait si Lienty avait appris que Léonora Cabana et Reiner projetaient une reconversion à l'énergie nucléaire, avec comme premier objectif la création d'une centrale électrique.

— Nous pourrions conclure un accord, proposa Reiner. Vous recevriez les plus longs cargos chinois, et nous autres les moyens et les petits. Nous allégerions nos dépenses et vous ne seriez pas réduits à la fermeture du Channel. Nous pourrions vous aider à acquérir un brise-glace plus performant, mais nous ne pouvons faire mieux.

Ce fut Yeuse qui prit ensuite la parole.

— Les Chinois consomment de plus en plus d'huile depuis qu'ils ont abandonné la piraterie comme principale activité économique, et ils se sont laissé envahir par les réseaux de l'Ecuadorian Eastern Company, émanation de la Caste du Sud des Aiguilleurs. Fleur nous a fait le récit de cette colossale entreprise installée dans le golfe du Tonkin. Un vivier à baleines grand comme le quart de la Patagonie Ouest, avec des fonderies énormes. Et pour nourrir les cétacés avant qu'ils ne soient dépecés, des cargaisons entières de krill sont prélevées dans les réserves proches de l'Antarctique Est. Fleur est en route pour Alone-Vatican. Elle a réussi à intéresser le nonce apostolique de Cooktown à cette affaire, mais je ne sais pas comment elle pourra empêcher cette contrebande qui risque de désertifier les eaux antarctiques. Le krill nourrit aussi certaines espèces de poissons que les éléphants de mer dévorent. Cette chaîne alimentaire, si elle se trouve bouleversée à l'origine, risque d'interrompre la production d'huile de la mer de Weddell et de la mer de Ross, surtout. Pour l'instant, la production est continue, mais ne pourrait être augmentée sans l'accord des Roux qui surveillent attentivement les prélèvements. L'ennui c'est que Lien Rag n'est pas là pour traiter avec eux. Je ne suis pas aussi représentative, mais il ne s'agit pas de discrimination sexiste. Lien Rag est le père de Jdrien le Messie. Alors qu'en général le père ne compte guère dans leur généalogie, la mère étant plus facile à identifier, Lien Rag a atteint un statut unique chez le Peuple du Froid. Il fut le compagnon de la déesse Jdrou, mère du Messie. C'est la première fois depuis des siècles qu'un père est ainsi honoré chez eux et a acquis une renommée immense. Tous le respectent.

Elle parlait de Lien Rag au présent, comme s'il allait revenir parmi eux du jour au lendemain, et elle vit que Lienty et Reiner échangeaient un regard à l'expression proche de la commisération, ce qui l'irrita quelque peu :

— Excusez-moi si je persiste à croire en sa survie, mais la fidélité envers une personne c'est de ne jamais croire à sa mort avant d'en avoir les preuves.

Ils parurent gênés par cette mise au point, mais elle n'insista pas.

— Bien sûr, Jdriège pourrait obtenir de ses amis qu'ils augmentent les quotas de chasse. C'est le seul qui ait une vue d'ensemble des problèmes mondiaux, même s'il les considère avec ironie et nous trouve complètement fous de nous laisser envahir par ces préoccupations-là.

— Admettons que Fleur parvienne, je ne vois d'ailleurs pas trop comment, à empêcher la contrebande de krill, les besoins en huile des Chinois et des peuples de la Terre entière resteront les mêmes et avec le retour du froid augmenteront, fit Reiner. Et ce que je crains, c'est que l'Antarctique, immense vivier de baleines, d'éléphants de mer, de manchots mais aussi de poissons, ne soit le théâtre de luttes acharnées. Des expéditions seront organisées pour s'emparer à n'importe quel prix de ces richesses, surtout de celles qui peuvent devenir des combustibles. Les Roux risquent d'être attaqués, voire exterminés, et nous-mêmes nous ne ferons pas le poids en face de ces envahisseurs.

Il ajouta que lorsque les Asiatiques, il n'y avait pas que les Chinois qui armaient des bateaux pour commercer, faisaient escale à Punta Arenas ou à Magellan Station, ils ne cessaient de se renseigner sur les sources d'approvisionnement de ces deux Compagnies.

— Nous avons créé avec Léonora Cabana un service spécial de surveillance et de renseignement, et nous envisageons même d'aller plus loin et de trouver d'honorables correspondants dans ces pays de l'Extrême-Orient. Nous avons nous aussi quelques bateaux, pas très nombreux hélas, qui se rendent dans ces régions lointaines grâce au Pacifique qui reste navigable. Nous en profiterons pour créer des consulats, des comptoirs et par là même des services de documentation, pour ne pas parler d'espionnage.

— Moi, je ne suis pas aussi inquiet à ce niveau-là pour les risques d'invasion, particulièrement. La situation du Channel me préoccupe en priorité. Vous savez, malgré son volant de chaleur le Pacifique finira par se recouvrir de banquise. Lorsque vous regardez la situation de l'ancienne Chine, surtout celle de ces zones les plus économiquement actives, vous constatez qu'elles se trouvent à des latitudes très éloignées de l'équateur et que les banquises se formeront bientôt par là-bas, sur des largeurs excessives interrompant la navigation. Il leur faudra alors attendre que tout le Pacifique soit gelé pour entreprendre la construction de réseaux ferrés descendant vers ici. Mais entre-temps les animaux fournisseurs d'huile remonteront vers le nord, à cause de la lumière qui sera meilleure par là-haut que par ici. L'héliotropisme fonctionne toujours. Et enfin vous oubliez une chose primordiale, si

l'EEC est vraiment l'émanation de la Caste du Sud, nous allons apprendre que les pays asiatiques sont en train de se couvrir de centrales nucléaires, car telle est l'idéologie des Aiguilleurs en matière d'énergie, et cela depuis toujours. Dès qu'une centrale nucléaire s'installe quelque part, vous pouvez être certains que les Aiguilleurs sont derrière. Ils sont les maîtres des matériaux adaptés pour leur édification, et nous n'avons jamais su, parce que nous avons peur de cette énergie, parce que les populations que nous administrons la redoutent, nous n'avons jamais su créer des entreprises pouvant les usiner. Nous n'avons même qu'une vague idée de la construction d'un dôme protecteur et de tout ce qui est nécessaire au fonctionnement d'une telle centrale. Les Aiguilleurs ont une expérience vieille de plus d'un siècle, et souvenez-vous des locos atomiques qui roulaient en Transeuropéenne, en répandant une radioactivité mortelle dans tous les réseaux, sans que la Caste s'en soucie le moins du monde.

Yeuse n'osa regarder Reiner qui lui avait révélé que Léonora Cabana et lui avaient signé un accord pour l'édification d'une grosse centrale électrique. La mise au point quelque peu agressive de Lienty ne permettait pas de le mettre dans le secret, pour le moment.

CHAPITRE 13

Hillary Struble regarda avec suspicion la nouvelle serveuse venue de la cafétéria avec son plateau-repas.

— Qu'est devenue la personne qui me sert d'habitude ?

— Congé maladie, dit brièvement Movane, soudain crispée par ce regard inquisiteur.

Elle découvrait une matrone aux épaules puissantes, une caricature de femme plus proche de l'homme, en fait, et qui paraissait en avoir l'agressivité virile et la brutalité native.

— Posez ça là.

Pas un instant elle ne fut quittée des yeux, et elle ne put effectuer aucune approche de la personnalité profonde de cette personne. Tout ce qu'elle put dire à Louria, c'était qu'Hillary Struble s'était dotée d'une puissante carapace intérieure, et que l'accès à son subconscient paraissait verrouillé à double tour. Seul son inconscient pourrait peut-être fournir des renseignements, mais elle restait assez pessimiste.

— Je dois l'approcher en secret. Il faudrait y réfléchir très vite, mais je vous préviens cette femme est animale.

— Que voulez-vous dire ? demanda Louria agacée, d'autant plus que depuis des heures Harold restait introuvable. Elle aurait souhaité qu'il soit là pour résoudre ce cas.

— Je ne pourrais l'approcher sans être complètement inodore, silencieuse, mais au-delà de ce que vous pouvez penser. Cette femme est depuis toujours sur ses gardes, à l'affût, et même la plus petite odeur humaine peut l'alerter. Et je ne voudrais pas avoir à soutenir une bagarre contre cette masse musculaire à l'état brut.

— Il faut en parler à Edgon Kowning.

Celui-ci, qui jouait les jolis cœurs avec le personnel féminin de la cafétéria, parut contrarié d'être dérangé dans ses manœuvres d'approche, mais il ne put que lever les bras au ciel lorsque Louria lui demanda ce qu'on pouvait faire.

— Je n'en sais rien. Hillary m'a dit qu'elle pouvait essayer de fabriquer un antivirus sélectif, une fois qu'elle aurait assimilé toutes les données. Elle est en train, je suppose, d'étudier dans le détail différents logiciels que vous estimez contaminés par les e-gènes d'Altaï, peut-être sont-ils depuis des millénaires sous la surveillance de ces freewares. Quelques heures de plus important peu.

Cette philosophie de bazar irrita Louria qui accusa Edgon de protéger cette femme.

— Je ne suis pas certaine qu'elle soit assez inspirée pour nous aider vraiment. J'ai même l'impression qu'elle joue les mystérieuses pour nous en mettre plein la vue, mais qu'il n'en sortira rien.

— Et vous avez fait venir cette charmante jeune femme pour sonder les abîmes émotionnels d'Hillary ? Dans ce cas, chère jolie Movane, je vous souhaite bien du bonheur. Ne vous étonnez pas, je connais très bien vos capacités. Moi aussi j'aime jouer les mystérieux qui en jettent plein la vue.

Louria exigea le plan du laboratoire VII où Hillary Struble travaillait seule.

— Dans le moindre détail. Questionnez ceux qui l'ont installée à sa demande. Ne laissez rien au hasard.

Le plan, avec les détails et une liste d'objets et d'appareils, fut remis à Movane dans la soirée. Elle l'étudia avant de s'endormir, rêva qu'elle trouvait comment approcher cette femme sans que sa présence soit perçue, mais au réveil ne put se souvenir exactement de cette solution qui n'était peut-être pas la bonne.

Ce fut dans la cafétéria où elle prenait son petit déjeuner qu'une première avancée lui vint à l'esprit, au moment où un homme laissait tomber son plateau vide au sol. Le son mat, au lieu du vacarme attendu, l'intrigua.

— Le train-laboratoire est isolé par le plancher. Tout comme les cloisons et le toit. C'est un nouveau modèle plus perfectionné que notre train-observatoire, répondit Louria à sa question.

— Je voudrais en avoir une description détaillée, dit-elle.

Louria la regarda, intriguée, mais demanda qu'on fasse des recherches dans les ateliers où le wagon avait été fabriqué. Le mail arriva avant midi et tout de suite Movane sut comment elle allait s'y prendre pour approcher Hillary Struble.

— Celle-ci a dû sonder les cloisons, le plafond et le sol pour détecter d'éventuels micros ou même des caméras.

— Nous n'avions aucune raison de faire confiance à une personne qui est poursuivie par la justice et soupçonnée de vols. Il y avait deux micros seulement, mais elle les a réduits au silence sans même se fâcher, comme si c'était tout à fait naturel que nous soyons aussi méfiants. Elle a toujours opéré dans la plus grande prudence. Qu'envisagez-vous de faire ?

— Cette isolation est constituée de panneaux épaissis d'une sorte de kapok.

— Ce qu'on appelle banalement de la laine de bois fabriquée avec de la sciure, un bon matériau d'isolation thermique et acoustique.

— Et la solidité de ces panneaux a fait qu'au-dessus il n'y a qu'une simple plaque de matériaux composites très mince qui sert plus d'ornement que de support. C'est une imitation de parquets d'autrefois. Je crois bien que je n'en ai jamais vu, ni en réalité ni en images.

— Comment allez-vous utiliser ces données ?

— Nous ferons enlever un panneau et à la place on adaptera une sorte de niche, protégée du froid et du bruit, où je serai allongée. Je pense pouvoir opérer assez facilement à cause de la faible épaisseur de ce faux parquet. Je sais qu'il faudra agir avec de grandes précautions, car le moindre bruit suspect mettrait cette femme en alerte. Je pense que si le convoi était forcé de changer de voie de garage ou de quai, mon installation passerait inaperçue dans le bruit que ce déménagement produirait.

— Hillary Struble serait sur le qui-vive. Il nous faut trouver une bonne raison pour ce déplacement. Un train-laboratoire avec ses appareils ultrasensibles ne peut être déplacé comme n'importe quel convoi de marchandises. Ce que vous demandez annonce de grandes complications avec l'administration. Nous avons un quai affecté, une adresse, un branchement électrique de grande puissance. Difficile de recommencer ailleurs la même installation. Vous devez trouver autre chose.

— Dans ce cas, je pense à la visite médicale. Je viens de recevoir une convocation des services sanitaires. Si je dois rester plus d'une semaine dans ce train-laboratoire, il me faut passer une visite au centre des examens cliniques professionnels. Je suppose qu'Hillary

Struble va, elle aussi, habiter ici plus d'une semaine.

— Le problème, murmura Louria ennuyée, c'est que j'ai pris cette initiative personnelle sans en avertir quiconque, excepté l'amiral Kinnjone. L'administration ignore Hillary et celle-ci, pour l'instant, préfère qu'on l'ignore, je suppose.

Movane se trouvait à court d'imagination et une fois dans sa cabine essaya de trouver une autre solution. Une heure plus tard Louria l'appelait à l'interphone :

— Le train-observatoire que je dirige, ainsi que deux autres stations d'observation céleste, signalent qu'un engin inconnu vient d'échapper à l'attraction terrestre à partir du désert de Gobi.

CHAPITRE 14

Lorsqu'elle arpentait le pont mal entretenu de ce vieux baleinier, elle se revoyait à bord de la merveilleuse Salamandre commandée par Kurty qui régnait en maître sur son équipage de gens de sac et de corde. Rien de comparable avec ce bateau en piteux état dont un jeune prêtre, pourtant très capable, était le capitaine. Ils avaient chassé de jeunes cachalots, ne pouvant attaquer les plus grosses pièces, et se rapprochaient des anciens établissements de chasse à la baleine vers la fin de la première glaciation.

— Nous avons longuement patrouillé, lui dit ce capitaine, religieux de son état, frère Gaspard, et nous n'avons pas remarqué quoi que ce soit de suspect. Pour pêcher le krill il faut des filets à mailles très serrées et de très grandes longueur et largeur. Ils doivent couvrir au moins une centaine d'hectares pour être efficaces et ramener une belle charge de krill. Ce type d'opération ne peut se faire dans la grande discrétion et nécessite au moins deux, trois bateaux bien équipés. Même avec l'aide du second baleinier d'Alone-Vatican nous ne pourrions faire une belle pêche. Nous ramasserions tout au plus une tonne de krill en plusieurs jours de travail acharné. Or, d'après ce que vous avez vu, ce sont des centaines, des milliers de tonnes qui sont fréquemment déversées dans ce vivier gigantesque du golfe du Tonkin. J'ai dû retrouver de vieilles cartes du Sud-Ouest asiatique pour me rendre compte, avoua-t-il.

Non seulement elle le trouvait charmant et délicat, mais il était aussi très joli garçon, et dans son caban de pêcheur, avec ses cheveux décolorés, un peu trop longs, il était très séduisant.

— Nous allons explorer encore vers l'est, mais ensuite nous devons rentrer car je ne peux prélever de l'huile de cachalot sans autorisation de mes supérieurs. Nous avons reçu une certaine attribution que nous ne pouvons dépasser.

— Il vous faudrait un voilier.

Il savait qu'elle avait navigué sur la Salamandre, ce qui le faisait soupirer d'envie. Il regrettait avec elle que désormais ce superbe voilier soit confiné dans le rôle de navette entre la mer de Ross et les Kerguelen, pour les seuls transports d'huile d'éléphant de mer. Nul

besoin de gabiers et d'hommes capables de dépecer une baleine de cent tonnes. À bord de celui-ci, l'équipage était composé de condamnés repentis ayant purgé des peines de prison dans cette partie du monde. Certains s'étaient évadés d'ailleurs. Seuls le capitaine, le bosco et le second étaient des religieux. L'ambiance à bord en était quelque peu différente, plus sage que celle qui régnait dans l'autre au moment des énormes prises. Les hommes pris de folie, grisés par le sang, les entrailles des cachalots, se livraient à toutes sortes d'excès, y compris sexuels et Kurty n'y attachait aucune importance. Fleur avait été fascinée de voir ces hommes rudes, cruels, s'étreindre avec autant de rage amoureuse alors que tous, une fois à terre, couraient les bordels pour dépenser leur paye avec des femmes. Si elle en avait raconté le dixième au petit religieux si propre, qu'en aurait-il pensé ? Elle aurait aimé le scandaliser, lui laisser entendre qu'elle n'était pas du tout une jeune femme comme il faut, et qu'elle était même allée jusqu'à faire l'amour avec son neveu Jdriège, fils d'un fils de son père. Et c'est en rougissant sous la brise forte qui commençait de souffler qu'elle caressa cette idée de rentrer en communication avec Jdriège. Il était télépathe si elle ne l'était pas, mais peut-être qu'en dépit de la grande distance elle pourrait communiquer avec lui. Il était le seul capable de découvrir les contrebandiers qui pillaient les réserves de krill et menaçaient de désertification animale toute cette zone.

Si jamais il répondait à son appel et lui indiquait comment ils pouvaient se rencontrer, elle était prête à braver tous les dangers et surtout le grand froid de ces régions. Le petit baleinier naviguait parmi des icebergs peu importants pour l'instant, mais tout aussi dangereux. Elle retourna dans sa cabine, en réalité un recoin protégé par un rideau, et fit l'inventaire de ses bagages. N'ayant aucun pied-à-terre, elle emportait avec elle toutes ses affaires, et elle finit par trouver ce qu'elle cherchait, des cryohormones.

CHAPITRE 15

Ce bonhomme qui l'avait accosté alors qu'il sortait du mess pour rejoindre Ann Suba, l'effrayait, et il se tenait sur ses gardes. Il le reconnaissait vaguement, le situait comme chef d'équipe ou contremaître. Il travaillait surtout sur les engins de levage, si nombreux autour de l'épave du dirigeavion. Rien que pour déposer la carcasse de celui-ci sur d'énormes vérins, il avait fallu près d'une semaine d'efforts. Peu à peu il se rappelait que lors de cette longue opération pleine de dangers, il avait remarqué le visage de cet individu. Il exprimait la désapprobation la plus totale, comme s'il souhaitait que le tout s'effondre et que l'appareil devienne définitivement irrécupérable.

Pour l'accoster l'homme lui avait littéralement craché au visage :

— Vous avez reçu un message dans votre cabine. Je ne fais qu'exécuter le programme qu'il contenait.

Pour Gislake ce n'était pas suffisant. Il avait haussé les épaules et voulu poursuivre son chemin vers le train d'habitation, mais l'autre l'avait retenu d'une main d'acier.

— Faites ce que je dis. Faites ce que le MS ordonne.

La feuille trouvée sur sa couchette était ainsi signée MS, mais Gislake savait qui l'avait rédigée. L'écriture comportait les trois signes qui constituaient le code de communication mis au point après le crash de l'appareil et son immobilisation définitive sous la voûte des grands arbres fauchés par l'ouragan.

L'inconnu lui fit prendre la direction opposée, le conduisit vers le campement des Indiens où mouraient quelques braises. Depuis deux jours ils étaient soumis à un couvre-feu qui les forçait à rentrer dans leurs huttes ou leurs tentes pour n'en sortir qu'au petit matin. Gislake ignorait la raison de cette sanction.

— Vous continuez seul vers la dernière des huttes. Vous verrez qu'elle porte une pancarte avec le signe de Maté Light, la boisson. Vous frappez et vous entrez sans attendre. Je vous attendrai ici. Sachez que la patrouille passe toutes les deux heures dans ce secteur à cause du couvre-feu. Vous devrez donc rester là-bas jusqu'à...

Il consulta sa montre bracelet.

— Une heure du matin.

Gislake pensa à Ann Suba qui ne saurait s'expliquer son absence. Elle ignorait tout de ce rendez-vous et peut-être irait-elle voir dans sa cabine s'il était rentré, au risque de se faire surprendre par Maljory qui, sujet à des insomnies et à des soupçons constants, rôdait souvent dans les coursives. Accepterait-il d'imaginer qu'entre la scientifique et lui pouvaient exister des relations plus proches d'une manœuvre amoureuse que du complot politique ?

Il aperçut la pancarte de Maté Light et entra. Il reconnut la stature de Lien Rag qui lui tournait le dos, mais lorsque ce dernier lui fit face, il recula vers la porte, frappé de terreur. L'homme, il ne pouvait envisager que ce fût son patron, avait une tête horrible de vautour ou de condor.

— Rassurez-vous, c'est bien moi. Ceci est un masque qui s'adapte si parfaitement au visage que depuis quelque temps je ne peux plus le quitter. J'ai l'impression que les constituantes de mon épiderme se sont entrelacées avec celles artificielles de ce simulacre. Il doit exister un moyen, peut-être un code pour s'en débarrasser, mais je ne l'ai pas encore trouvé. Ce n'est pas ce qui me préoccupe le plus. Je ne vous ai pas contacté plus tôt car il fallait que ce Maljory vous accorde sa confiance. Je sais qu'il est d'un naturel méfiant, mais vous paraissez en excellents termes avec lui, désormais, ainsi qu'Ann Suba.

Gislake avait le plus grand mal à récupérer son sang-froid. Il avait la respiration difficile, les jambes molles. Déjà cette marche silencieuse en compagnie d'un individu hostile, voire menaçant, l'avait quelque peu perturbé et la vue de ce masque restait encore insupportable.

— Désolé, fit Lien Rag agacé, mais il fallait que je vous rencontre. Je ne m'attendais pas à l'apparition si rapide de Keverny. Il était programmé pour un peu plus tard, mais il a dû bénéficier de circonstances favorables. Je pense que Maljory fut enchanté d'apprendre qu'il était réapparu, et comme c'était le mécano de l'appareil il espère qu'avec lui les travaux de réhabilitation s'accéléreront. Je le souhaite aussi.

— Pardonnez-moi, mais nous vivons constamment dans un climat assez déplaisant. Contrairement à ce que vous croyez, Maljory ne nous accorde aucune confiance, et nous sommes constamment sous tension à cause de la surveillance qu'il exerce avec le renfort de ses complices.

Chaque décision que nous prenons pour le travail de réparation est soupesée, analysée, et finalement nous avons le plus grand mal à travailler de la sorte. De plus, la personne que vous m'avez envoyée pour me conduire ici, me paraît plus que suspecte de fidélité à la Caste, et surtout à ses règles strictes. Il dirige une équipe de manutention et je sais qu'il affiche constamment son opposition à ces travaux de réparation. Il doit souhaiter plutôt qu'on fasse basculer l'épave dans le vide pour en être à jamais débarrassé. Au nom de la fidélité à la société ferroviaire, c'est-à-dire à la CANYST.

Lien Rag eut un ricanement et, chose ahurissante, le masque exprima un air sardonique. Comme l'avait annoncé son patron, cette tête d'oiseau de proie paraissait vivante et pouvait afficher certaines expressions.

— Cet homme est tout à fait tel que vous le décrivez. Il se nomme Molke et c'est lui qui a assassiné à la hache ces personnes complices de Maljory. Je ne le lui ai pas vraiment demandé, mais il a estimé que Maljory, qui prétend remplacer Lascasas, saura ainsi qu'il existe une puissante force d'opposition ne reculant devant rien, même les crimes les plus sanglants. Je sais que c'est odieux et je pense que je ne pourrai pas le laisser poursuivre sa sinistre besogne. Mais revenons-en à nos préoccupations. Tout ce que j'avais prévu lorsque nous nous sommes retrouvés sinistrés sous la voûte boisée, s'est à peu près déroulé. Mais je ne pensais pas que la dissidence se répandrait aussi vite chez les Grands Maîtres, ni que le dirigeavion serait préservé de destruction et serait, au contraire, l'enjeu de plusieurs factions.

Gislake reprenait son souffle et cependant évitait de regarder ce rapace humain qui s'adressait à lui. Il y avait dans le regard de cette tête d'oiseau une lueur de folie très inquiétante et difficile à affronter.

— Vous avez, avec Keverny, retrouvé un compagnon de confiance, mais qu'en est-il avec Ann Suba ?

Gislake ne pourrait jamais avouer à Lien Rag qu'il avait des relations très intimes avec elle, des relations d'homme soumis, et qu'il était en quelque sorte victime de son propre désir. Ann Suba, avec son intuition féminine exacerbée, jointe à ses connaissances en psychologie masculine, avait su se l'attacher au-delà de ce qu'une relation entre un homme et une femme autorisait, selon Gislake. Quand il se trouvait seul, il aspirait à respirer librement et se demandait comment ne plus céder à ses propres pulsions. Il était comme un fruit à la structure complexe, enfoui dans une enveloppe coriace qu'elle avait ouvert avec délectation, décortiqué avec une joie

sadique. Comment Lien Rag aurait-il compris qu'un homme de quarante ans à peine puisse accepter d'une femme beaucoup plus âgée, vingt-six ans de plus que lui, de n'être qu'un pantin amoureux, acceptant humiliation, douleur, pour quelques jouissances dont il n'avait jamais eu idée.

— Pourquoi ne répondez-vous pas spontanément ? s'étonna Lien Rag.

Et le masque exprima une certaine méfiance.

— Excusez-moi, je réfléchissais. Ann Suba est surtout passionnée par ce travail de reconstruction du dirigeavion, mais apparemment elle supporte assez bien la tension que Maljory crée autour de nous. Elle ne regrette pas sa précédente situation. Elle travaillait sous la coupe du président Tharbin du Consortium des Bonzes, et j'ai compris qu'il la contraignait à des tâches qui lui déplaisaient. Les derniers temps elle vivait seule dans le campement d'un seigneur de la guerre mongol, qui est chargé de la protection d'une navette spatiale que Tharbin aurait récupérée lors du naufrage du Bulb.

— Je croyais que ce n'était qu'une rumeur, et qu'elle se confirme m'intéresse. Vous ne lui faites pas confiance ?

— Je ne sais pas. Elle est assez secrète.

— Même lorsque vous la faites jouir ? lança le rapace méchamment.

Gislake tressaillit, se sentit pris en faute comme un petit garçon.

— Je vous ai surpris, juste une lamelle de store retournée dans le mauvais sens. Vos ébats ne m'intéressent pas, mais à ce niveau d'érotisme plus que raffiné, vous devez pouvoir lui arracher une promesse, celle de collaborer avec nous. Dites-lui n'importe quoi, promettez-lui que l'avenir, pour elle, serait encore plus prestigieux une fois le dirigeavion prêt à décoller.

Gislake ne pouvait supporter la pensée que Lien Rag les avait épiés dans leur relation amoureuse, qu'il avait eu connaissance de leur obsession à l'un et à l'autre. Jamais Gislake ne s'était trahi depuis vingt ans qu'il travaillait pour cet homme, et il aurait été impossible à celui-ci de connaître le moindre détail de sa vie privée. Bien sûr, il devait s'étonner qu'il n'ait aucune liaison à défaut de mariage, devait savoir qu'à Lacustra il fréquentait des établissements spécialisés, mais il n'était pas le seul. Même Liensun, le fils de Lien Rag, s'y rendait. Ce

Liensun qui avait bénéficié des ardeurs d'Ann Suba et de son érotisme inventif.

— Je crois qu'elle se doute que vous vous cachez dans le double fuselage, avoua-t-il soudain. Elle a relevé des traces de votre ADN dans ce que nous avons déjà déblayé de la carcasse.

— Comment pouvait-elle avoir un spécimen de comparaison ? s'indigna Lien Rag, furieux. Je n'aime pas beaucoup ça.

— Et dans les conversations que nous avons eues, elle défend l'idée que c'est vous qui êtes dans l'épave, et non Lascasas. Mais elle est ravie que Maljory croie le contraire et fasse des cauchemars à la pensée que le véritable MS puisse réapparaître, et que du coup toute la dissidence le trahisse et ne se précipite pour l'acclamer.

— Gislake, il y a une chose que vous devez garder secrète, ma présence dans l'épave. Je veux que Maljory, comme tous les Aiguilleurs, pense qu'il s'agit véritablement de Lascasas, et ne vous écartez pas de cette ligne. Si nous voulons véritablement et pour toujours abattre la puissance de cette Caste puis celle du Nord, je dois rester sous cette apparence.

Gislake eut l'impression de recevoir un coup bas. Lui ne pensait qu'à une chose, réparer le dirigeavion, même si la partie dirigeable ne pourrait pas être tout de suite rétablie, et quitter à jamais ce nid d'aigle, cette caverne, abandonner Maljory et tous les Aiguilleurs, s'envoler avec Ann Suba, Keverny et Lien Rag vers les Kerguelen, retrouver un genre de vie paisible, naturel. On ne pouvait vivre indéfiniment dans un milieu où la démente la plus sournoise hantait tous les esprits. Les crises violentes de Maljory, lorsqu'il avait bu, exprimaient bien cet empoisonnement de l'atmosphère générale.

— Ce silence sous-entend-il une sorte de réticence ? demanda le rapace.

Gislake ne pouvait plus imaginer Lien Rag que sous cette apparence. Il s'agissait d'une monstruosité mi-bête mi-homme qui le suppléait avec une méchanceté dont le glaciologue n'avait jamais été crédité. Il pouvait être sévère, coléreux, autrefois, mais il n'y avait chez lui aucune haine.

— J'espérais que nous pourrions nous évader d'ici avec l'appareil, respirer enfin librement. Depuis des mois j'étouffe, dit-il, avec plus d'audace et osant affronter le regard impérieux de la tête de vautour. Oui, j'étouffe, et je suis à la limite de la dépression mentale. On ne

peut vivre ainsi aussi longtemps. Votre plan de survie était parfait, mais il a duré trop longtemps en ce qui me concerne. Je suis heureux de voir arriver Keverny et je vais me reposer sur lui en grande partie, car moi je n'en peux plus. Je ne comprends pas comment vous pourriez, même avec l'aide du dirigeavion, venir à bout d'une organisation structurée depuis des siècles par une discipline de fer. Ces dissidences ne sont, en réalité, pas aussi solides qu'on le croit, et si vous commettez la moindre erreur, s'ils se doutent que vous n'êtes pas Lascasas, ils se ressouderont à nouveau pour vous combattre.

— Merci de votre franchise. Donc je ne peux plus guère compter sur vous. Seul Keverny, je suppose, sera le plus susceptible de comprendre où je veux en venir.

Effondré, Gislake essaya de se défendre. Il en avait les larmes aux yeux, mais Lien Rag, du moins sa voix, lui ordonna de ne pas insister.

— Attendez ici qu'il soit une heure du matin pour quitter cette hutte. Moi j'ai le moyen de m'éclipser sans être repéré.

Effectivement, il disparut et le pilote n'eut que la ressource de s'asseoir sur un bat-flanc et d'attendre dans la plus grande désespérance.

CHAPITRE 16

Jamais, lui assura Lon Kwantu, les brigades de policiers n'avaient été aussi nombreuses au passage de Khatun Bulak, mais elles n'osèrent pousser à fond leur perquisition. Pendant les quatre heures d'immobilisation, Songe fut enfermée dans une sorte de sarcophage qui avait déjà servi pour dissimuler des clandestins et aussi des armes. Elle avait pris un sédatif qui la fit dormir la moitié de ce temps de claustration, mais ensuite elle put rejoindre le vieux bonze.

— Nous ferons une grande cérémonie de mariage pour frapper les esprits, annonça-t-il avec une très grande joie. Nous aurons ainsi une aura indispensable pour la suite de nos projets. Nous disposerons d'un dirigeable, car le montage du premier de ces appareils sera rapidement organisé. Il faut qu'il survole le cortège et prouve, aux milliers de nomades qui viendront assister au quatrième mariage du descendant de Temudjin, que la promesse de la construction de réseaux ferrés sera tenue alors que la glace commence de recouvrir le désert de Gobi.

Bien qu'intérieurement effondrée, elle fit bonne figure, mais subtilement, dans les heures qui suivirent cette exaltation, elle s'enquit de savoir qui piloterait ce premier appareil et le visage de Lon Kwantu s'allongea. Ses rides se creusèrent davantage et son teint perdit de ce léger rose qui curieusement, pour un Asiatique, faisait luire ses pommettes.

— C'était mon fils qui devait prendre les commandes, et depuis nul ne s'est présenté pour lui succéder. Jadis je n'avais que le choix, des dizaines de pilotes avaient été formés par plusieurs écoles, mais ces gens-là ont disparu ou bien ne souhaitent pas reprendre ce travail. Il faut dire que beaucoup sont plus proches de la vieillesse que de l'âge mûr.

— Je connais un pilote, dit négligemment Songe, et je suis certaine qu'il répondrait sans hésiter à mon appel. Mais il est au service de Tharbin qu'il déteste profondément. Une fois déjà, il a failli m'accompagner lorsque j'ai préféré prendre mes distances avec le Consortium des Bonzes.

— Nous venons d'apprendre que la navette que Tharbin se

réservait dans ce coin du désert de Gobi, sous la surveillance de ce seigneur de Landal Gobi, s'est envolée. Je ne parviens pas à croire qu'elle ait rejoint une autre terre dans l'espace. C'est au-delà de mes convictions et de mes connaissances.

— Elle a certainement rejoint un autre satellite animal qui se trouve perdu dans les strates de poussière, précisa Songe, soudain troublée par cette nouvelle.

— Comment pourriez-vous retrouver ce pilote et comment l'appeleriez-vous ?

— Toz, il pilote le seul dirigeable que Tharbin utilise pour ses voyages secrets, en espérant que les Panaméricains ignorent tout de son moyen de transport. Ne pensez-vous pas qu'à la suite du départ de la navette il va se rendre à Landal Gobi pour faire des reproches à ce seigneur de la guerre, Oul-Azam ?

— Ce dernier ne fait pas partie de mon cercle d'amis, répliqua Lon sèchement. Il s'est compromis avec Tharbin qui le paye richement. Il entretient une petite armée de cavaliers et de chameliers, ce qu'il ne pourrait pas faire sans l'argent de ce maudit Bonze chinois.

— Si j'entreprenais le voyage, proposa-t-elle, sans même savoir comment elle pourrait traverser un pays pareil en toute sécurité. Je suis la seule qu'il acceptera de suivre pour se mettre à votre service.

Le menton dans sa main safranée, il la regardait tranquillement et sans paraître mettre en doute sa fidélité.

— Vous allez user de votre charme pour le séduire ? Irez-vous jusqu'à faire l'amour avec lui ?

— Je ne peux vous trahir de la sorte, alors que je vais vous épouser.

— Oh, je n'ai pas la prétention de vous imposer ma virilité, mais je peux vous caresser fort agréablement. Je vais méditer pour savoir si je pourrai accepter sans souffrir que vous satisfaisiez les désirs de ce Toz. Je ne peux vous empêcher d'avoir encore des pensées amoureuses et de désirer autre chose qu'un vieillard chenu, mais encore ne faudrait-il pas que je me retrouve l'objet de risées. Nous autres Mongols aimons beaucoup la moquerie, et celles qui concernent les maris trompés nous font délirer de joie. Ma deuxième femme s'était éprise d'un jeune cavalier qui jouait au polo. Vous ne savez pas ce qu'est ce jeu qui serait plus que millénaire dans les différentes populations de l'Asie.

Nous y jouons par ici avec en guise de balle le cadavre d'un jeune agneau. On peut le saisir par les pattes et le lancer pour faire une passe à un autre cavalier. Ce joueur, si jeune et si adroit, fut tout de même surpris lorsqu'à la place du cadavre de l'agnelet, ce fut la tête de ma femme qu'il reçut au cours d'une passe par un cavalier inconnu qui intervint dans le jeu et disparut ensuite. Je ne suis en rien responsable de cette chose, seulement mes amis n'ont pas voulu que je sois l'objet de grandes moqueries, comprenez-vous ?

— Est-ce un avertissement ? demanda-t-elle, sans paraître autrement impressionnée, bien que son cœur battît la chamade.

— Ce n'est qu'une histoire, presque une légende. C'est pourquoi je dois méditer. Je comprends que même des sacs d'or ne pourraient convaincre ce pilote de changer de camp ?

— Je ne le pense pas. Tharbin le comble de bienfaits.

— Et vous avez déjà eu quelques bontés pour lui.

— Jamais, car c'était le meilleur moyen de me rendre désirable et d'obtenir de lui ce que je voulais. Quand j'ai quitté Tharbin il m'a aidée, mais parce que je m'étais refusée. Si je l'avais satisfait, peut-être se serait-il dit que je ne valais pas la peine de trahir son maître, que mes qualités secrètes lui paraissaient insuffisantes.

Lon Kwantu souriait ouvertement, comme si vraiment il était ravi de ces précisions, mais elle restait sur ses gardes, surtout avec cette histoire de tête coupée. Ce récit avait établi des règles floues qu'elle devrait décrypter elle-même si elle voulait garder la vie sauve. Jusqu'où pouvait-elle aller pour séduire Toz ? Elle savait que dans certaines populations faire l'amour de façon peu traditionnelle n'était pas condamnable si l'homme se retirait au dernier moment, mais que chez d'autres c'était de découvrir son visage durant l'acte qui était punissable. Jadis elle lisait de très anciens romans d'amour d'avant la glaciation et se laissait surprendre par certaines interdictions.

— Nous pouvons envoyer une expédition à Landal Gobi et capturer ce pilote. Une fois ici vous devrez le convaincre de collaborer librement. Un pilote ne peut être contraint et quand il a les commandes d'un dirigeable en main, mieux vaut qu'il soit consentant. Mais il me serait difficile d'admettre que votre danse de séduction, je parle ici au figuré mais nous avons dans nos réjouissances des danses ainsi appelées, puisse s'effectuer après nos noces.

— N'oubliez pas que Tharbin, furieux, est peut-être déjà à Kamal

Gobi et qu'il interpelle Oul-Azam sur la perte de sa navette.

— Ce chien maudit, qui ne doit son titre de seigneur de la guerre qu'à l'argent de Tharbin, ne se laissera pas sermonner, voire menacer devant ses guerriers. Tharbin aura intérêt à se montrer plus perspicace. Son irritation ne fera pas revenir cette fusée, si vraiment elle a pu rejoindre quelque autre terre dans le ciel, encore que j'aie du mal à le croire.

Leur convoi finit par stopper dans un immense campement de yourtes. Toutes les tribus disséminées qui considéraient Lon Kwantu comme leur représentant naturel, doté d'un pouvoir politique réduit mais dont les avis étaient toujours pris en considération, se trouvaient donc réunies pour le recevoir avec les honneurs, et surtout dans la perspective d'assister à un remariage fabuleux dont on parlerait longtemps sous les yourtes de feutre.

— Pour l'instant je vous demande humblement, ma chère, la plus grande discrétion. Ma future femme ne peut brutalement apparaître à ces milliers de regards, car cela ne se fait pas. Nous allons d'abord nous réunir, discuter de choses aussi passionnantes que la colique des chevaux ou la bêtise des chameaux, mais les choses sérieuses ne seront abordées que peu à peu. Cependant je vais trouver sur-le-champ une vingtaine d'hommes résolus qui se rendront à Landal Gobi dans l'espoir d'enlever ce Toz.

— La méthode risque de lui déplaire, constata-t-elle.

— Votre présence lui fera oublier ses griefs, répliqua-t-il, toujours avec cette douceur qui lui glaçait le cœur.

Cachée dans un recoin, elle le vit se faire acclamer lorsqu'il apparut à la portière de leur wagon.

Elle aurait préféré être ailleurs.

CHAPITRE 17

Ce fut Edgon qui mit fin à leur embarras. Il savait comment forcer Hillary à quitter son compartiment de recherches, mais ne voulut pas en dire plus. Toujours est-il que le lendemain, de très bonne heure cette femme effrayante interpella Louria Finister pour obtenir une draisine-taxi.

— Vous nous quittez ? s'exclama, hypocrite, la jeune scientifique. Mais que nous reprochez-vous ?

— Je serai de retour ce soir et je vous demande de prévoir une cabine plus grande, et mitoyenne à l'actuelle, car je ne serai pas seule.

— Je vous rappelle que vous êtes ici dans un centre de recherches frappé du secret militaire et que nous ne pouvons pas recevoir n'importe qui.

— Il ne s'agit pas de n'importe qui, mais de ma fille. C'est une handicapée et la personne qui d'ordinaire s'occupe d'elle doit s'absenter pour quelques jours. Je ne puis perdre du temps à lui trouver une intérimaire, et ma fille viendra ici avec moi ou bien je ne reviens pas du tout.

— Elle a quel âge ?

— Six ans, et si vous voulez tout savoir c'est un légume. Mais un légume gentil qui sait reconnaître sa mère à l'exclusion de toute autre personne. Satisfaite ?

Louria ne répondit pas, indignée que le père d'Harold ait usé de ce procédé ignoble pour forcer Hillary à abandonner quelques heures son labo. Lorsqu'elle le revit, elle lui en fit reproche, mais Edgon haussa les épaules, disant que qui veut la fin veut les moyens et qu'il n'avait pas à ménager Hillary qui dans la vie ne lui avait jamais fait de cadeau.

— Elle aura son enfant auprès d'elle, ce qui la rassurera et la rendra moins infréquentable, je suppose.

L'aménagement de la cabine mitoyenne fut mené sur un rythme effréné. Movane changea complètement son plan et ce fut sous le

plancher de ce nouvel endroit qu'elle décida de s'installer pour essayer de surprendre la progression des recherches d'Hillary. Louria et même Harold avaient des doutes sur son travail, craignant qu'elle n'abuse de leur crédulité.

Lorsque Hillary revint avec son enfant dans les bras, tout était prêt, aussi bien pour l'accueil officiel que pour la surveillance clandestine. Tout de même culpabilisée, Louria proposa à la mère de lui trouver une personne ayant quelque habitude des enfants handicapés, pour l'aider et s'occuper de la petite quand elle serait absorbée par son travail.

— Vous voulez me coller une espionne dans les pattes ? Vous croyez que je suis dupe de votre intérêt pour ma petite ?

— Comme vous voudrez, réagit Louria, ulcérée que cet acte d'humanité spontané fût ainsi reçu. Hillary s'enferma dans son ensemble labo-cabine et n'en bougea plus.

— Vous ne pouvez occuper votre poste d'observation tout de suite, expliqua-t-elle à Movane. Vous avez servi le plateau-repas, il vous faut continuer sinon elle se méfierait de ces changements successifs de personne.

Mais Movane passa tout de même deux heures dans sa cachette et découvrit que malgré sa proximité physique, Hillary restait mentalement verrouillée. Il n'y avait que lorsqu'elle se penchait sur le lit de l'enfant qu'elle relâchait ses défenses, mais elle répugnait à profiter de ces moments où la tendresse maternelle d'Hillary faisait d'elle une femme beaucoup plus attachante.

Lorsqu'elle lui apporta le plateau-repas ainsi que celui destiné à la petite fille, Hillary, penchée sur des griffonnages, lui demanda d'aller déposer ceux-ci sur la table de la cabine. Movane obéit et découvrit le visage lunaire et le regard morne de la petite fille qui, ne pouvant se mettre debout, avait rampé avant de s'accrocher au rebord du lit. Elle lui sourit, mais n'obtint en retour que l'indifférence la plus totale. Il n'y avait pas le moindre reflet de vie dans le bleu des yeux, pas un frémissement de la bouche épaisse et luisante.

Plus secouée qu'elle ne l'aurait cru, elle chercha Louria pour lui faire part de son désarroi. Comment s'attaquer à Hillary sans nuire à l'enfant ? Elle connaissait sa puissance de suggestion, pouvait conduire cette femme aux épaules d'athlète masculin à éprouver la plus grande terreur de sa vie. Certaines de ses victimes, elle pensait surtout à Bourguine, avaient eu une véritable crise d'épilepsie quand, pour se

défendre contre sa tentative de viol, elle lui avait fait revivre des scènes que son subconscient rejetait depuis toujours. Elle ne put savoir où Louria se trouvait, et la mort dans l'âme dut rejoindre par l'extérieur son poste d'observation mentale. Elle était plongée dans le noir pour mieux se concentrer, mais supportait mal l'odeur qu'avait laissée la laine de bois et surtout celle de la colle utilisée pour fabriquer ces panneaux de sciure.

Elle allait sortir un moment pour respirer l'air glacé extérieur, le train-laboratoire étant parfaitement isolé, sans voisins trop curieux s'étonnant de la voir aller et venir sur le quai, quand elle eut un flash brutal et comme toujours douloureux. Une sorte d'éblouissement interne qui la laissait le plus souvent paralysée deux ou trois secondes. Hillary, certainement penchée sur sa petite fille, évoquait une scène qui tout d'abord resta imprécise avec des ombres qui s'agitaient. Peu à peu elle s'éclaira et Movane se trouva au centre d'une salle d'opération, avec cinq personnes en blouse médicale autour d'un corps gisant sur la table spéciale, sous l'éclairage brutal du scialytique. Elle crut qu'il s'agissait de la petite fille, mais ce n'était autre qu'Hillary dont le corps monstrueux gonflait le champ. Et dans le même temps s'incrustait le visage de la fillette, tel qu'elle l'avait découvert dans la cabine au-dessus. Elle comprit qu'Hillary revivait les moments insupportables d'une opération au cours de laquelle la pensée de sa petite fille restée seule l'obsédait. Et pour justifier son hypothèse, toujours en incrustation, apparaissait une main qui saisissait la petite par le cou et la secouait comme un paquet de linge sale, et une autre main s'abattait sur son crâne, ses joues. Le plus effrayant était le silence de l'enfant, elle ne disait rien, ne criait pas, ne pleurait pas tandis que ces deux mains la maltrahaient avec une violence inouïe. Comme dans un film aux séquences rapides, apparut le visage déformé par la haine de la personne qui battait l'enfant. Une fille blonde, certainement jolie quand elle n'éprouvait pas autant de dégoût et d'hostilité. Jamais Movane ne s'était sentie aussi mal à l'aise, nauséuse, sur le point de sortir de son logement pour aller vomir au-dehors. Une nouvelle séquence et cette fois la jolie fille, une nounou, une assistante maternelle, était comme tétanisée par l'épouvante. Elle reculait et certainement parce qu'une autre personne menaçante marchait vers elle. Et lorsqu'un poing énorme lui fit éclater le visage, le coup parut s'enfoncer dans cette joliesse pour l'aplatir en un masque informe, Movane comprit que c'était la grosse patte d'Hillary Struble qui venait de fracasser le bourreau de sa petite. Un tel coup n'avait pu que produire une mort instantanée, pensa-t-elle. Nul n'aurait pu survivre à un tel écrasement. Et comme au ralenti, preuve qu'Hillary revivait la scène en faisant autre chose, en câlinant sa gosse, par

exemple, la fille s'effaçait littéralement. Ainsi l'avait voulu cette femme puissante, l'effacer du monde des vivants.

Lorsqu'elle lui apporta son extra vers dix heures du soir, Hillary avait demandé par l'interphone du lait chaud et des biscuits, et aussi une vodka avec des glaçons. Movane était encore si impressionnée par ce qu'elle avait soutiré du cerveau d'Hillary, que celle-ci perçut son trouble et la fixa. D'un regard inquisiteur qui aurait pu être insupportable pour toute autre personne, mais Movane était armée contre cette volonté adverse. Hillary, habituée à vaincre les résistances mentales, ne trouva que le vide, l'indifférence la plus totale et en parut un instant désarçonnée.

— Tu en fais une de gueule. Ton copain ne veut plus baiser avec toi ?

Le recul de Movane lui fit hausser les épaules.

— Pose ça là et va te pieuter. Y a qu'un moyen d'oublier le petit copain, je ne vais pas te faire un croquis.

Devant tant de vulgarité méprisante, Movane faillit sur-le-champ la plonger dans la scène de meurtre précédemment évoquée. De justesse elle reprit son rôle d'idiote hébétée, mais dut laisser échapper quelque imprudence car Hillary fronça les sourcils, la méfiance durcissant son regard.

— Quelque chose à me dire, la fille ? Retourne faire ta plonge.

Dans la courative, Movane se surprit à trembler, de dégoût, de haine, de peur également. Elle ne pouvait s'empêcher de revoir ce coup de poing féroce qui fracassait la vie d'une fille peu sympathique, certes, capable de maltraiter une petite handicapée mentale, mais c'était une exécution tout de même.

Louria la guettait et la fit entrer dans son bureau.

— Ce n'est pas trop dur ?

— Je commence à peine, dit Movane, qui avait du mal à paraître sinon sereine mais normale.

L'œil attentif de la directrice découvrait que quelque chose n'allait pas chez elle, elle le sentait toujours dans ces circonstances-là.

— Hillary a tué une fille d'un simple coup de poing, murmura-t-elle soudain. Une fille qui gardait la petite pendant qu'elle devait subir

une opération. Croyez-vous possible de retrouver à quelle date elle est entrée à l'hôpital et quelle était la personne qui gardait l'enfant ? Je pense qu'Hillary, riche comme elle l'est, n'aurait pas choisi n'importe qui et embaucha une fille ayant toutes les qualités requises pour s'occuper d'une fillette comme la sienne.

— Je ne voudrais pas mettre la police des Aiguilleurs au courant, murmura Louria. Peut-être qu'Edgon peut s'en charger. Nous devons agir avec la plus grande discrétion. Vous pourriez utiliser ce meurtre pour la forcer à livrer le secret de ses recherches ?

— C'est répugnant, n'est-ce pas ? Je l'ai vue en train de se remémorer son opération et en même temps la scène ignoble où cette garde-malade assommait littéralement l'enfant. Puis j'ai assisté au coup, un seul qu'Hillary portait à cette femme et celle-ci s'est effacée. Symboliquement effacée selon le désir qu'avait voyageuse Struble de la faire disparaître à jamais.

Elles restèrent silencieuses, l'une et l'autre, très mal à l'aise, évitant de se regarder.

— Je souhaite, dit Movane un peu plus tard, je souhaite que d'autres scènes viennent flasher dans mon cerveau pour ne pas être réduite à utiliser celle-ci. Oui, je le souhaite vraiment. Le meurtre a été une réaction viscérale, comme nous pouvons tous et toutes en avoir, et ce n'est pas pour autant qu'Hillary est un monstre malgré son apparence effrayante. Elle n'a que cet enfant pour exprimer sa tendresse.

Louria, sans un mot de réponse, décrocha son téléphone.

— Edgon ? Pouvez-vous passer à mon bureau... Cela ne vous prendra que quelques instants. Je sais que Cristella vous attend. Votre draisine-taxi patientera, je vais demander au service de sécurité de la retenir.

Elle raccrocha, soupira :

— Nous ne pouvons rien négliger. La recherche d'un virus sélectif pour empêcher les e-gènes de pourrir notre système informatique, est trop risquée pour négliger nos précautions. Il n'est pas certain qu'Hillary trouve la parade, peut-être même nos chercheurs la devanceront, mais si elle réussissait, elle pourrait nous tenir la dragée haute, voire provoquer des catastrophes universelles.

Edgon entra, le visage maussade.

CHAPITRE 18

Gislake savait qu'il n'aurait jamais dû étaler sa désespérance dans l'espoir d'être consolé par Ann Suba. Déjà elle le considérait comme un être immature, malgré sa quarantaine, et le traitait comme un petit garçon, que n'allait-elle pas en conclure ? Elle l'avait écouté avec attention, mais comme un professeur maître de ses émotions face à un élève trop sensible. Il aurait voulu qu'elle le prenne dans ses bras, mais elle ne pouvait se montrer maternelle. Si elle l'étreignait, c'était pour avoir prise sur son corps, sur son sexe, se frotter à lui pour le manœuvrer selon ses désirs du moment.

— Tu t'es conduit de façon stupide et tu voudrais que Lien Rag ne t'en tienne pas rigueur ?

Il découvrait avec horreur que dans son extrême désarroi il lui avait révélé que le clandestin qui se cachait dans l'épave était bien Lien Rag. Il s'était confié à elle en faisant comme si elle le savait depuis longtemps, alors qu'elle n'avait que des suppositions sur cette présence, à partir des traces d'ADN.

— Je t'en supplie, oublie ce que je viens de dire. Je ne voulais pas parler de Lien Rag, mais j'étais dans un état second au cours duquel j'ai pu dire n'importe quoi d'insensé. Je ne suis pas du tout certain qu'il s'agisse de lui. Ce masque épouvantable pouvait cacher le visage de n'importe qui, y compris celui de Lascasas.

— Tu as bien reconnu sa voix ?

— Non, elle était déformée par le masque, par le bec. Je t'assure que c'est un spectacle épouvantable.

— Je sais, puisque je l'ai aperçu une fois.

— Il nous a surpris en train de nous aimer.

— Non, fit-elle sèchement, nous ne nous aimons pas, nous faisons l'amour, nous forniquons pour les Néos, nous baisons pour les vulgaires, nous pratiquons un érotisme qui nous permet d'exulter aussi bien physiquement que spirituellement. Ne confonds pas tout. Le seul homme que j'ai aimé, c'est Liensun, et tu le sais très bien. Les autres furent des partenaires. Certains m'ont soumise, certes, mais j'en ai

soumis d'autres.

— Moi, murmura Gislake.

— Oui, et tu ne le regrettes pas. J'ai appris de ta bouche tes fantasmes les plus secrets, je sais que tu es à la fois doté d'une nature masculine et féminine, comme tous ceux qui se prennent pour des mâles complets, mais avec chez toi une sorte de réticence que j'ai pu estomper.

— Je préfère que nous parlions de Lien Rag, qui n'accordera plus sa confiance qu'à Keverny, m'a-t-il dit.

— Et que veut-il de moi ?

— Ta collaboration. Il te promet un grand avenir si nous réussissons à faire décoller le dirigeavion.

— Mon avenir est dans mon dos. Je n'ai plus d'ambition.

— Si nous rejoignons les Kerguelen, nous retrouverons une vie plus heureuse, j'en suis profondément persuadé.

— Une vie assez fade, et avec pour moi le spectacle insupportable de Liensun entretenant les plus jolies filles, les plus jeunes de la Compagnie. Qu'imagines-tu avec ton côté pantouflard, qu'une fois là-bas nous vivrons comme un couple bien tranquille, en nous racontant nos exploits passés ? En ce qui te concerne, je ne vois guère à quoi tu pourrais faire référence, à part cette longue errance dans la forêt foudroyée.

Cette volonté de le rabaisser, de l'humilier, faisait partie de leurs jeux érotiques. Elle était une maîtresse impitoyable qui pouvait le fouler aux pieds, le piétiner, le frapper, le fesser comme un petit polisson, et puis ensuite le rétablir dans sa nature d'homme, le rendre ardent. Il acceptait tout cela quand il savait que la récompense pouvait être somptueuse, mais ce soir-là il n'y avait aucun espoir d'être conduit vers l'extase. Il ne pouvait en entendre plus et il se leva pour la quitter avant qu'elle n'ait réalisé qu'il était vraiment fâché. Il pénétra dans sa cabine, fou furieux, et tomba en arrêt car Keverny s'était installé à sa petite table de travail, avait pris la bouteille de vodka dans le frigo et était en train d'en déguster un verre.

— Tu mènes une vie bien agitée, celle d'un noceur effréné. Tu es sorti vers neuf heures et quelque, rentré après une heure, mais en te rendant directement chez Ann Suba. Pour lui faire l'amour ? Oh, n'aie pas cet air agacé, je l'ai connue bibliquement avant toi, comme pas

mal de types ayant travaillé avec elle, depuis les chargés d'études de l'atelier Kurts jusqu'au petit apprenti mécano puceau. Ce fut toujours une dévoreuse d'hommes et je vois qu'elle n'a pas pris sa retraite.

— J'aimerais bien me coucher, je suis fatigué et il est tard.

— Tu as vu Lien Rag, je le sais. Il a été déçu parce que tu en as plus qu'assez de la situation et il souhaite que je te relève, mais je n'ai pas envie de te supplanter. Moi, j'estime que tu ne t'es pas si mal débrouillé. J'ai l'impression que Maljory t'a finalement à la bonne, même si parfois il joue les soupçonneux. Nous devons travailler ensemble, mais dis-moi ce qu'Ann Suba compte faire avant de te soutirer tes dernières forces. Est-elle de notre bord ou bien Maljory l'a-t-il séduite lui aussi ?

Gislake s'assit sur sa couchette, le regard dans le vide, incapable de rassembler ses idées. La rencontre avec Lien Rag avait brisé en lui ses dernières volontés de poursuivre ce double jeu épuisant, et en sortant de chez Ann Suba il avait été à deux doigts d'aller trouver Maljory que des insomnies continuelles laissaient disponible une partie de la nuit, et de lui révéler quel avait été son rôle, celui à venir de Keverny, de laisser planer un doute sur la fidélité d'Ann Suba. Il aurait pu, dans sa grande fureur, dénoncer même la présence de Lien Rag dans l'épave. Il y aurait certainement gagné beaucoup, car cette dernière précision aurait apporté un grand soulagement à l'ingénieur général qui déjà s'intitulait Maître Suprême, alors que sa faction ne regroupait que quarante pour cent de dissidents. Il avait aspiré à cette confession, ainsi que le font des criminels endurcis qui après des années de dénégation reconnaissent en bloc tous leurs crimes, recherchent avidement à purger leur conscience de ces mensonges qui corrodaient leur vie.

Là, assis sur sa couchette, il contemplait le vide et c'était aussi un vide total auquel il aspirait. Keverny s'était légèrement tourné pour l'observer et avait la certitude que son ancien compagnon allait soudain se lever en hurlant, au risque de faire accourir la garde et Maljory lui-même.

— Je te comprends, mon vieux Gis, et quand j'étais dans cette forêt mutilée, j'ai souvent éprouvé le besoin d'en finir une fois pour toutes. Nous avons fait le serment de rester unis pour essayer de nous en sortir, et seul Lien Rag a eu le caractère assez trempé pour ne pas céder à cette solitude que notre décision impliquait.

— Je voudrais dormir, murmura Gislake, attendri que le petit nom affectueux que lui donnait Keverny autrefois lui soit revenu aux lèvres.

— Je ne voudrais pas que tu penses un seul instant que je ne suis plus ton ami et que ce qu'a dit Lien Rag va me détourner de toi. Je le lui ai dit et je crois qu'il va y réfléchir. Il a eu une réaction trop brutale. Lui aussi doit être sur les nerfs, à cran, et toi comme moi pouvons comprendre cette attitude.

Pris de vertige, Gislake fermait les yeux, souhaitait que ce cauchemar finisse. Les événements se précipitaient et peut-être que sa liaison avec Ann Suba avait été l'annonce que sa vie connaîtrait de grands tourments. Il y avait eu ce rendez-vous avec Lien Rag et, avant, le retour inattendu de Keverny.

— Lien Rag, dit-il soudain, voulant déjà se débarrasser de ce qui le hantait le plus, a utilisé un certain Molke pour assassiner les proches de Maljory à coups de hache. Un psychopathe abominable, et maintenant il souhaite le liquider. C'est ce Molke qui m'a conduit vers le lieu de rendez-vous et je t'assure que j'étais terriblement effrayé par cet individu. On ne peut lutter contre la Caste de cette sorte, avec des assassins qui se délectent de faire couler le sang. Molke tranche dans la personne humaine comme il trancherait dans un arbre, le sais-tu ? Es-tu capable de supporter cette dérive criminelle ? Moi pas. Je sais que la Caste et Maljory ont des crimes plus odieux à leur actif, mais moi je ne suis pas de cette race-là.

— Moi non plus, murmura Keverny, qui s'inquiétait de plus en plus de cette disposition d'esprit.

Juste à cet instant la porte s'ouvrit et Maljory se présenta sur le seuil avec un sourire ambigu sur sa bouche sèche.

— C'est très bien, dit-il, que deux amis anciens se retrouvent pour renouer avec leur passé commun. Oh ! de la vodka ? Mais nous allons fêter ça, chers voyageurs.

CHAPITRE 19

Lorsque le frère Gaspard l'eut écoutée, il lui fit répéter ses paroles avec effarement et elle confirma quelle était son intention.

— Vous voulez que je vous débarque sur une langue de terre qui se trouve à moins de six heures de marche dans le Sud-Est ? Que je vous y abandonne sans le moindre scrupule ? Mais ce serait de ma part un crime odieux. Je suis prêtre, ne l'oubliez pas, et je veille certes au salut des âmes mais aussi à celui des corps. Je ne peux accéder à votre demande en toute indifférence.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle, je vais rejoindre mon neveu.

Cette fois il la regarda bizarrement :

— Vous voulez dire qu'un homme, un garçon, enfin je ne sais qui, vous attend là-bas sur cette langue de terre et qu'il s'agit de votre neveu ? Je ne savais pas que votre frère Liensun, actuellement président des Kerguelen, avait des enfants.

— Il ne s'agit pas de lui, mais du fils de celui qu'on appelait le Messie des Roux, Jdrien.

Cette fois il était tout simplement scandalisé et ne se cacha pas de le dire :

— Il n'y a eu qu'un seul messie et vous le savez bien !

— Jdrien était celui du Peuple du Froid et il a eu un fils, Jdriège, qui m'attend sur cette sorte de presqu'île comme je l'ai compris. Il suffira de vous en approcher de mettre la chaloupe à la mer pour qu'elle me débarque auprès de lui. Il y sera déjà. Il a parcouru en deux jours la distance qui l'en séparait. Il m'a dit qu'exceptionnellement il allumerait un feu pour vous permettre de découvrir notre lieu de rendez-vous.

— Ce garçon est un Roux ?

— Aux trois quarts, si son père l'était à demi. À moins que ce ne soit au huitième. Je ne suis pas très forte en généalogie.

— Mais comment résisterez-vous à un séjour dans une température

aussi froide ? Nous ne pourrions aborder carrément l'endroit, car la banquise doit avancer fortement depuis quelques jours.

— J'ai des cryohormones qui me permettront d'affronter ce froid.

— Le Saint-Père a condamné cette médication comme contraire aux principes de la vertu sexuelle. Ceux qui l'utilisent le font pour aller for... Pour avoir des relations avec les femmes Rousses.

— Le Saint-Père avait même, dans le temps, déclaré que les Roux n'étaient que des animaux sans âme. Il est ensuite revenu sur cette stupide allégation et il est possible qu'un jour il n'interdise plus ces hormones.

— Comment ferez-vous pour retrouver non seulement notre baleinier mais le monde civilisé ? Je ne peux attendre au-delà d'une journée que vous remontiez à bord, et j'aurais de grands scrupules à vous abandonner.

— Vous auriez tort. Jdriège, mon neveu, ne me laissera pas mourir de froid et il me ramènera vers ce que vous appelez la civilisation, certainement du côté de la mer de Ross où notre famille, avec quelques associés, possède une concession de chasse aux éléphants de mer. J'ai besoin de mon neveu pour combattre les pirates du krill.

La mer était parfaitement calme lorsque la banquise apparut en une ligne bleutée, et puis ce fut la fumée qui monta très droit vers le ciel grisâtre. Le cœur de Fleur battit plus fort. Jdriège était là-bas, uniquement protégé par sa fourrure et son organisme adapté. Frère Gaspard qui se servait de ses jumelles n'allait pas tarder à le découvrir et elle ne pouvait retenir un sourire, pensant que tout excité de la voir revenir vers lui, le garçon risquait d'apparaître dans toute son impudeur. Le frère Gaspard allait-il en faire une jaunie ?

De loin ils aperçurent indistinctement le jeune Roux et la chaloupe descendit dans la mer. Elle faillit embrasser le frère Gaspard, mais se retint et sauta habilement dans l'embarcation. Le capitaine se doutait-il qu'elle était pressée de rejoindre son neveu pour d'autres raisons que l'affection familiale qui aurait dû les unir ?

Lorsque la chaloupe se fut éloignée de la moitié de la distance, elle se redressa pour faire au revoir à ce jeune religieux, puis n'eut d'yeux que pour la silhouette qui apparaissait sur une légère éminence. Jdriège, dans sa fourrure blonde, avait l'air auréolé de bonheur.

CHAPITRE 20

Submergé par l'enthousiasme de sa tribu d'origine, Lon faillit oublier qu'il devait organiser une expédition vers Landal Gobi où incessamment le président Tharbin, ayant appris le départ de la navette, viendrait demander des comptes à Oul-Azam. Ce fut Songe qui le lui rappela sèchement quand il vint la chercher pour la présenter à ses proches. Il n'était pas question qu'il l'exhibe devant les membres de sa tribu.

Il lui avait fait apporter des vêtements de circonstance pour apparaître devant la douzaine de parents qui attendaient sous la plus grande yourte du campement, et elle ne s'était pas encore préparée. Irrité, il lui ordonna de se hâter, mais en réplique elle lui rappela que Tharbin ne s'attarderait certainement pas à Landal Gobi et qu'il repartirait avec son dirigeable piloté par Toz. Toz, l'homme qui leur était indispensable pour utiliser le dirigeable qui serait reconstruit et servirait d'engin de levage pour les travaux ferroviaires.

— Je n'oublie rien, déclara Lon Kwantu vexé, mais je suis en train de spéculer sur les réactions d'Oul-Azam. Il va se trouver privé de la subvention généreuse que Tharbin lui accordait chaque année. Désormais fini pour lui les cavaliers, les chameliers, le titre de Seigneur de la Guerre, les yourtes richement décorées. Il devra retourner dans sa tribu, l'une des plus pauvres de Mongolie, et se contenter de sa parcelle de désert de Gobi.

— Vous lui avez envoyé un négociateur ?

— Ce n'est pas ainsi que l'on agit dans ce pays. J'ai contacté une tribu amie qui a des relations avec celle d'Oul-Azam. Cette tribu, terriblement pauvre, vit désormais dans l'aisance, et maintenant elle sait que l'âge d'or va certainement s'arrêter avec l'envol de cette navette spatiale. Ces gens-là prêteront une oreille complaisante aux propositions que je leur fais par l'intermédiaire de mes voisins et amis.

— C'est vraiment compliqué et roublard vos histoires, dit Songe, agacée. Je préfère les relations directes, en ce qui me concerne.

— Par ici elles échoueraient. C'est la tribu d'Oul-Azam qui va faire l'essentiel dans cette affaire. Les chameliers en sont issus, alors que les

cavaliers viennent d'autres tribus. Les chameliers ont l'oreille d'Oul-Azam, alors que les cavaliers ne sont que des mercenaires.

— Tout ça va prendre du temps, s'écria-t-elle, et Tharbin sera déjà rentré dans sa capitale quand vous aurez à peine commencé les discussions.

— Celles-ci sont en cours. Dès que nous avons franchi la frontière de Mongolie, des chameliers sont partis aussitôt vers le désert de Gobi, exactement à Kangai, un haut lieu de rassemblements des tribus alliées. Un grand marché de chameaux. En ce désert, les chevaux sont hors de prix et nécessitent trop de fourrage. Les chameaux paraissent se nourrir de pierres, parfois, c'est un dicton de là-bas. Il est certain qu'à cette heure la tribu a pris ses décisions et que les chameliers sont partis pour Landal Gobi, afin de rencontrer Oul-Azam et lui annoncer que le seigneur Lon Kwantu serait heureux d'entretenir avec lui de bonnes relations, et d'envisager un avenir commun. Il ne sera fait mention ni de Tharbin ni de la navette spatiale. Mais le pilote sera tout de même mentionné, sans trop insister, comme par hasard, et le seigneur de la guerre comprendra ce qui lui reste à faire s'il veut sauver son petit empire. Il devra forcément réduire son train de vie et se contenter de quelques dizaines de chameliers, à peine une poignée de cavaliers pour sauver l'honneur. Il abandonnera certainement Landal Gobi pour retourner au désert.

— C'est très subtil, dit-elle, impressionnée malgré tout. Et vous pensez qu'Oul-Azam s'emparera de Toz et laissera Tharbin se débrouiller comme il voudra pour regagner sa Compagnie du Consortium ?

— Ça, je l'ignore. Je n'ai pas demandé la tête de Tharbin. Il y a un équipage à bord de cet appareil. Il saura bien se tirer d'affaire.

— Justement. Nous aurons Toz, mais qui d'autre ? Il faut au moins une douzaine de membres d'équipage pour manœuvrer le plus habilement possible. Un aérostat c'est délicat, le moindre souffle lui est contraire, la moindre ascendance...

Lon Kwantu la regardait avec une sorte d'indulgence pleine de compassion.

— Il y a cinquante ans que je construis des dirigeables et j'en ai piloté souvent, mais pas pour de très longues croisières. J'ai sous la main quelques vétérans qui au départ nous aideront. Nous formerons des jeunes pour les remplacer, mais ils continueront d'enseigner à terre.

Songe s'efforça de rester sereine, mais Lon, avec ses vétérans, la mettait dans une situation difficile. Au départ elle avait imaginé qu'elle pourrait convaincre deux ou trois de ses subordonnés de participer à l'aventure. Elle était certaine qu'ils auraient pu rejoindre la Patagonie occidentale où Marina Estaban les attendait avec une grosse prime en océanos. Il était certain que Lon Kwantu ne lui laisserait suffisamment de loisirs pour mettre son plan en action. Elle se demandait même s'il ne l'avait pas totalement piégée en lui promettant qu'elle dirigerait la nouvelle compagnie. Il avait besoin de son argent, car elle s'était rendu compte qu'il manquait de ressources. Il avait abandonné ses droits sur les troupeaux qui faisaient la richesse des tribus mongoles, avait amodié ses pâturages, ne les récupérerait que dans quelques années. Plus elle y réfléchissait, plus elle craignait d'avoir été leurrée dans les grandes largeurs, roulée, manœuvrée. Il lui avait assuré qu'il ne prétendait nullement user de son droit de mari, mais n'était-ce pas qu'une ruse grossière ? Ou bien avait-il d'autres intentions cachées ? Lorsqu'elle commerçait juste avant le réchauffement à Markett Station et à China Voksal, elle avait le don de soupçonner les arnaques et les coups fourrés, mais, semblait-il, son flair s'était fortement amoindri.

— Vous avez l'air soucieuse, dit-il soudain, perplexe de la voir ainsi absorbée. Vous croyez que notre mode de diplomatie pourrait échouer et que ce Toz pourrait nous échapper ?

— Je sais qu'Oul-Azam n'est pas aussi subtil que vous et qu'il va purement et simplement le kidnapper, quitte à le ficeler pour vous l'offrir sur un plateau. Et Toz est un garçon qui n'appréciera pas du tout cette façon de disposer de sa personne. Il vous sera amené, mais il refusera peut-être de participer à votre projet.

— Vous le connaissez vraiment bien, remarqua-t-il, goguenard, à la limite du sarcasme. Je ne vous demande pas jusqu'où vous avez poussé cette connaissance. Mais je compte sur vous pour l'amadouer et lui faire accepter de travailler avec nous.

Furtivement, la pensée que depuis le début elle avait été choisie justement parce qu'elle avait eu l'occasion unique de connaître un pilote de dirigeable la frôla. Elle ne voulait pas la creuser, avait besoin de garder sa lucidité et non de basculer dans le ressentiment, et s'aveugler d'esprit de revanche.

— C'est mon futur mari qui me demande de me montrer compréhensive, voire complaisante ? Je dois vous avertir que Toz est un garçon assez jeune, très beau, et que de plus Tharbin le force à

vivre dans des conditions assez contraignantes, dans une base secrète. Je ne réponds donc de rien à son sujet s'il se montre trop entreprenant. Sans l'avoir jamais encouragé, il existait entre nous une certaine complicité, disons une amitié amoureuse qui se limitait à des paroles quelque peu légères, qui dans d'autres circonstances auraient pu passer pour un encouragement évident. Et je crains que ce type de circonstances ne nous attende prochainement.

Elle ne sut, sans faire de jeux de mots, s'il riait jaune ou non, mais il parut véritablement fort amusé par ce qu'elle disait.

— Les Mongoles, dans certaines circonstances, ne sont pas plus fidèles que les autres femmes, savez-vous ?

Je ne me suis jamais leurré à ce sujet. Il est certain qu'Oul-Azam emploiera plus volontiers la manière forte que la persuasion.

— Il y sera contraint, car Tharbin, toujours très inquiet au sujet de son dirigeable, interdit à l'équipage de descendre à terre. Je sais que l'appareil reste accroché à son mât d'amarrage et que seul Tharbin descend à l'aide d'une sorte d'ascenseur. Si le besoin de ravitaillement l'exige, le même ascenseur est utilisé sans qu'un membre de l'équipage se risque au sol.

— Maintenant faites-vous belle à la mode de ce pays. Nous sommes terriblement en retard pour la présentation et le banquet qui va suivre.

Contrairement à ses craintes, elle fut civilement et même chaleureusement accueillie par tous ces gens de la famille Kwantu, dont le parent le plus proche de Lon était un frère plus jeune d'une vingtaine d'années, Qan Kwantu qui la dévora des yeux et retint plus longtemps que nécessaire sa main dans la sienne, un véritable battoir. Contrairement à Lon, déjà affaibli par l'âge et amaigri, c'était un géant plein de force, l'image même stéréotypée du Mongol dans les vieux films que visionnait jadis Songe. La moustache retombant de chaque côté de la bouche charnue et les cheveux réunis en une queue de cheval, la chair tannée par l'air glacé de la steppe.

Elle en fut troublée, mais le battit froid. La situation serait assez complexe avec l'arrivée de Toz, sans qu'elle s'embarque dans une aventure aussi dangereuse que de flirter avec le jeune frère de son mari. Pourtant, n'importe où ailleurs, elle n'aurait pas hésité une seconde, ainsi qu'elle l'avait fait durant sa vie entière. Sauf lorsqu'elle vivait avec Liensun, mais ça ne durait jamais longtemps.

— Tharbin vient d'arriver à Landal Gobi ce matin, lui souffla Lon Kwantu, alors qu'elle s'asseyait à ses côtés.

Elle eut la preuve que Lon avait un agent secret là-bas et qu'il communiquait avec lui par radio.

Était-ce en son honneur qu'on mangeait à une table et non assis sur les tapis au sol ? Lon avait-il introduit des habitudes différentes dans sa tribu, ou bien celle-ci, vivant à proximité de l'ancienne Chine, avait-elle adopté certaines façons de vivre que jadis on appelait occidentales.

— Mon frère Qan est vraiment séduit par ma future épouse puisqu'il a souhaité s'asseoir à sa droite, alors que je lui avais réservé une place à ma gauche, dit Lon, toujours de ce ton goguenard où sourdaient peut-être des menaces. J'en suis flatté, car il me prouve, lui qui est encore jeune et plein de fougue, que j'ai choisi la plus belle et la plus charmante des femmes pour m'accompagner dans la dernière partie de ma vie. Dernière partie de ma vie que je souhaite limpide et douce comme l'eau des montagnes, une vie qui ne connaîtra aucun de ces soucis que les jeunes maris doivent parfois affronter.

C'était un avertissement habile qui fit piquer du nez à tous les convives, mais que le jeune Qan s'efforça de prendre avec désinvolture.

— Mon frère n'a certainement aucune raison de redouter l'avenir, dit-il. Nous sommes tous autour de lui, désormais, pour qu'il jouisse en paix des derniers charmes de l'existence. Vas-tu reprendre la chasse au faucon comme tu aimais tant la pratiquer jadis, la lutte à mains nues, le polo ?

Là, il savait qu'il allait trop loin, puisque c'était au cours d'une partie de polo que la tête d'une épouse infidèle avait remplacé le chevreau mort qui servait d'enjeu. Cette fois il se résigna à ne plus se faire remarquer, mais ne cessa pour autant d'appuyer sa jambe contre celle de Songe, en pure perte d'ailleurs car l'épaisseur des nombreux jupons ne laissait pas filtrer la chaleur de sa cuisse.

CHAPITRE 21

Kurty parvint à pénétrer les arcanes des moteurs nucléaires de la Locomotive géante et en obtint toute une série de schémas et d'informations assez ardues. Il les lut avec application, mais dut les étudier longuement pour parvenir à comprendre comment la Machine pouvait se déplacer. Il apprit qu'elle aurait pu rouler indéfiniment à plus de cent kilomètres à l'heure durant cinquante ans, sans épuiser son combustible nucléaire. Il sut que son père n'avait pas toujours disposé d'un moteur semblable quand il piratait la Transeuropéenne, mais que par la suite il avait trouvé les scientifiques capables de transformer sa locomotive. Des scientifiques marginaux, traqués par la présidence de la Transeuropéenne et par la Caste des Aiguilleurs. Ces opposants, admirateurs de l'idéologie libertaire, s'étaient retrouvés en accord avec l'existence de Kurts, avant de découvrir qu'à l'époque son seul mobile était la captation des richesses et qu'il n'entretenait aucun projet utopique de nouvelle société. Mais il était trop tard lorsqu'ils s'en avisèrent, ils avaient terminé le travail sur la Machine, en avaient fait une merveille de la technique la plus avancée dans tous les domaines.

Il n'existait pas dans le monde entier la même et lorsque Kurts, agacé par leurs reproches et leur obsession politique, les flanqua à la porte, ils surent qu'ils avaient été dupés et que désormais sur tous les réseaux du monde cette monstruosité pourrait se livrer en toute impunité à toutes les malfaisances. Il fallut le long séjour dans le Bulb en compagnie de Lien Rag pour que Kurts, peu à peu, se forge une certaine morale. Un code de vie moins brutale, moins avide de pouvoir et de richesses, mais pas au-delà.

Pendant que Kurty essayait de trouver dans le système moteur la panne qui paralyserait la Machine, le pont sur le détroit de Gibraltar progressait. Lentement, avec des ennuis fréquents, mais il avançait et déjà les premiers piliers qui surélèveraient le réseau jusqu'à cinq degrés de pente étaient solidement implantés sur des plates-formes de glace épaisse. Ces dernières étaient comme les icebergs, avec les neuf dixièmes immergés.

Ce qui irritait le plus Kurty, tout en le stupéfiant, c'était l'enthousiasme des riverains africains qui ne cessaient d'affluer vers ce chantier. Ils attendaient depuis vingt ans, la durée du réchauffement,

que cette arche longue de près de vingt kilomètres soit jetée au-dessus de la mer. Jadis la banquise épaisse permettait l'implantation de dizaines de réseaux. La propriété de la banquise, entre la Transeuropéenne et l'Africana, était libre à cette époque et des groupes, des marginaux, s'y étaient installés pour créer toutes sortes de commerces plus ou moins légaux. On savait à des milliers de kilomètres au sud et au nord que l'on trouvait là tout ce qui était interdit par ailleurs. Toutes les marchandises, y compris des êtres humains prostitués ou simplement esclaves, des appareils volés, des armes incroyables, des draisines blindées supérieurement armées.

Derrière la Locomotive qui traçait son réseau à voies multiples, suivaient donc toutes sortes d'engins roulants, depuis des draisines en assez bon état jusqu'aux fameuses plates-formes munies d'une chaudière à vapeur et d'une transmission par courroie en cuir de baleine.

Grâce aux caméras arrière, Kurty avait sur écran cette multitude roulante qui avançait au rythme de l'ancienne Locomotive pirate. Elle avait été identifiée et désormais les accompagnateurs de sa folle traversée agitaient des banderoles d'encouragement, croyant que son père, Kurts le pirate, se trouvait aux commandes. Cette progression n'était régulière que sur le long terme, avec des arrêts prolongés quand il fallait geler la mer sur une grande épaisseur pour implanter de solides piliers. Puis il fallait étendre le tablier, le bomber pour qu'il résiste au poids de la Locomotive et de celui, multiplié par cent, des véhicules suivant derrière. La Locomotive utilisait désormais deux voies, mais laissait assez de place pour que les Africaniens en installent jusqu'à douze et ils n'y manquaient pas. D'où sortaient ces rails rouillés, jusqu'à des rails en bois, en mauvaise résine, ainsi que des aiguillages sommaires, des voies de garage à péage où l'on accueillait ces voyageurs de l'inconscience totale, pour qu'ils puissent dormir et se restaurer dans des gargotes infâmes ? La prostitution suivait et les caméras pouvaient plonger à un kilomètre en arrière pour fournir des images de filles débarquant par fournées dans ces endroits de débauche.

— Le pont ne vous appartient plus, dit un jour Kurty à Mylord. Y avez-vous songé ? Si vous voulez retourner en Africana il y aura des petits malins qui auront déjà installé un péage. Vous êtes en train de créer une zone de non-droit où le crime, la pornographie, la cupidité, régneront en maîtres.

Mylord ne savait que répondre, finissait par le faire en banalités soufflées par les centraux informatiques de la Machine. Ces derniers

ne paraissaient nullement se soucier du désordre qui s'emparait du pont derrière eux.

Il existait encore un gros trafic de navires entre la Méditerranée et une partie de l'Atlantique qui était libre de glace le long des côtes africaines et au nord, jusque vers l'ancienne Grande-Bretagne, affirmaient les services météo de ces régions éloignées. Les capitaines de ces cargos s'approchaient des piliers, faisaient hurler leurs sirènes en guise de protestation. Et même à plusieurs reprises de vieilles épaves remorquées par de farouches adversaires vinrent heurter des piliers qu'elles endommagèrent.

— La prochaine fois, prédisait Kurty, ces épaves seront bourrées d'explosifs et le pont tout entier sera détruit.

Les centraux y avaient songé, car l'une de ces épaves fut pulvérisée par un missile lancé par la Locomotive, alors qu'elle approchait du pont. Elle explosa si fort que le pont tout entier trembla et que les suiveurs crurent leur dernière heure venue et essayèrent de refluer vers le continent, mais furent bientôt stoppés par la poussée des nouveaux venus.

Mais les adversaires du pont, avec à leur tête des armateurs craignant que leur flotte commerciale ne soit bientôt au chômage, commencèrent de le bombarder de très loin. Des missiles de courte portée en détruisirent une partie sur plus de six cents mètres, et dès lors le flux des suiveurs se tarit pour la première fois. Lors de la riposte de la locomotive, Kurty comprit, vu la justesse des tirs, que les centraux utilisaient le fameux satellite rescapé pour leur visée.

Les navires lance-missiles reculèrent, mais la Locomotrice poursuivit la contre-attaque jusqu'au jour où le calme revint enfin. Et la construction du pont reprit avec encore plus d'efficacité. Longtemps, Kurty avait essayé de savoir d'où venait cette volonté de rejoindre la Transeuropéenne, ne pouvant se l'expliquer que d'une seule façon. Son père, avant de mourir, avait dû laisser en guise de testament un conditionnement total des centraux pour qu'un jour, quand ce serait possible, ils travaillent au retour de la Locomotive géante en Transeuropéenne. Pourquoi cette décision imprescriptible ? Quel destin souhaitait son père dans un projet post mortem aussi précis ? Car il en convenait, lui, le fils du grand homme. Tout avait été calculé pour que dès le retour du froid cette tâche soit entreprise. Mais comment Kurts le pirate pouvait-il prévoir le retour des glaces ?

CHAPITRE 22

Yeuse ne pouvait pas dire que les habitants de Patagonie occidentale la regrettaient vraiment, mais lorsqu'elle se promenait sur les quais il y avait toujours une ou deux personnes pour venir s'entretenir avec elle du passé. Elles n'émettaient aucune critique, aucun regret, mais souvent elles parlaient des guerres de résistance contre la Caste, et aussi de Lien Rag. Toutes et tous ne l'approchaient que pour savoir si elle avait de ses nouvelles, et c'était lui le héros que tous paraissaient admirer.

Marina Estaban restait d'une extrême réserve avec elle, mais Yeuse savait que la jeune femme n'acceptait pas la disparition de Lien Rag et continuait de diriger des recherches discrètes dans les territoires encore aux mains des Aiguilleurs.

Elle-même rencontrait Reiner une fois par jour, et il lui demandait des conseils. Il ne lui parlait plus de sa collaboration avec Léonora Cabana, au sujet de cette centrale nucléaire. Leur conversation concernait souvent les difficultés de Lienty dans Channel Drake. La banquise se montrait si envahissante que bien des cargos empruntaient le détroit de Magellan qui lui-même n'était pas très sûr. On installait de nouvelles balises électroniques qui seraient en contact avec les radars des passerelles de cargos, mais deux ou trois échouages ralentirent la navigation et inquiétèrent encore plus les armateurs chinois.

— Léonora Cabana signera-t-elle cet accord avec Lienty, pour lui laisser les plus longs cargos et n'admettre que les moyens dans le détroit ? demanda un jour Yeuse, désireuse de savoir où en étaient les discussions.

— Elle signera, car le dernier grand porte-containers n'a été renfloué qu'avec d'énormes difficultés, et comme nous sommes responsables, le prix à payer fut tel que les assurances refusent désormais leur concours. Nous ne pouvons faire sauter des centaines d'obstacles rocheux, sans modifier l'habitat de la faune et de la flore. Les riverains sont hostiles à ces destructions. La pêche est leur principale activité et nous procure des ressources importantes.

Elle avait cru qu'il lui avait proposé de l'accompagner à Punta

Arenas pour entreprendre avec elle une liaison sinon amoureuse, mais sentimentale, sûrement. Depuis, il avait repris sa réserve et elle croyait comprendre qu'il avait des réticences envers une femme dont la jeunesse était passée et qui en outre avait des années de plus que lui. Elle se demandait le soir, quand elle se déshabillait, si elle aurait aimé qu'il soit dans sa couchette et qu'il la prenne dans ses bras. Elle n'avait pas trop de scrupules envers le souvenir de Lien Rag. Lui et elle avaient glané chacun de leur côté, même s'ils aimaient se retrouver pour de longues, parfois très longues périodes de vie commune. Elle aurait été la première à souhaiter que celles-ci perdurent jusqu'à la mort, mais la nature de Lien le lançait encore, malgré son âge, vers de nouveaux projets et le dernier lui avait peut-être été fatal. En société elle affirmait qu'il ne pouvait être mort, qu'elle le saurait, que ses sens secrets l'auraient avertie, mais lorsqu'elle se glissait dans ses draps, elle frissonnait souvent à la pensée que Lien Rag ne reviendrait plus jamais. Parfois cette certitude était si déchirante qu'elle se relevait pour prendre un somnifère, ou bien elle buvait de la vodka en fin de soirée pour s'étourdir.

Une semaine après leur retour à Punta Arenas, Reiner l'invita au restaurant, un soir, et malgré la présence discrète de quelques gardes du corps ce fut un moment agréable.

— Marina veille sur moi, lui révéla-t-il, c'est elle qui me fait accompagner par ces ombres musclées.

— Souci de votre sécurité ou jalousie ?

— Elle est fidèle à Lien Rag. Je suis désolé de répondre ainsi.

— Je suis loin de la jalousie, moi-même, dit-elle. Lorsque nous sortirons d'ici, pourquoi ne viendriez-vous pas prendre un verre dans mon compartiment ?

Il parut s'intéresser seulement au contenu de son verre, avant de murmurer :

— Je crains de vous décevoir. Je ne suis pas un homme expérimenté, habile. Je n'ai jamais su comment me comporter avec les femmes.

— Ça peut être très attendrissant, fit-elle en souriant.

CHAPITRE 23

Hillary Struble releva soudain la tête. Le terminal de l'énorme microscope électronique aurait dû projeter sur son écran le schéma très complexe d'une connexion sur laquelle elle travaillait depuis son installation dans ce train-laboratoire, et au lieu de cet ensemble de microprocesseurs elle découvrait le contour très flou d'une tête humaine. Elle se crut l'objet d'une hallucination, fit défiler d'autres images, mais en vain. Elle se leva, s'éloigna, revint vers son écran, utilisa le système de loupe et se figea. Le visage se précisait, c'était celui d'une femme. Elle ne distinguait aucun des détails de la figure, ni les yeux, ni le nez, ni la bouche, mais les cheveux noirs qui l'encadraient étaient tout à fait reconnaissables à cause des petites mèches rousses, presque rouges qui s'y entremêlaient.

Elle arrêta le défilé, coupa l'écran, alla dans la cabine voisine voir si l'enfant dormait. Every dormait beaucoup, quinze heures par jour le plus souvent, mais une fois réveillée elle paraissait somnolente et rien ne pouvait la sortir de sa léthargie. Hillary voulait qu'elle soit la seule personne qu'elle reconnaisse, croyait lire dans son regard une lueur particulière, mais savait dans le fond d'elle-même qu'elle se mentait. Every ne serait jamais autre chose qu'un légume et encore certains ont des tropismes, sa petite fille n'en avait aucun. La lumière ne la faisait pas battre des paupières, et sans surveillance elle aurait pu se brûler en posant la main sur une plaque de cuisson, sans avoir le réflexe de la retirer.

La petite était réveillée, mais gisait au fond de son lit. Parfois elle réussissait à s'asseoir, regardait autour d'elle avec indifférence. Hillary, lorsqu'elle avait vu se préciser ce visage de femme sur l'écran, s'était soudain persuadée que c'était Every qui lui transmettait par télépathie le souvenir de cette fille. Cette assistante maternelle qui la maltraitait en l'absence de sa mère, et qu'elle avait tuée d'un seul coup de poing.

— Je suis absurde, murmura-t-elle, si j'estime qu'elle peut avoir l'image rémanente de cette salope. Oui, elle a assisté à sa mort, elle m'a vue donner ce coup, pulvériser le visage de la garde, mais impossible que sa mémoire en ait retenu la scène puisqu'elle n'a pas de cerveau, donc pas de mémoire.

Tout ce qui permettait de stocker les souvenirs les plus marquants faisait défaut à l'enfant. Ni hippocampe, ni cortex trigone, etc. Le vide, c'était du moins ce que répétaient les médecins qu'elle avait consultés. Des dizaines de médecins, des séjours onéreux dans les plus grands centres médicaux. Et toujours la même réponse, jamais une seule lueur d'espoir, la moindre anomalie permettant d'envisager que peut-être un minimum d'activité cérébrale existait quelque part, dans cette tête tout à fait normale d'apparence.

Elle retourna à son travail, s'assit devant l'écran révélateur de son trouble, hésita avant de le brancher une nouvelle fois. La connexion au microprocesseur apparut dans tous ses détails, mais peu à peu l'esquisse du visage détesté en fit trembler la netteté, et Hillary eut l'impression que l'apparition faisait le ménage, époussetait ces éléments électroniques pour se faire de la place. Et les cheveux aux lueurs rouges se précisèrent plus vite que la première fois, puis les yeux, mais ce fut tout. Ni bouche, ni nez, et sous le regard horrifié d'Hillary, ce fut un trou qui apparut et qui s'agrandit, dévorant le reste du visage, absorbant les joues, l'emplacement de la bouche, et ce trou n'avait pas de fond, on pouvait apercevoir à l'autre extrémité les microprocesseurs en place.

C'était insupportable. C'était comme si son coup de poing avait traversé ce visage, entraînant avec lui la chair, les os, les dents, puis s'était retiré, ne laissant que ce vide béant. Le néant.

Impossible de poursuivre son travail et, frustrée, elle était folle de rage, car elle avait trouvé une piste sérieuse sur l'origine des perturbations des réseaux informatiques mondiaux. Depuis qu'elle était dans ce train-laboratoire, à partir d'un postulat que les savants qui travaillaient dans les autres parties du train auraient estimé stupide, elle avait examiné des milliers de connexions de ce type, jusqu'à ce que son hypothèse se trouve brusquement vérifiée en partie. En toute petite partie, mais suffisante pour l'encourager. Elle avait travaillé par comparaison, avait recréé avec d'innombrables précautions ce type même de noyau complexe qu'elle avait estimé non contaminé par les logiciels biologisés d'Altaï. Du moins elle avait espéré que ce prototype ne le serait pas avant quelques heures, plusieurs jours si elle avait de la chance. Le défilé des connexions avait commencé sur l'ordinateur le plus rapide mis à sa disposition. Des milliers et des milliers de comparaisons s'effectuaient chaque minute, et puis soudain l'arrêt brutal sur l'une d'elles, avec avertisseur acoustique, au cas où elle se serait endormie. Et c'était cette connexion qu'elle examinait quand le visage de cette garce était apparu.

Pourquoi s'était-elle mis dans la tête qu'Every aurait pu interférer dans son travail avec ce type d'image effroyable ? Elle se souvenait d'un éminent spécialiste du cerveau qui avait paru perplexe devant la vacuité totale de celui de sa petite fille.

— Oui, elle est comme une sorte de poupée sans le moindre mécanisme pour la rendre vivante, expressive. Il n'y a rien dans son crâne et son système nerveux est très amoindri, mais qui peut savoir si elle ne possède pas par ailleurs des possibilités que nous avons toujours voulu ignorer ?

— Que voulez-vous dire ? lui avait-elle lancé rageusement, avec des sanglots dans la voix. Vous n'allez pas me dire qu'elle peut avoir des pouvoirs surnaturels ou des sens que les humains ne possèdent pas. Ce n'est pas une mutante, je ne l'ai pas fabriquée avec un extraterrestre, mais avec un bonhomme aussi con que les autres, avec un pénis surdimensionné, si vous voulez savoir.

Sans se fâcher, toujours aussi pénétré de ses réflexions, il lui avait demandé si elle n'avait jamais assisté à des manifestations bizarres lorsque l'enfant était dans son environnement immédiat. Elle n'avait pas de tels souvenirs. Plus tard elle avait appris que l'éminent spécialiste travaillait sur les phénomènes paranormaux des enfants au lourd handicap mental, et qu'il préparait des publications sur des cas troublants. Elle pensa que le médecin avait surtout pensé à son travail, plutôt qu'à la possibilité pour Every d'avoir une existence secrète.

— Si ce sont des interférences virtuelles, elles ne doivent pas figurer sur une photographie, encore moins ne peuvent être imprimées.

Elle enclencha l'imprimante et la première feuille lui apporta la preuve de l'irréalité de ce visage. Elle n'avait obtenu que la reproduction de la connexion informatique, sans la moindre trace d'un visage humain.

Dans une autre partie du train-laboratoire, Louria et Harold examinaient l'imprimé qui venait de surgir de la machine, identique à celui qu'Hillary examinait au même instant.

— Je n'avais pas compris ce que Movane espérait, murmura Louria, lorsqu'elle m'avait demandé de faire relier l'imprimante de cette femme avec celle-ci.

— Nous ignorons pourquoi elle a jugé nécessaire de laisser apparaître une telle preuve du travail qu'elle fait.

— Movane pensait que peut-être elle aurait aussi l'idée de photographier son écran, mais j'avais également prévu de le piéger et nous aurions eu également une épreuve.

— C'est une simple connexion de microprocesseurs, un relais important, certes, mais ne serait-ce que dans ce secteur il y en a des dizaines de semblables, des dizaines de milliers, voire des millions, par ailleurs.

Hillary Struble n'a pu entièrement dissimuler le genre de recherches qu'elle mène, et nous savons qu'elle a obtenu l'ordinateur le plus rapide que nous possédions pour une durée d'exploitation d'une demi-heure. Ce qui représente, au tarif habituel, plus de deux cent mille dollars de location. Et nous savons qu'elle fit défiler des milliers et des milliers de schémas de connexions. Ce fut comme si elle utilisait un sablier pour sélectionner un seul grain, si j'ose la comparaison, et le résultat est sur cette feuille de papier, une connexion d'apparence normale, mais tout aussi contaminée que les autres, je suppose.

Harold réfléchissait et, connaissant sa puissance de concentration, elle n'osait pas l'interrompre. Elle ne pouvait avoir la même depuis qu'elle dirigeait à la fois le train-observatoire et travaillait dans ce train-laboratoire. Il y avait des problèmes matériels à résoudre, des rencontres avec l'amiral Kinnjone et quelques autres hommes de pouvoir, et elle avait l'impression d'éparpiller son temps sans obtenir de véritables résultats. Où était le temps où sous les ordres de Charlster elle s'enfiévrerait sur des hypothèses passionnantes ? La découverte de ce double du Bulb SAS, le frère moins doué appelé Flatty en avait été la récompense. Tout le monde disait qu'il s'agissait d'une nébuleuse de poussières lunaires et appelait cette boule grisâtre Shade, alors qu'elle était persuadée qu'il s'agissait du double du Bulb et avait fini par le prouver. Elle avait ensuite eu l'impression que Charlster ne le lui avait jamais pardonné.

— Cette connexion doit receler une anomalie. Je suppose, mais je n'en ai pas la preuve, qu'Hillary a réussi à créer le schéma d'une connexion d'une grande pureté, c'est-à-dire non contaminée par les logiciels d'Altaï, et qu'elle a agi par comparaison en faisant défiler des dizaines de connexions contaminées, jusqu'à ce que l'une d'elles soit sélectionnée par l'ordinateur. Une connexion qui recèle une erreur non flagrante, certainement infime, mais qui trahit l'intervention d'Altaï. Il fallait y songer et nous ne l'avons pas fait. Cette femme escroc, cette criminelle, y est arrivée.

— Parce que depuis toujours elle trafique les logiciels, parce qu'elle est avide d'argent et aussi d'un orgueil incommensurable quand elle réussit. La preuve, ton père Edgon nous l'a présentée comme la meilleure spécialiste des virus. D'ailleurs il a fait preuve de beaucoup d'humilité dans cette affaire, et je ne saurais trop l'en remercier.

— Ce n'est pas gagné tout de même, fit Harold. Il nous reste à étudier cette page imprimée et peut-être ne trouverons-nous jamais la faille.

Plus tard, Movane les rejoignit. Elle venait de passer trois heures sous le plancher de la cabine-laboratoire d'Hillary Struble et paraissait épuisée. Il lui avait fallu se concentrer quand elle avait compris que la mère d'Every travaillait sur son ordinateur. Elle ne parvenait pas à pénétrer entièrement ses pensées, ce n'était pas en son pouvoir. Elle ne pouvait que présenter au mental des gens des scènes brutales de leur passé. Ce qui arrivait ensuite à ces personnes lui échappait, quand elle n'était pas en leur présence directe.

— Sans votre père, dit-elle à Harold, je n'aurais pu parvenir à ce résultat. J'avais la photographie de cette aide maternelle sous les yeux, avant et après son assassinat par Hillary.

Grâce à ses nombreuses connaissances, souvent des compagnons d'arnaqes, des complices, Edgon avait réussi à se procurer ces deux photographies. Il leur avait même révélé qu'Hillary avait eu besoin de deux de ces compagnons pour se débarrasser du corps de sa victime et que ceux-ci, avant de le faire disparaître définitivement, avaient à tout hasard pris des photographies et procédé à des prélèvements d'ADN.

— Vos fameux compagnons sont du type méfiant, avait fait remarquer Louria.

— Dans notre milieu on s'entraide, mais on reste toujours très méfiants. Connaissant Hillary, les copains ont pris toutes les précautions au cas où elle serait accusée de meurtre et se déchargerait sur eux.

Movane éprouvait quelques scrupules envers Hillary, même en sachant combien elle était dangereuse et n'éprouvait de sentiments humains que pour sa petite fille.

— Je crois l'avoir profondément troublée. Je ne sais si ce que je souhaitais s'est réellement déroulé aussi parfaitement, mais elle a quand même éprouvé le besoin d'imprimer ce qu'elle apercevait sur

l'écran. Je ne pensais pas qu'elle le ferait aussi vite, je croyais qu'elle attendrait peut-être plusieurs jours avant de se décider à avoir la preuve qu'il s'agissait d'une hallucination.

— Justement, dit Louria, je pense que depuis elle a recouvré son calme et si vous n'interférez plus sur son écran, elle se rassurera complètement.

— Je me demande si sur une photographie le résultat aurait été le même. Je sais que des hallucinations que je projette dans le mental de certaines personnes peuvent apparaître sur un cliché de ce type, mais sous une apparence spectrale, si vous comprenez ce que je veux dire, avec des flous, comme si l'hallucination rejetée par ma victime se transformait en une série d'éléments vaporeux.

Lorsqu'ils furent seuls, Louria et Harold reconnurent éprouver un certain malaise après les précisions de Movane.

— Nous savons qu'elle est d'origine extraterrestre descendant de ces humains qui se sont réfugiés sur Ophiuchus. La plupart possèdent des dons surnaturels, de télépathie surtout.

— Son ami Césaire en est dépourvu, fit remarquer Louria.

Harold décida de scanner la feuille imprimée et put l'examiner sur un écran mural géant.

— Je me demande s'il ne faudrait pas en installer un dans notre cabine, afin que nuit et jour nous ayons sous les yeux cette connexion. Elle finira bien par révéler son petit secret, non ?

— Je préfère t'avoir toi sous les yeux, dit-elle avec douceur, et plus spécialement toi sans le moindre vêtement. Mais depuis quelques jours c'est devenu une scène en voie de disparition, comme si tu avais oublié ce que c'était le désir amoureux.

Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle s'esquiva.

— Faut-il ces reproches pour que tu y songes ?

— Je suis affecté par toutes ces manœuvres quelque peu sordides que nous devons employer pour obtenir un résultat. Cette fille, Movane, me fait peur, beaucoup plus que cette Hillary qui ne cherche pas à dissimuler son goût pour l'illégalité la plus crapuleuse. Nous nous entourons de gens de plus en plus douteux... Je sais qu'avec l'arrivée de mon père dans notre travail nous avons ouvert la porte à toutes les compromissions, mais je n'en suis pas plus indulgent pour

cela. Je sais que tu vas penser que je suis un puritain dans l'âme, en fait j'ai un fond irréductible qui juge le bien et le mal.

CHAPITRE 24

Non seulement l'épave de la gigantesque carcasse avait été surélevée sur vérins, mais les ouvriers attaquaient à la lance plasma les tôles froissées où Lien Rag avait trouvé refuge depuis des mois. Il devait fuir certaines zones devenues inhabitables. La chaleur atteignait un haut degré et il commençait de se sentir traqué. Il comprenait que Maljory, de plus en plus persuadé que c'était Lascasas qui se cachait dans les doubles coques de l'appareil, ait ordonné que l'on découpe toute l'infrastructure de celui-ci. Rien ne l'arrêterait dans son obstination à débusquer son supérieur, et même s'il en était la première victime, Lien Rag se réjouissait du combat désespéré de cet homme contre un fantôme, hanté par cette obsession que Lascasas survivait non loin de lui et savait tout de sa forfaiture. La nuit il ne dormait plus, et lorsque Lien Rag parvenait à quitter sa cachette il apercevait toujours de la lumière filtrée par les stores de sa cabine. Il imaginait Maljory hanté par des cauchemars continuels qui le poursuivaient, même une fois réveillé. Il regrettait de ne pas être télépathe comme son petit-fils Jdriège et le père de ce dernier, son fils Jdrien. Il savait que ce don provenait des colons d'Ophiuchus qui avaient ensuite occupé le Bulb, animal de l'espace. Il existait, dans l'atmosphère de cette planète lointaine, des substances inconnues qui avaient exalté les fonctions endormies des cerveaux et du système neurologique des humains. Certains préféraient parler de lémures, d'âmes d'anciens habitants d'Ophiuchus qui erraient à la recherche d'un corps pour s'épanouir à nouveau. Certains Ragus avaient été dotés de pouvoirs nouveaux, d'autres non. Ainsi sa fille Fleur, bonne réceptrice en télépathie, communiquait avec Jdriège mais ne pouvait d'elle-même le contacter que difficilement. Liensun disposait aussi de ces qualités, mais n'en usait que rarement, comme s'il en était effrayé. Si lui-même avait eu ces possibilités, il se serait délecté de plonger dans le cerveau survolté de Maljory.

Il lui fallait déménager, gagner les ponts supérieurs où la double coque offrait d'excellentes cachettes. Les ponts supérieurs n'avaient que peu souffert du crash et ne demanderaient que quelques aménagements.

Sa rencontre avec Gislake lui laissait des doutes et des regrets d'avoir été trop brutal avec son ancien pilote. Il l'avait humilié en se

moquant, en quelque sorte, de ses amours avec Ann Suba. Avant de se lancer dans cette guerre contre Lascasas, il n'aurait jamais usé de tant de méchanceté. Il se demandait si ce masque qu'il avait endossé et dont il avait le plus grand mal à se défaire, n'en était pas la source.

Curieusement, il n'essayait pas de l'ôter, redoutant d'arracher la peau de son visage, de faire éclater ses vaisseaux sanguins, d'attenter à ses globes oculaires. Cette tête de rapace s'était soudée à lui de façon intime, et parfois il avait l'impression d'avoir une vision supérieure et des appétits étranges. Il lui était arrivé de voler de la viande crue à la cantine des ouvriers, plus accessible que le mess, et de l'avoir dévorée avec une grande jouissance. Parfois, lorsqu'il se hissait à hauteur du dernier pont et qu'il osait quitter la double coque pour regarder par un hublot, il découvrait la ronde des oiseaux de proie au-dessus de la vallée que la caverne aux ateliers surplombait vertigineusement. Il voyait ces prédateurs, ces charognards basculer soudain et piquer à une vitesse folle vers leur proie ou vers quelque cadavre, et il les envoyait.

Même s'il était forcé de se replier chaque jour un peu plus et risquait de ne plus trouver d'endroit assez secret, il était satisfait de voir le travail s'accélérer et attribuait ce nouveau rythme à l'arrivée de Keverny. Ce dernier était un homme très actif, et non un rêveur encombré d'insatisfaction et de frustrations comme Gislake.

Maljory appréciait hautement le nouveau venu, et souvent il les voyait ensemble. Le faux MS écoutait le chef mécanicien avec humilité et ordonnait son ordre du jour selon ses indications. Lien Rag savait que Keverny veillait également sur lui. Il avait rejoint la caverne des ateliers plus tôt que prévu, mais c'était parfait. Ne manquaient plus que Joffran et son commando de canailles. Mais à son sujet il restait sur ses gardes, ne lui accordait aucune confiance. Un mercenaire le restait toute sa vie, et pouvait trahir pour des avantages plus satisfaisants. Pourtant il aurait eu besoin de lui pour en finir avec ce psychopathe de Molke. L'homme était une préoccupation qui hypothéquait ses réflexions secrètes. Il ne pouvait accepter un assassin sanguinaire dans son équipe.

Même si d'autres factions se partageaient le pouvoir ou essayaient d'en donner l'image, la position de Maljory paraissait assez solide car, chaque jour, il recevait un important matériel pour la réparation du dirigeavion. Comment avait-il pu obtenir de ses compagnons Aiguilleurs un tel renoncement, car il s'agissait bel et bien d'un renoncement, en partie du moins, aux impératifs de la CANYST et de la société ferroviaire. Depuis toujours, Lien Rag avait vu les hommes

de la Caste défendre, avec l'esprit de sacrifice le plus désintéressé, l'idéal de cette société, et brusquement il y avait ce revirement incroyable. Il avait beau se répéter que les ambitions des Aiguilleurs de rejoindre ceux du Nord pouvaient tout justifier, puisqu'il était impossible d'édifier un réseau qui permettrait de relier la concession du Sud à celle du Nord. Ce qui avait existé durant la glaciation ne pouvait être répété alors que le climat était aussi instable. On trouvait de grandes étendues glacées un peu au hasard, en altitude bien sûr, plus rarement dans les plaines les plus basses, surtout en remontant vers l'équateur. C'était entre huit mille et dix mille kilomètres à franchir, dans l'hypothèse la plus optimiste, et en droite ligne. Mais les travaux ne seraient pas du goût des dirigeants de la Caste du Nord qui n'accepteraient jamais d'y collaborer. Toutes les tentatives d'alliance, sans même parler de fusion des deux Castes, avaient toujours échoué. Lien Rag ignorait qui était à la tête de la Panaméricaine, mais si c'était encore Opérasque, il haïssait profondément Lascasas et la réciproque était vraie.

Si lui-même réfléchissait à cette situation politique, ce n'était pas seulement pour comprendre les agissements de Maljory et son engouement pour le dirigeavion, mais pour regrouper les éléments à la mesure de son ambition. Un jour il apparaîtrait comme la résurrection de Lascasas.

Il ne devrait même pas trop attendre ce jour-là, de crainte que les fidèles de ce fou furieux ne se lassent et ne trouvent quelque charme à Maljory.

Il ne pouvait reparaître avec sa tête de vautour, en espérant que cela suffirait pour qu'il fût reconnu comme le Maître Suprême qui avait disparu durant de longs mois. Il lui faudrait exposer les raisons de cette éclipse et les projets qu'il avait eu le temps de préparer. Pour empêcher les proches de Lascasas de se poser trop de questions dangereuses, il lui fallait un programme aussi précis qu'urgent. Ses fidèles lui demanderaient la destruction du dirigeavion, et il devrait leur expliquer que cet appareil allait leur permettre de régner sur le globe terrestre en entier. C'était avec cet appareil qu'il vaincrait les dirigeants de la Panaméricaine, car seul ce merveilleux engin pouvait effectuer de très longs voyages pour aller bombarder les centres vitaux du Nord. En même temps il lancerait d'énormes travaux publics, la reconstruction des réseaux qui permettraient aux troupes du Sud d'envahir la Panaméricaine. Oui, c'était le programme le plus ambitieux qui recevrait les plus nombreuses et enthousiastes approbations.

Il utiliserait tous les médias pour enflammer l'imagination populaire et laisser entrevoir aux Aiguilleurs que l'avenir serait un triomphe sans précédent pour eux. Que jusque-là on les avait leurrés et que s'il avait disparu c'était pour que les factions se révèlent enfin au grand jour. On avait vu à l'œuvre ces traîtres qui n'osaient se manifester. Il pointerait un doigt accusateur sur les Maljory et compagnie, pour asseoir son autorité.

Il eut soudain la révélation que cette entreprise de reconquête du pouvoir devrait commencer sans attendre, grâce à des émissions clandestines de radio et de télévision. Il faudrait que Keverny, Gislake éventuellement, et Ann Suba, coopèrent pour lui permettre d'accéder aux émetteurs.

— Oui, se murmura-t-il, mais si Joffran et ses baroudeurs étaient là, tout serait beaucoup plus facile. Ils effectueraient les opérations nécessaires pour s'emparer des studios d'émissions.

Soudain il fut douloureusement atteint par une pensée toute simple. Pourquoi tout cela ? Pour détruire la Caste ou pour en prendre le pouvoir ? Et il ne savait que répondre.

CHAPITRE 25

Ce fut Lon Kwantu qui lui apporta son petit déjeuner. Elle dormait dans une yourte voisine, uniquement occupée par des femmes. On entendait celles-ci se moquer et pouffer parce que pour elles la visite de Lon rompait avec les usages. S'il avait l'audace de surprendre sa fiancée au réveil, ce n'était pas seulement pour lui apporter son thé et ses galettes. À proprement parler, ce n'était pas vraiment un scandale et dans le fond elles enviaient Songe d'être ainsi gentiment sollicitée.

À les entendre murmurer, les femmes crurent que le seigneur entamait les préliminaires de l'amour en récitant quelque poésie coquine, et ne pouvaient savoir que Lon lui annonçait que Toz était en route vers le campement que son escorte atteindrait dans trois jours, si tout allait bien.

— Nous avons prévu des relais de chevaux auprès des tribus amies, et des chameliers effectuent des patrouilles pour empêcher les poursuivants de traverser certains territoires, ce qui les obligera à de grands détours. De plus ils ne trouveront personne pour leur indiquer quelle direction suivre, et le moindre berger isolé jouera l'incompréhension.

— Mais comment avez-vous pu convaincre Toz ? Je vous avais recommandé de ne pas le contraindre.

— Mais nous avons dû le faire.

— Avec le reste de l'équipage, Tharbin peut poursuivre les ravisseurs en utilisant son dirigeable.

— Oui, nous y avons songé, mais pour ce faire il devra voler à hauteur d'un tir de fusil automatique, voire de mitraille, ce qui le placera en grand danger.

— Comment vos hommes ont-ils procédé ?

Lon s'assit sur le bord de sa couche. Elle avait été choyée par un matelas au lieu d'une natte, et un matelas de belle épaisseur. Il lui servit le thé avec un grand soin, commença de beurrer ses galettes avec la même application. Il surprit son regard désabusé.

— Ce n'est pas du beurre rance, mais du frais, du beurre de chamelle, exquis. J'ai surpris la laiterie en exigeant celui sorti de la baratte. Et les galettes sont de pur froment.

— Oul-Azam s'est donc laissé acheter.

— Sous certaines conditions, oui. Nos amis, les ravisseurs n'appartiennent pas à ma tribu, ont versé des soporifiques dans les boissons du festin qu'Oul-Azam a offert à Tharbin. Ce dernier a failli refuser d'y assister, tant il était furieux de l'envol de la navette spatiale. Il a fallu des prodiges de diplomatie à Oul-Azam pour le convaincre de manger ce qui avait été préparé avec beaucoup de talent pour lui. Oul-Azam n'est pas un très subtil négociateur, d'ordinaire, mais là il s'est fait une raison. Bref, une heure après le début du festin, tout le monde dormait et on a fait prévenir le commandant du dirigeable que son président était malade, et qu'il valait mieux venir le chercher. Le but caché était de faire descendre la cage d'ascenseur à terre, mais Toz en personne, accompagné de l'infirmier du bord, se présenta alors. N'était-ce pas merveilleux ? Ce Toz opposa une certaine résistance et il fallut le maîtriser. L'escorte devait partir sans attendre le réveil de Tharbin. Oul-Azam s'était doté d'un bel alibi, mais il est à craindre que le président de la Compagnie du Consortium ne soit vraiment dupe. Oul-Azam devra se comporter comme s'il avait été lui-même piégé et lancer des cavaliers à la poursuite des ravisseurs. Pour l'instant ceux-ci volent littéralement vers nous, avec des chevaux très frais.

— Je connais ce Toz, je vous ai mis en garde, il a un caractère de cochon...

— Pas de nom semblable ici, protesta Lon en tartinant une autre galette. Nous ne chercherons pas à le forcer, mais nous trouverons le moyen de l'amadouer. Nous avons comme voisin une petite tribu où le mode de vie est différent du nôtre. Ces gens-là que nous méprisons quelque peu, n'appartiennent pas à la même communauté ethnique et religieuse que nous. Ils sont venus jadis, quand les réseaux ferrés de la Sibérienne et ceux des royautes australes s'entremêlaient. Ils travaillaient dans un centre d'échange de maintenance. Nous pensons qu'ils sont venus d'Europe. Avec le réchauffement, ils ont failli disparaître, jusqu'à ce que les femmes prennent en main les nécessités économiques. Elles ont décidé que le commerce du sexe leur apporterait de quoi nourrir toute la communauté, les enfants d'abord et s'il en restait, les hommes. Elles ont aménagé d'anciens wagons sur le bout de ligne demeuré intact. Nous appelons ce convoi le CFT, le cash flesh train. Autrement dit le train de la chair au comptant, ou

quelque chose dans le genre. Nous ferons venir les plus jolies filles de là-bas, les plus jeunes. Ces gens-là n'ont aucune morale et sont prêts à vous vendre leurs enfants des deux sexes.

Elle faillit lui faire remarquer que dans la plupart des tribus les filles étaient mariées fort jeunes en échange d'une dot, ce qui n'était pas également très moral. Mais elle essaya de calmer sa hargne, avec cependant le plaisir pervers de lui laisser entendre que Toz ne se contenterait certainement pas de prostituées, pour aussi jolies et expertes qu'elles fussent.

— Sans chercher à me rendre irrésistible, Toz a toujours été très empressé avec moi et j'aurais pu le détourner de son travail de commandant de dirigeable, si je l'avais voulu, notamment dans le Sud, dans la mer de Weddell où les grands dirigeants de certaines Compagnies étaient réunis. Tharbin a voulu y assister et j'en ai profité pour m'enfuir. Un simple regard et il en aurait fait autant.

Elle savait qu'elle l'agaçait. Il lui avait assuré que sa virilité était morte depuis quelque temps et qu'il ne l'épousait pas pour l'importuner la nuit avec ses exigences. Elle avait bien voulu faire mine de le croire, mais maintenant elle était certaine qu'il la désirait et qu'il était jaloux de ce Toz, sans l'avoir jamais rencontré.

— Tu es toujours telle que je t'ai connue avant le réchauffement, toujours aussi pleine d'assurance en ce qui concerne ta force de séduction, fit-il remarquer avec douceur, lui rappelant ainsi qu'elle n'était plus la très jeune femme de Markett Station, avec ses vingt années de plus.

Elle resta impassible, mais il avait touché juste. Depuis qu'elle avait déserté le bord du dirigeable de Tharbin, il s'était écoulé plusieurs années et elles avaient compté double, et même triple car elle avait connu des moments plus que difficiles lorsqu'elle naviguait avec Liensun sur un vieux remorqueur, lorsqu'elle était menacée d'arrestation aux Kerguelen, et surtout lorsque Mataxa, suppôt de la Caste des Aiguilleurs, l'avait livrée à deux maquerelles dirigeant un train de prostitution. Pour s'en évader, elle avait tué les jumelles, puis avait été poursuivie par des tueurs. Marina Estaban l'avait sauvée, l'avait mise sous protection policière avant de lui proposer ce marché, l'achat ou la récupération, comme elle voulait, d'un dirigeable en état de marche. Et c'était la raison de son séjour sous cette yourte qui puait encore le chameau, à boire un thé trop épais en compagnie d'un seigneur qui voulait l'épouser.

— À quoi penses-tu, mon ange ? demanda Lon, doux et doux.

Elle aurait aimé courir dans un endroit désert et se mettre à hurler de toutes ses forces jusqu'à ce qu'elle s'effondre et que le monde entier disparaisse autour d'elle. Au lieu de quoi elle répondit en essayant d'atténuer la jubilation de Lon :

— Je pense à ce beau garçon qu'est Toz, que je n'ai pas revu depuis des années. Je serai follement heureuse. Vous apprécierez sa personnalité, mais il vous faudra l'amadouer. L'argent, les filles, ne le convaincront pas aussi facilement que vous le pensez. Moi-même je ne suis pas certaine que mon charme, hélas bien terni comme vous venez de me le rappeler si judicieusement, opérera sur lui. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'après des années de vie insatisfaisante passée dans une base secrète, avec juste quelques prostituées iakoutes, pas très dégourdies, il trouve dans cette vie simple, tribale, de quoi savourer l'existence, mais j'en doute. Il lui faudra d'autres agréments. Je ne veux pas dire par là que je sois à même de les lui apporter, mais ne m'avez-vous pas dit que pour le convaincre de suivre les ravisseurs il serait informé de ma présence dans ce campement ? Donc, en dépit de mon vieillissement, je garde tout de même quelques attraits. Même s'il est déçu de me retrouver quelque peu différente après trois, quatre ans d'éloignement, je le dis sans arrogance, sans aveuglement, je reste votre meilleur atout, votre dernière chance.

Lon Kwantu se leva brusquement, au risque de faire voltiger la théière qu'elle saisit au vol, et quitta cet espace délimité pour elle dans la yourte des femmes. Satisfaite d'avoir eu le dernier mot, elle dégusta son thé.

CHAPITRE 26

Depuis deux jours le pont en construction était la cible de navires dotés de lance-missiles. En moins de quelques années, avec le développement de la flotte marchande, les petites compagnies d'armateurs de la Méditerranée s'étaient unies pour construire et entretenir de grosses vedettes de surveillance, et c'étaient elles qui harcelaient la Locomotive, bombardaient le pont en construction et forçaient toute la horde des suiveurs à refluer vers l'inlandsis africain. C'était pour l'instant un échec humiliant pour les centraux d'informatique, mais la voix de Mylord ne répercutait pas ce sentiment. Ces centraux n'avaient, eux, aucune possibilité d'exprimer des émotions. Kurty avait simplement espéré que par une sorte de miracle, son père en personne réagirait vivement, mais si vraiment il avait laissé un testament comportant un plan d'action très précis pour les dizaines d'années à venir, il était dans l'impossibilité de réagir. Il ne pouvait à la fois être mort, avoir son cadavre exposé sous forme de momie dans son mausolée, et détenir encore les commandes pour des répliques spontanées. Si tout était enregistré et même prévu dans le moindre détail, la conduite à tenir devant cette résistance des Transeuropéens ne serait définie que plus tard.

Kurty laissa quelque peu de côté ses recherches sur la possibilité de mettre la Locomotive en panne. Il devait lui-même surveiller avec angoisse l'effondrement du pont construit au tiers au-dessus du détroit, et que les tirs frénétiques des vedettes grignotaient peu à peu. Pour la première fois depuis des semaines, peut-être des mois, il essaya d'intervenir dans la direction de la Machine, et à sa grande surprise obtint un interlocuteur virtuel qu'il n'identifia pas sur-le-champ.

— Ne pensez-vous pas judicieux de revenir beaucoup plus en arrière et d'essayer d'attirer les vedettes vers la côte africaine ? Elles devront naviguer entre les ruines des piliers, puis se heurteront à la bande horizontale de la banquise artificielle et deviendront beaucoup plus vulnérables. Elles sont cinq qui nous tiennent sous le feu de leurs missiles. Elles étaient huit ces jours derniers, mais trois ont dû aller se ravitailler en carburant et en munitions. Si vous en coulez deux ou trois, elles battront en retraite et nous laisseront le temps pour envisager la meilleure solution pour l'avenir.

— Votre proposition vient d'être enregistrée sous le matricule qui apparaît en toutes lettres et chiffres sur votre écran, et sera mise en discussion dans l'heure qui suit. Une réunion de tous les centraux va en effet se dérouler et vous pourrez en suivre le processus.

— Identifiez-vous, ordonna Kurty, non seulement d'une voix ferme mais en utilisant aussi son clavier.

C'était le central des opérations en cours qu'il avait contacté sans le vouloir. Sans le vouloir ? Il n'en croyait rien. Dès qu'il avait manifesté sa volonté d'intervenir, on l'avait immédiatement dirigé vers ce qui pouvait être considéré comme l'état-major de cette mission en cours d'exécution, autrement dit l'Executive Board.

Il ferma les yeux, incapable pour le moment d'apprécier cette découverte, voulant à toute force éviter de s'exalter. Il venait de reprendre quelque importance dans le système et devait garder, en ce qui le concernait du moins, toute humilité, sans pour cela être trop complaisant. Son autorité devrait apparaître peu à peu, se glisser insidieusement dans les réseaux internes, mais tant que sa proposition n'aurait pas été lue et acceptée, il devrait jouer profil bas.

L'écran annonça l'interconnexion exceptionnelle des centraux. En ultrarapide. Ce qui ne se faisait que très rarement, à cause de la dépense d'énergie et la perte de contact momentanée avec les différents services de la Locomotive. Les centraux partiels seraient seuls en charge de la maintenance et des différentes tâches en cours, mais si un missile venu de la mer atteignait la Loco, il faudrait interrompre l'interconnexion. Kurty brancha le maximum d'écrans diffusant la situation extérieure. Ce qui se passerait dans le fonctionnement interne, les moteurs, la routine, l'intéressait moins.

La surprise fut que sa proposition était l'une des rares faites. Il y en avait deux autres qui concernaient seulement l'orientation des lance-missiles. L'une d'elles proposait de bombarder la côte en face de la Transeuropéenne pour paniquer les habitants, en espérant qu'ils influenceraient les commandants des vedettes et les obligerait à s'éloigner. La seconde concernait la production des missiles de longue portée. On examina rapidement celle-ci, car le manque de matériaux empêchait de produire plus que prévu de munitions. Par contre, le bombardement de l'ex-côte espagnole paraissait avoir la faveur de certains centraux. Leur acceptation, ou leur refus, était uniquement basé sur la conformité de ces propositions avec leur code de procédure de fonctionnement. En fait, une mise en comparaison, tout simplement. Il n'y avait aucune réflexion raisonnée.

La proposition de Kurty provoqua beaucoup plus d'agitation, du moins dans les messages qui étaient diffusés et ceux qui zébraient l'écran si vite qu'il n'avait pas le temps de les lire. Et cette vitesse d'apparition était compréhensive, car il était le seul être à bord capable de lire un message dans l'intention de le décortiquer et de l'analyser. Les centraux les recevaient directement dans leur mémoire immédiate et effectuaient la mise en balance.

— Je vous demande de me laisser la possibilité de lire vos échanges sur l'écran, protesta Kurty d'une voix modérée. Je veux noter ce qui, dans vos réserves critiques, me paraît digne de discussion.

La principale opposition venait justement de l'Executive Board, car dans son conditionnement il était inscrit que seule la victoire comptait et que toute dérobade, tout défaitisme, seraient interdits, car ils signifieraient la mort de l'entité locomotive.

— Voici l'article en question, émit la voix de Mylord, il va apparaître sur votre écran.

— Je le lis, dit Kurty, mais il n'est pas interdit de se dérober pour mieux attaquer ensuite. Nous allons faire une manœuvre subtile. Mon père Kurts adorait ruser, et je peux vous citer des dizaines de cas où il alla jusqu'à donner à sa locomotive l'apparence d'un bâtiment de guerre, voici une trentaine d'années.

— Je fais la recherche, annonça Mylord, exprimant la réponse du central des archives historiques.

Une minute, puis le film de cette transformation apparaissait sur les écrans, et Kurty put citer de mémoire les fois où son père avait préféré céder du terrain pour réattaquer ailleurs. Le central des logistiques déclara que pour sa part il appréciait cette proposition qui allait permettre de gagner du temps.

— Nous allons pouvoir effectuer certaines mises au point et recharger les lance-missiles automatiques qui ne le sont plus qu'à vingt pour cent. De toute façon, nous aurions dû interrompre nos tirs pour ce faire.

— Nous aurons la voie libre, ajouta le central de la Traction, car les hordes qui nous suivaient depuis des jours sont largement retournées en arrière, et la plupart ont repris position en Africania. Nous n'avons pas besoin d'aller jusque là-bas, et une fois sur la banquise artificielle nous pourrions attendre que les ennemis viennent vers nous. Ils imagineront que nous avons des difficultés à poursuivre

le combat.

Le plus surpris était Kurty. Le central des logistiques ne se contentait pas d'effectuer une recension, il utilisait un logiciel inattendu de raisonnement. Kurty était certain que chacun des centraux était pourvu de ce type de logiciel, mais que la routine et la discipline féroce établie par son père, jadis, les maintenaient tous en état de suggestion totale, avec la crainte de faillir aux ordres reçus.

L'Executive Board ressortit quelques articles qui furent inscrits sur l'écran de Kurty, mais il réussit à les rendre caducs, sans trop bouleverser le sens strict de ces impératifs.

— Nous allons vers la victoire, dit-il sans hausser la voix, évitant la grandiloquence, car nous disposons d'un plus grand potentiel militaire. Les vedettes ne pourront affronter nos tirs, une fois rapprochées, et s'empêtreront dans les ruines du pont.

— Nous pourrons recommencer ensuite sa reconstruction, lança le central des travaux externes. N'oublions jamais ce qui nous a amenés jusqu'ici. Nous avons dans nos e-gènes la mission prioritaire sur toutes les autres, de franchir ce détroit pour atteindre la Transeuropéenne.

CHAPITRE 27

N'ayant pu encore trouver le sommeil, Hillary Struble s'était remise au travail. Elle utilisait le microscope pour examiner cette connexion, mais n'avait guère progressé dans ses recherches. Elle avait soudain eu des inquiétudes sur l'appareil lui-même, se demandant si ses travaux n'étaient pas sous haute surveillance, épiés par cette Louria Finister qui lui déplaisait souverainement. Elle n'accordait sa confiance à personne. Surtout pas à Edgon Kowning. Il y avait aussi cette fille qui lui servait ses repas, enfin pas tous. On lui affirmait qu'elle devait s'absenter pour suivre des cours, mais elle n'en croyait rien. Cette fille avait un étrange regard et sans ses propres défenses naturelles, Hillary avait la certitude que celle-là aurait pu lire en elle comme dans un livre ouvert ou sur un écran.

Elle souhaitait réussir et imposer ses conditions. L'impunité, la réhabilitation ne lui suffiraient pas. Elle voulait qu'on lui procure les meilleurs professeurs de médecine, les meilleurs centres de soins pour étudier le cas de sa petite fille. Elle était persuadée qu'une certaine forme d'intelligence, peut-être seulement tout un ensemble, un faisceau de sentiments, était détectable dans l'organisme de la fillette. Elle voulait qu'on le retrouve pour qu'elle puisse communiquer avec sa fille. Lorsque ce médecin qui faisait des recherches sur les phénomènes paranormaux lui avait laissé entendre qu'Every pouvait éventuellement disposer d'une autre forme d'intelligence, il avait fait référence à tous ces gens qui avaient fui la Terre lors de la Grande Panique consécutive à l'explosion lunaire. Ces gens étaient devenus colons d'Ophiuchus, et les descendants de ces exilés revenus sur Terre après un séjour dans le SAS, satellite animal, possédaient, du moins certains, des facultés exceptionnelles inconnues du genre humain. Elle était descendante de ces gens-là, et sa fille aussi, de ce fait.

Elle exigerait que l'on fasse des recherches dans les archives scientifiques et médicales. Il y avait certainement eu des cas semblables dans l'histoire, depuis que des gens revenus de l'espace avaient débarqué sur Terre à partir du Bulb. Peut-être qu'un ou plusieurs de ces cas d'un enfant réduit à l'état de légume, avaient si fortement intrigué des chercheurs qu'on avait non seulement émis des hypothèses, mais peut-être, quelque part dans le monde, réalisé le miracle de réveiller le système jusque-là enfoui de sa conscience.

Voilà ce qu'elle désirait le plus au monde. L'argent ne l'intéressait pas, ne l'intéressait plus puisqu'elle disposait d'une fortune considérable.

Seulement elle devait découvrir l'anomalie qui faisait de cette connexion découverte parmi cinquante et un mille autres, l'ordinateur surpuissant avait fourni les statistiques, le départ de ses investigations. D'après ces nouveaux employeurs, ces scientifiques arrogants, des logiciels biologisés d'Altaï, morceau de Lune rescapé de la destruction, filtraient les échanges informatiques, pourrissaient de la sorte les relations humaines depuis des siècles, pour en tirer un profit qui échappait quelque peu à Hillary Struble. Cette Louria Finister, qui avait découvert la contamination, paraissait disposer de l'explication, mais elle s'en foutait complètement. Elle n'était qu'une ouvrière spécialiste des microprocesseurs, des connexions des logiciels, et son travail était là, sous ses yeux. Il y avait une faille. La contamination réussie sur cinquante et un mille connexions avait été en partie loupée sur la cinquante et un mille et unième.

— Ouais, d'accord, mais en apparence c'est normal. La Finister parle d'un filtre parce qu'elle ne sait pas exactement ce qui perturbe le système, mais c'est sûrement autre chose. Toujours d'après cette fille qui ne manque pas d'air, les logiciels dépravés d'Altaï enregistrent tout ce qui s'échange comme infos sur ta Terre. Peut-être envisagent-ils de nous conquérir complètement et de prendre notre place, mais pourquoi ne l'ont-ils pas fait avant, si vraiment ils nous espionnent depuis si longtemps ?

Elle s'interrompit pour aller jeter un coup d'œil à sa fille et fut surprise de la voir assise en perte d'équilibre, comme d'habitude, mais une main crispant l'alèse de son matelas. Ça, c'était nouveau et Hillary voulait comprendre la raison de ce geste.

CHAPITRE 28

Fleur en avait les larmes aux yeux. Jdriège avait construit à son intention un igloo spacieux, l'avait garni de peau de phoque à fourrure. Il avait également trouvé, certainement au comptoir de chasse de la mer de Ross, de la nourriture et des boissons propres aux Hommes du Chaud. Il avait fait un travail considérable pour l'accueillir dans les conditions les plus confortables possibles, et cela en l'espace de trois jours, après avoir échangé avec elle des messages télépathiques.

Frère Léonard, non sans résistance, l'avait fait conduire en chaloupe jusqu'à la pointe de banquise où Jdriège l'attendait, debout et merveilleux dans sa fourrure dorée. Il avait pour la circonstance caché son bas-ventre avec un lambeau de tissu, et elle regrettait qu'il ne fût pas nu, de manière à taquiner le puritanisme du capitaine religieux qui depuis sa passerelle suivait leur rencontre à la jumelle. Elle avait débarqué tandis que les marins, les yeux ronds, regardaient le garçon.

L'igloo était distant de deux kilomètres, caché derrière une dune de glace, et il l'avait prise dans ses bras pour lui éviter la fatigue. Grâce aux cryohormones elle supportait aisément le froid. Elle en avait en réserve pour Jdriège qui, cette fois, ne montra aucune réticence à les avaler.

Lorsqu'il la déposa sur la pile de fourrures, elle eut l'impression de se retrouver au centre du monde avec son compagnon, et souhaita que ce séjour dure indéfiniment.

Par délicatesse il partagea son repas de Femme du Chaud, alors qu'il ne se nourrissait que de viande et de graisse de phoque ou de baleine. Elle attendit le milieu de la journée suivante pour lui parler des baleines et de leur nourriture, le krill. Les poissons qu'aimaient les phoques et les éléphants de mer se nourrissaient également de ce krill, et le Peuple du Froid avait conscience que sa disparition déréglerait leur mode alimentaire.

— Nous savons que des contrebandiers viennent piller les grandes concentrations de krill. Des tribus isolées les ont surpris, mais n'ont rien pu faire. Ils utilisent des moyens que nous ignorons pour repérer

les grandes concentrations de ces minuscules crevettes. Demain nous partirons pour une grande baie où l'on peut à peine nager, tant l'eau en est alourdie. À la main tu en ramasseras des grosses poignées.

— Jdriège, je ne suis pas équipée pour marcher sur la glace durant des heures.

— Je sais, dit-il, j'ai tué deux loups justement pour ça.

Elle savait ce qu'il comptait faire. Il l'installerait sur une peau de loup graissée et la tirerait sans paraître accomplir le moindre effort.

— Je vais aussi en parler à la Voix, pour que tous les Roux sachent que notre nourriture est indirectement menacée. Mais il n'y a pas que la faim, il y a aussi le spectacle des grandes baleines s'approchant de notre banquise. Nous aimons les contempler, parfois les capturer pour les manger, mais nous préférons les phoques. Nous ne voulons pas que des Hommes du Chaud pillent notre territoire. Nous avons accordé un quota de chasse aux éléphants de mer à mon grand-père Lien Rag, mais uniquement parce que le grand troupeau de la banquise de Ross se développait trop vite. Nous n'aurions jamais pu, nous autres Roux, en éliminer suffisamment pour maintenir l'équilibre. Le poisson allait se faire rare également et nous aimons aussi le poisson de temps en temps.

Cet immense troupeau comptait trois millions d'individus et les femelles en étaient très fécondes, avec plus d'un bébé par an. Toute l'huile utilisée aux Kerguelen était d'origine éléphant de mer, et le surplus était revendu aux deux Patagonie et à quelques îles comme Alone-Vatican. Mais celle-ci possédait depuis quelque temps deux baleiniers.

Le lendemain commença cette longue course vers l'est, un cardinal qui se dérobait sans cesse puisque l'Antarctique cernait le pôle Sud, et qu'en allant toujours vers l'est on pouvait faire le tour de cet immense continent. Avant la glaciation on estimait sa superficie à quatorze millions de kilomètres carrés, mais depuis la banquise en avait doublé la surface.

Au bout de quelques heures, Fleur s'endormit et au réveil eut honte de s'être laissée aller tandis que Jdriège courait en tirant sa peau de loup. Il s'arrêta pour avaler une boule de gras et un cordon de viande de phoque, tandis qu'elle se nourrissait à sa façon. Il repartit très vite. Pour la nuit il lui bâtit un petit igloo, mais au bout de deux heures il préféra aller dormir au-dehors, ne supportant pas les quelques degrés au-dessus du zéro qui y régnaient.

Ils repartirent. Elle estima qu'ils avaient franchi plus de cent vingt kilomètres, la veille. D'être immobile sur cette peau transformée en traîneau, finissait par la glacer, et elle devait avaler des cryohormones dont l'effet ne dépassait pas six heures dans cette température très basse.

Peu avant le milieu de ce deuxième jour de course, Jdriège s'arrêta et construisit à la hâte un igloo à moitié enterré. Le vent soufflait depuis le pôle et déjà quelques congères coureuses minuscules roulaient çà et là. Une heure plus tard la tempête balayait tout à la surface de l'inlandsis. Une énorme congère, en fait c'était un iceberg glissant sur la glace, vint heurter la partie émergée de leur refuge et le fendit. Depuis l'intérieur, Jdriège calfeutra la fissure. Puis il prit Fleur dans ses bras pour la rassurer et lui fit tendrement l'amour.

L'ouragan dura deux pleines journées. On disait que ces vents pouvaient dépasser les quatre cents kilomètres à l'heure. Lorsqu'ils purent sortir à l'air libre, le paysage était complètement bouleversé. Au lieu de la longue étendue plate où ils avaient progressé, le sol était désormais chaotique avec toutes ces congères entassées. Jdriège dut se frayer un chemin et, plus tard, ils trouvèrent le corps d'un vieux Roux à la fourrure blanche. Le vent avait dû l'emporter sur des kilomètres. Jdriège l'ensevelit dans la glace. Il y eut aussi un cadavre de loup fracassé contre une muraille de glace, et encore des rennes morts, enchevêtrés dans leurs bois.

— Dans une heure nous serons arrivés, lui cria Jdriège, alors qu'il courait depuis des heures sans le moindre essoufflement.

Ils les découvrirent depuis une faible éminence. D'abord Jdriège s'immobilisa et, intriguée, elle le rejoignit et vit les installations inattendues et récentes. Des cabanes en préfabriqué et une centrale électrique fonctionnant sûrement à l'huile de baleine. Au large deux bateaux fendaient la mer, parfaitement parallèles, et elle comprit qu'un immense filet les unissait. Un filet à toutes petites mailles, certainement. Jdriège finit par s'asseoir pour ne pas révéler leur présence et ils attendirent. Au bout d'une heure, le filet fut lentement remonté tandis que les navires se rapprochaient. Bientôt il y eut entre eux une énorme poche, pesant au moins dix tonnes, estima Fleur. Dix tonnes de krill en un seul coup.

— Les tribus arrivent de tous les horizons, lui annonça Jdriège. La Voix vient de m'en avertir. Lorsque les miens seront là, nous irons trouver ces gens pour leur demander de s'en aller.

Ce n'était pas de la naïveté, mais simplement le désir de ne pas

envisager immédiatement un conflit, voire un combat.

CHAPITRE 29

Ce fut Ann Suba qui prit l'initiative des événements futurs. Elle réunit Keverny et Gislake dans sa cabine, un soir où Maljory, pour une raison inconnue, avait quitté la caverne à bord de son train particulier. Depuis peu il avait exigé qu'un convoi très confortable soit mis à sa disposition et reste sous pression nuit et jour. Gislake pensait que l'ingénieur général souhaitait avoir un moyen de fuite rapide au cas où un revirement de ses fidèles l'obligerait à disparaître, mais Keverny, lui, n'était pas de cet avis. Il croyait même savoir qu'une rébellion s'était produite dans une grande station de plus basse altitude, entre les partisans de Lascasas et les groupes de dissidents, et que Maljory allait exhorter ses fidèles.

Une fois chez Ann Suba, ils reprirent leur discussion, mais au bout de quelques minutes elle les pria de laisser ces hypothèses pour l'écouter.

— Voilà, dit-elle, l'un et l'autre vous êtes en contact avec Lien Rag, du moins c'est ce que je crois. Si vraiment il s'agit de lui, je veux le rencontrer et je pense que les circonstances pour le faire sont on ne peut plus favorables. Voulez-vous donc arranger ce rendez-vous ?

Je suis à sa disposition pour me rendre là où il veut, quand il veut.

Gislake, toujours profondément affecté par les paroles cruelles de Lien Rag, se tourna vers Keverny comme pour lui dire que c'était à lui que revenait le souci d'organiser cette rencontre.

— Vous pensez que c'est absolument nécessaire ? demanda ce dernier avec de visibles réticences.

— C'est vous le véritable maître d'œuvre de l'opération en cours sur le dirigeavion. C'est vous le spécialiste le plus à même de la conduire jusqu'au bout. Moi, je ne suis qu'une sorte de conseillère qui essaye de se remémorer les plans d'origine. Gislake, lui, se cantonne dans la surveillance de la partie pilotage. Nous avons beaucoup progressé, anticipé sur notre programme, et vient le moment où Lien Rag doit prendre ses responsabilités. Surtout envers vous deux. Moi, je ne dépends plus de lui ni de personne. J'ai été kidnappée, en quelque sorte, pour être conduite ici et superviser ces travaux, mais je ne me

sens pas liée à Maljory ni à quiconque. Depuis que j'ai quitté les Kerguelen, j'ai connu des situations diverses, mais aucune ne m'a séduite au point de m'y accrocher stupidement.

Elle marqua un silence avant d'ajouter qu'elle ne cherchait pas à les évincer et que ce rendez-vous leur serait ouvert, mais qu'elle discuterait de son propre destin quand Lien Rag aurait répondu aux autres questions.

— D'ici un mois les moteurs pourront tourner, d'après ce que j'ai compris. Il nous faudra procéder à des essais très délicats pour les lancer à plein régime.

— Sans la structure dirigeable ce sera effectivement difficile, dit Keverny. Je pense que nous devons faire pivoter l'ensemble pour que les réacteurs soient dirigés vers le vide. Il faudra ligoter le dirigeavion avec des moyens puissants pour qu'il ne bouge pas d'un centimètre, mais il tremblera fortement et tous les défauts de la reconstruction apparaîtront alors, soudures, rivetages mal faits ne résisteront pas à l'expérience.

— Ensuite le dirigeavion devrait être doté de ses différents systèmes d'atterrissage, flotteurs sous les ailes, trains de roues combinés avec des skis, mais nous ne pourrons le faire. Il faudra choisir et Maljory va se montrer des plus soupçonneux à ce moment-là.

— Bah, fit Ann Suba, il veillera à ce que les réservoirs ne contiennent que le nécessaire pour un quart d'heure de vol, lors du premier essai.

Gislake se souvint d'une ancienne conversation qu'il avait eue avec l'ingénieur général.

— Il estimait possible que l'appareil décolle de la caverne. La poussée sera d'autant plus forte qu'elle s'appuiera sur un mur rocheux.

— À tous les coups, s'écria Keverny, nous plongerons dans l'abîme. Il y a deux mille mètres environ au-dessous de la terrasse, penses-tu pouvoir redresser l'appareil si jamais il tombe droit ?

Gislake ne pouvait répondre, estimant qu'il faudrait calculer la puissance de poussée des réacteurs.

— Admettons que l'appareil s'envole correctement, dit Ann Suba, il ne reviendra pas ici, c'est certain. Il se posera sur un terrain aménagé.

— Il lui faudra un train d'atterrissage avec des skis, enfin façon de parler. C'est un véritable traîneau qui sera nécessaire. Sur au moins le tiers de sa longueur.

— Vous m'avez interrompue, fit Ann Suba sèchement, je voulais dire que Maljory, méfiant, ne dotera l'appareil que d'un minimum de carburant. Donc ce terrain est dans le bas de ces chaînes de montagnes, mais peu éloigné en réalité. Et c'est peut-être la raison de ses absences depuis quelque temps. Il se rend là-bas avec son train spécial pour surveiller le progrès des travaux.

— Pourquoi pas un lac ? proposa Gislake. Un lac en plaine qui ne serait pas gelé ? Depuis cette caverne à plus de trois mille mètres, nous pouvons le rallier en quelques minutes.

— Lac ou terrain, peu importe. Nous serons tous embarqués car Maljory, avec sa méfiance native, voudra nous impliquer dans ce vol. Dans l'éventualité d'une catastrophe il estimera que nous sommes tous responsables, voire suspects de sabotage et nous réglera notre compte.

— Lui ne sera pas du premier essai, dans ce cas, fit remarquer Gislake songeur. Qui le remplacera ?

— Vous comprenez pourquoi Lien Rag doit franchement exposer ses véritables intentions. Je ne vous cache pas que de savoir que c'est lui qui se balade clandestinement dans cette immense caverne, dissimulé sous une fausse tête de rapace, me laisse quelque peu agacée et je trouve même que ça frise le ridicule.

Keverny se fâcha, dit que Lascasas avait créé un mythe, celui de l'homme à tête de rapace et que Lien Rag ne faisait qu'endosser cette apparence.

— Je suppose que lui-même ne se sent pas très à l'aise ainsi affublé, poursuivit-il avec passion, mais il a compris depuis longtemps que les Aiguilleurs et la population autochtone étaient conditionnés par cette légende, pour ne pas dire infantilisés. Et malgré vos appréciations méprisantes d'intellectuelle, ce fut un succès et ça l'est encore. Quand vous voyez un ingénieur général, Maljory qui a fait des études supérieures, qui a une certaine culture, se laisser envahir par la terreur à cause de ce mythe, comment pouvez-vous reprocher à Lien Rag de l'utiliser pour parvenir à ses fins ?

Ann Suba souriait avec une indulgence que Gislake détestait. Elle se sentait supérieure en n'importe quelle circonstance, maîtresse de ses sentiments.

— Je veux bien qu'il en soit ainsi, mais si Lien Rag entretient en quelque sorte le culte de ce mythe, je voudrais bien savoir pour quelles raisons précises. Ne me dites pas que c'est juste pour attendre que cet appareil soit en état de décoller. Il y aurait une trop grande marge entre l'entretien du mythe et le résultat. Tant d'efforts, d'obstination, de vie secrète inconfortable des mois durant pour un appareil même aussi merveilleux ? Je ne le crois pas. Si son but c'est détruire ce mythe, qu'attend-il pour en commencer l'exécution ? Je reste tout de même sceptique et je ne voudrais pas pour l'instant révéler une autre explication. Elle vous apparaîtrait comme trop scandaleuse, trop inacceptable et je préférerais que vous en veniez seuls, par vos propres réflexions, au même cheminement de pensée qui m'a quelque peu bouleversée.

Gislake évita de regarder Keverny, de crainte de se trahir, mais il comprenait ce que cette femme voulait leur faire admettre. Lui-même, durant ses insomnies, y avait longuement réfléchi et jusqu'à présent il n'avait pu en accepter la conclusion sans être envahi de terreur.

— Donc, préparez un rendez-vous avec Lien Rag le plus rapidement possible. Lui-même doit quand même se rendre compte que les travaux seront bientôt terminés et que les premiers essais de moteurs ne tarderont pas. Et si les hommes de Maljory ne découvrent pas sa cachette, il sera des nôtres pour le premier décollage. Mais, curieusement j'ai l'impression que Maljory ne tient pas à savoir qui se cache depuis si longtemps dans l'appareil. Étrange Maljory qui préfère vivre dans l'angoisse qu'affronter vraiment la réalité.

Une fois dans sa cabine, Gislake repensa à cette dernière phrase et soudain il crut en comprendre le sens caché, et en fut terrifié.

CHAPITRE 30

Lorsqu'elle quittait sa cachette sous le wagon-laboratoire où Hillary Struble travaillait et vivait, Movane essayait d'en savoir plus sur l'envol de la navette spatiale. Son ami Césaire devait se trouver aux commandes en compagnie de Zixiss, l'étrange animal venu de Flatty sur Terre, par hasard. Elle n'avait jamais bien compris les raisons de cet animal, qu'il était difficile de désigner ainsi car c'était une créature intelligente dotée de certains pouvoirs extrasensoriels. Il appartenait au groupe des sphales vivant dans le corps du Bulb et y occupant une fonction bien précise, celle d'éliminer les parasites intestinaux. Et parmi ceux-ci, les laineux étaient les plus dangereux pour le Bulb. La vie des sphales était toute consacrée à cette lutte, et la simple vue d'un laineux déclenchait chez chaque individu une haine farouche et une volonté de destruction. Sur Terre Zixiss avait été atteint de visions récurrentes. Il croyait voir des laineux à la place de certains humains et s'était montré impitoyable. Movane avait participé à sa guérison, découvrant pour la première fois ses propres dispositions extrasensorielles.

Les bulletins des différents observatoires avaient suivi la trajectoire de la navette spatiale, depuis son envol en Mongolie et plus précisément du désert de Gobi. Elle seule savait que le point de décollage était Landal Gobi. Césaire et Zixiss avaient donc réussi à s'emparer de l'appareil et surtout réussi à le faire fonctionner. Elle les admirait, mais la pensée que Césaire ne reviendrait plus jamais sur Terre la désolait.

Louria, à sa demande, obtint d'autres précisions, notamment du train-observatoire dont elle était la directrice. D'après l'angle que le pilote avait adopté une fois moins assujéti à l'attraction terrestre, il semblait que la navette filait vers cette nébuleuse que l'on appelait Shade.

— Je vous rappelle, fit Louria ulcérée, qu'il s'agit d'un Bulb, copie exacte de celui qui disparut dans l'Atlantique et qui fut depuis longtemps appelé Flatty. Un satellite vivant habité par des milliers de gens, par les familles du pilote.

Ce fut Bourguine, depuis l'observatoire de 87°7, qui confirma plus franchement cette destination, mais il ajouta que la fusée devrait

effectuer un certain détour, si elle voulait éviter un amas de poussières radioactives qui ne pouvait être traversé sans risques.

— Leur influence détruirait les appareils électroniques ou du moins en fausserait les indications. Ce voyage spatial me passionne et je n'ai jamais oublié que j'étais moi aussi un Alien originaire de Flatty.

Elle n'éprouva pas le besoin de lui rappeler que parfois il avait semblé oublier ses origines. Par ambition personnelle, mais depuis qu'il était directeur de cet observatoire où elle-même avait jadis travaillé, il se montrait moins ambitieux.

— Vous regrettez de ne pas être du voyage ? demanda Louria, voyant Movane songeuse et peut-être triste.

— Je regrette Césaire Sangole qui est un garçon délicieux, mais je n'envisageais pas le retour dans mon satellite d'origine. Ce Bulb ne contient que des colons uniquement préoccupés de travaux agricoles. Ils détestent la science, les études, la culture, et sont d'un fanatisme religieux inacceptable.

— Votre ami ne pourra peut-être pas s'accoutumer à ce type de vie. Vos parents n'auraient-ils pas souhaité retourner là-bas ?

— Je ne sais pas, fit Movane sèchement, je ne les vois plus.

Les Marqua vivaient dans une petite station de pêche où ils fabriquaient de la bière, et étaient payés également comme informateurs par la police des Aiguilleurs. Lorsque Opérasque avait lancé la chasse aux Aliens, accusés à tort de plonger la planète dans un froid excessif, Movane et Césaire avaient cru bon de se réfugier chez eux, mais la mère de Movane les avait dénoncés et ils avaient réussi à s'enfuir de justesse.

— Nos recherches sur cette connexion ne progressent pas, lui dit Louria. Je suppose qu'Hillary Struble connaît les mêmes difficultés que nous. Vous avez pu avoir quelques échos de son état psychologique ?

— Peu de choses, en réalité. J'ai préféré ne pas trop intervenir dans ses réflexions. C'est vrai qu'elle passe beaucoup de temps l'œil rivé aux images du microscope électronique, mais elle ne paraît pas avoir fait de découvertes. Par contre, elle s'inquiète beaucoup pour sa petite fille et j'ai l'impression, sans en être tout à fait certaine, qu'il s'est produit un incident qui l'a intriguée. Je ne peux pas dire qu'elle a été inquiétée, mais disons plutôt surprise, comme si l'enfant avait manifesté un signe imperceptible de lucidité.

— Vous méritez de vous reposer, car cette surveillance dans des conditions pareilles doit vous exténuer. Tout ce que je voudrais vous demander, si vous en avez la force, c'est de lui apporter son plateau du soir. Peut-être aurez-vous quelques précisions sur cet incident. Pourquoi ne pas apporter une petite baudruche à Every ? Oh, pas grand-chose, mais Hillary appréciera peut-être votre gentillesse et se livrera imperceptiblement davantage.

Movane regarda le petit objet représentant un pingouin en matière molle. Elle éprouvait un vague malaise à la pensée de devoir montrer une attention artificielle à l'enfant.

— Je sais que nous avons un comportement odieux, mais nous avons décidé de réussir dans cette recherche.

— Il est possible, murmura Movane, qu'Hillary se fâche net. Ce cadeau peut prouver que nous ne faisons aucun cas du handicap profond de sa petite fille, que nous n'avons pas su apprécier son état désespéré. Mais à ses yeux je ne suis qu'une serveuse quelque peu stupide et elle n'aura aucune raison de m'en vouloir.

— Si vous préférez attendre demain je comprendrai, dit Louria avec sincérité.

— Non, ça ira.

CHAPITRE 31

La Locomotive avait donc battu en retraite, et cet aveu de faiblesse avait été salué par les coups de sirènes triomphalistes des vedettes engagées dans le combat. Les audiophones enregistrèrent même les hurras des équipages les plus rapprochés. Là-bas, en mer, c'était la liesse générale.

Les groupes nomades, qui avaient suivi la progression de la Locomotive dans la construction du pont sur le détroit, envoyèrent une délégation avec des pancartes, des banderoles, accusant les maîtres de la Machine de capitulation, mais à bord l'atmosphère était calme et l'Executive Board se moquait bien de toutes ces manifestations, d'où qu'elles viennent. Une nouvelle conférence avec le central de l'armement et celui des logistiques était en cours, et Kurty, très attentif, assistait à la mise en place d'une stratégie calquée sur ce qu'il avait proposé, n'intervenant que rarement. Il ne voulait pas jouer le rôle de celui qui croit bon de faire du zèle pour préserver son importance.

— Le Central des Archives historiques veut entrer en contact avec vous, annonça Mylord, dont la voix lui apparut plus respectueuse que naguère, mais ce n'était qu'une impression personnelle.

Cette voix synthétique n'avait à exprimer aucun sentiment.

— Ici le Central des Archives historiques. Nous avons retrouvé un enregistrement sur une tactique similaire lors de la guerre contre la Guilde des Harponneurs, qui à cette époque occupait le territoire de l'Antarctique, avant d'en être délogée par les coalisés commandés par Lien Rag, et aussi les Roux. Voulez-vous que je vous adresse un mémo sur ce conflit qui se déroula...

— Et qui finalement vit la mort de mon père.

— À bord d'un de ces hydravions qu'il avait découverts dans une cachette de Transeuropéenne. Il les avait sortis de leurs silos et en utilisait un contre cette organisation.

Cette précision le laissa ému. Son père avait soutenu l'offensive menée par Lien Rag, Liensun, le Kid et tous ceux qui faisaient partie des instigateurs de Lacustra City. Il n'était encore qu'un enfant et

n'avait eu que des précisions tronquées sur le conflit. La plupart du temps il naviguait avec Lien Rag à bord d'un de ces fantastiques ice-tankers que le glaciologue avait imaginés et fait construire pour transporter de grosses cargaisons de fuphoc. Et il en vint au désir de savoir ce que devenait Fleur. Le Central des Investigations extérieures lui apprit qu'elle avait quitté les Kerguelen à bord d'un cargo en route pour Alone-Vatican, mais que les médias locaux n'avaient fait aucun commentaire sur ce voyage.

— Il y eut aussi, lors de cette guerre, la mort du Messie des Roux, Jdrien, le fils de Lien Rag, ajouta la voix de Mylord répétant les indications du Central.

— Et le Kid, père adoptif de Jdrien lorsque Lien Rag se trouvait dans le Bulb et dans l'impossibilité de s'en évader, tua le Caudillo de la Guilde des Harponneurs, ce qui hâta la dislocation de cette confrérie d'assassins.

Le lendemain, la destruction du pont fut reprise par les vedettes, mais quelques heures plus tard elles cessèrent leurs tirs. Et peu après le Central des Investigations extérieures annonça que des embarcations avaient accosté les plates-formes d'où s'élevaient les piliers, et que des images assez mauvaises allaient être diffusées en direct depuis le satellite rescapé de la destruction et que la Locomotive avait réussi à rendre à nouveau opérationnel.

— Ils placent des explosifs, s'écria Kurty. Ils veulent économiser les missiles. Parce qu'ils se méfient encore de nous. Je veux que le Central des Investigations extérieures me communique les derniers messages échangés entre les capitaines de ces vedettes.

Il y en avait une trentaine et il les étudia avec soin. Le Central les avait tous décryptés, quel que fût le code utilisé. Lorsqu'il en eut consulté une quinzaine, il comprit qu'un certain flottement s'était installé dans la petite escadre et, un peu plus loin, il en décela la véritable raison. Les trois vedettes, qui avaient quitté le lieu du combat pour retourner à leur port d'attache dans l'intention de se ravitailler en missiles destinés à toutes les unités, ne donnaient plus aucune nouvelle.

— Avez-vous analysé ces échanges radio ? demanda Kurty soudain très excité.

— Nous en avons fait une synthèse à destination du Central des Synthèses.

Autrement dit le Central des Opérations, l'Executive Board. Ce dernier reconnu qu'il n'avait pas, pour l'instant, incorporé cette synthèse dans les éléments constitutifs de la tactique future.

— C'est une erreur, dit sèchement Kurty. Non seulement les capitaines des vedettes économisent les missiles et font sauter les piles et les plates-formes du pont, mais de plus ils attendent avec une impatience de plus en plus fébrile le retour de celles qui doivent les ravitailler. Et : celles-ci ne donnent aucun signe rassurant, comme si elles étaient restées à l'amarre dans leur port d'attache, comme si leurs armateurs jugeaient tout à fait inutile de poursuivre plus avant la destruction du pont. L'annonce du retrait de la Locomotive a dû suffire à ces entrepreneurs soucieux de leurs finances.

Il se calma et précisa :

— Nous n'avons pas affaire à des Compagnies à l'ancienne qui étaient fortement structurées et capable de soutenir une expédition militaire ou navale, même au risque de déclencher une guerre. L'argent n'était pas pour ces grandes organisations un motif de renoncement. Il suffisait de pressurer les voyageurs des Compagnies pour en obtenir. Les armateurs, eux, vivent du commerce et ces vedettes immobilisées ici dans ce détroit reviennent cher. Le trafic naval est interrompu, ce qui les inquiète sûrement. Nous devons reprendre l'offensive avant que les artificiers débarqués ne se rapprochent des structures les plus importantes du pont pour les faire sauter.

— Nous organisons une rencontre de tous les centraux, protesta l'Executive Board, c'est le règlement toujours respecté depuis qu'il a été instauré voici vingt-cinq ans.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, s'énerma Kurty. C'est maintenant que nous pouvons couler des vedettes dont trois se sont rapprochées pour débarquer ces artificiers. Les équipages sont tellement fiers de cette fausse victoire qu'ils ne sont plus sur le quai-vive.

Et pour la première fois les autres centraux manifestèrent leur adhésion à ce programme immédiat. La recension qu'ils venaient d'effectuer avait dû mettre en lumière un article oublié, volontairement ou non, par l'Executive Board et ce dernier dut s'incliner. Tout de suite après, la Locomotive commença de s'ébranler. Ses énormes roues patinèrent sur le verglas nouvellement formé, puis arrachèrent l'énorme masse pour la lancer vers le pont en construction. Juste à cet instant une première explosion détruisit une

des bases avancées du pont, mais déjà les missiles visant les trois vedettes se succédaient sur un rythme rapide. Il fallait frapper fort et vite, sans laisser le temps aux équipages de se reprendre. L'une d'elles explosa, se souleva même au-dessus de l'eau, retomba et coula sur-le-champ. Les deux autres paraissaient intactes jusqu'à ce qu'une d'elles penche fortement sur tribord. Que se passa-t-il exactement à son bord, y eut-il un déplacement important dans la soute d'armements ou des caisses de provisions, mais d'un coup elle se retourna complètement, révélant la faiblesse de sa quille.

La troisième se déhala non sans mal, car un incendie s'était déclaré sur la passerelle arrière. Les deux autres vedettes au large paraissaient frappées de stupeur, pensa Kurty, comme si une chose aussi matérielle qu'un navire pouvait accuser le coup à la façon d'un humain. Des missiles les rejoignirent et si l'une esquiva d'un coup de barre, l'autre fut littéralement anéantie. Il n'y eut plus, lorsque la fumée et la poussière retombèrent, que de vagues épaves à la surface de la mer.

Les audiophones orientés dans toutes les directions transmettaient un embrouillamini de cris et de hurlements. Ceux des artificiers éperdus, courant vers les embarcations qui les attendaient le long de la banquise artificielle, et les encouragements de la horde des nomades qui venaient d'assister à la bataille finale.

La dernière vedette intacte filait à toute vapeur vers l'est, sans même tenter de porter secours aux naufragés ni même de répliquer.

Mais le plus effroyable fut la ruée des nomades allant au-devant de la Loco, qui commencèrent de massacrer les artificiers oubliés sur la glace.

CHAPITRE 32

Dans la yourte des femmes c'était une excitation délirante, des exclamations ravies, des cris de jeunes filles faussement effarouchées. Toutes, sous un prétexte ou un autre, s'étaient débrouillées pour aller jeter un regard à l'étranger qui arrivait au campement. Il avait impressionné tout le monde. Bien que fourbu par quatre jours de galopades, il portait beau. Le délai prévu au départ avait dû être allongé à cause des cheminements tortueux de l'expédition, pour éviter les tribus hostiles qu'Oul-Azam, harcelé par Tharbin, avait été forcé de mobiliser.

— C'est un vrai seigneur de la guerre que j'ai vu, disait l'une des femmes, jolie avec son visage rond et ses yeux d'un bleu inattendu. Il était campé sur son cheval comme le plus fier de nos hommes, et toisait tout le monde avec hauteur.

— Il porte très bien le turban, renchérit une autre. Il est grand et bien fait.

Toutes pouffaient d'une telle audace. Dans son recoin Songe souriait, très satisfaite de ces appréciations, regrettant que Lon Kwantu ne puisse les entendre, ce qui aurait renforcé sa mauvaise humeur.

— Un grand banquet est prévu et nous devons toutes aller travailler aux cuisines, mes sœurs. Et si nous sommes bien apprêtées, nous pourrons servir ce bel homme venu du ciel, paraît-il.

Cette femme faisait référence au dirigeable d'où Toz avait été arraché par les hommes du commando. Songe imaginait très bien la fureur et surtout le désarroi de Tharbin, désormais privé de son meilleur pilote, peut-être le seul capable de faire naviguer un appareil aussi gigantesque en évitant d'être repéré depuis le sol. Il savait choisir les hauteurs ennuagées pour se faufiler, coupant au besoin les moteurs quand les circonstances l'exigeaient. Dès lors le dirigeable, devenu ballon libre, était pratiquement impossible à manœuvrer, mais Toz, lui, savait le faire. Tharbin avait bien sélectionné quelques garçons pour les placer sous la direction de Toz. Ils avaient appris tous les secrets du pilotage, mais ces élèves étaient déjà conditionnés, malgré leur jeunesse, par la société ferroviaire. Certes, ils avaient

navigué à bord du dirigeable clandestin de Tharbin, mais n'avaient fait qu'obéir aux ordres. Étudier pour se voir confier la responsabilité de commandant pilote leur paraissait faire injure à l'éducation transmise par leurs parents et leurs maîtres scolaires. On ne trahissait pas facilement chez eux. Songe, avec une satisfaction mauvaise, se réjouissait à la pensée que Tharbin aurait de grandes difficultés pour s'en retourner en Compagnie du Consortium. Elle espérait qu'aucun des membres de l'équipage ne serait assez expérimenté afin d'arracher l'appareil à son mât d'amarrage, puis de gagner les couches opaques de l'atmosphère pour une navigation sans danger. Combien de temps resterait-il cloué à Landal Gobi, mal supporté par un Oul-Azam acquis désormais à Lon Kwantu ?

Estimant que son futur époux la punirait pour son audace de propos en ne l'invitant pas au banquet de réception de Toz, elle fut surprise qu'il lui envoie une fille pour l'apprêter dans des vêtements traditionnels. Elle n'en avait pas vraiment l'habitude encore, ni l'envie surtout, et elle subit avec agacement sa transformation par les mains habiles de cette sorte de femme de chambre.

— N'existe-t-il pas de robe plus légère ? demanda-t-elle, accablée par le poids de celle qu'elle venait d'enfiler.

— Oh, juste pour les travaux communs que Sa Seigneurie ne sera jamais contrainte d'effectuer.

Elle avait réussi à éliminer les trois quarts des jupons traditionnels. Elle était surprise que seulement vingt années de réchauffement, entraînant la disparition du système ferroviaire et la mainmise des Aiguilleurs, aient suffi pour balayer les combinaisons isothermes, les vêtements tristounets de cette époque révolue. On en était vite revenu par ici aux habits et robes brodés, où l'or, l'argent pour les plus riches, le cuivre et le fil d'aluminium pour les autres, traçaient des arabesques difficiles à décrypter. Parfois elle croyait repérer, subtilement déguisées, des scènes érotiques, voire pornographiques. Un certain motif notamment, alors qu'elle s'examinait dans une psyché, l'intriguait. Elle pointa son doigt dessus et demanda à la jeune habilleuse ce que cela représentait. La jeune fille baissa pudiquement la tête en murmurant qu'elle l'ignorait, mais sa nuque gracieuse, découverte par deux nattes épaisses, parut se teinter différemment. Quatre dames de compagnie l'encadrèrent pour la conduire à la grande yourte du banquet, et à son entrée les hommes présents, déjà installés, hochèrent la tête avec satisfaction de la voir ainsi attifée. Elle aurait volontiers, pour les scandaliser, arraché ces vêtements stupides lorsqu'elle croisa le regard, ô combien moqueur, de Toz, et elle rougit

sottement, estima-t-elle, baissant les yeux comme une vierge en émoi. Elle se retrouva assise à la droite de Lon, ayant juste en face le pilote.

Elle aurait pensé qu'il s'opposerait à cette obligation, et que depuis son enlèvement il aurait entretenu une rage alimentant une résistance farouche à ses ravisseurs, mais il paraissait sinon satisfait mais apparemment serein d'être là, en même temps que plein de curiosité. Lors de ses navettes à Landal Gobi il ne descendait jamais à terre, n'avait jamais assisté au banquet de bienvenue. Tharbin, toujours en alerte, n'accordant à son hôte qu'une confiance mitigée, basée sur l'or qu'il lui apportait chaque fois, préférait qu'il reste aux commandes afin d'être prêt à prendre l'air.

Lorsqu'elle croisa enfin le regard de Toz, ayant reconquis son assurance, elle retint un sourire tant ces yeux la dévoraient toute crue.

Sans daigner se lever comme on le faisait par ailleurs, Lon Kwantu prononça une petite allocution de réception, dit que le nouveau venu, très expérimenté dans l'art de la navigation aérienne, acceptait de collaborer à l'entreprise future d'installation d'un réseau ferré. Songe n'en croyait pas ses oreilles. Comment Lon s'était-il arrangé pour qu'à peine arrivé ici, Toz ait été informé de la raison de son enlèvement, et surtout de ce qu'on attendait de lui ?

La brièveté et le ton froid de ce petit discours lui en fournirent l'explication. Les gens du commando avaient dû largement utiliser son nom à elle pour le convaincre et il n'avait pas hésité une seconde. Elle était plus lucide que prétentieuse, mais il en était ainsi. Toz la désirait depuis toujours et elle savait que si elle cédait il n'éprouverait plus par la suite la même attirance, sans qu'elle puisse clairement s'en expliquer. Elle avait constaté que les hommes la quittaient avec plus de désinvolture qu'elle n'en marquait pour leur rendre la pareille. Comme une folle elle avait aimé Liensun, même quand il se montrait exécration. Sa traque sexuelle des hommes n'était dans le fond qu'une longue série de frustrations mal définies.

Pour se rasséréner elle se dit que Toz était là et qu'elle pourrait s'emparer d'un dirigeable avec sa complicité, pour rejoindre la Patagonie occidentale. On verrait plus tard ce que deviendraient leur couple, leurs sentiments.

CHAPITRE 33

Chaque fois que sous le déguisement d'une serveuse, Movane apportait son plateau à Hillary Struble, elle approchait du lit de la petite fille pour lui murmurer quelques gentilleses et lui sourire. Si la porte était fermée, elle ne le faisait pas. Hillary la surveillait comme si elle s'imaginait que cette fille de salle allait lui enlever son enfant.

Ce soir-là la porte étant ouverte, Movane approcha donc d'Every et soudain elle fut alertée par une sensation étrange. Pas exactement l'avertissement d'un danger, mais la présence d'une manifestation hostile. Quelque chose d'indéfinissable, mais qui la mettait mal à l'aise, comme si elle avait enfreint une règle éternelle.

Hillary était dans l'autre cabine, assise devant son écran de microscope, et même si elle la suivait des yeux, si elle manifestait de la méfiance, elle n'avait jamais été hostile. Movane n'était jamais sereine quand elle la voyait, mais c'était supportable, tandis que là...

Elle dut faire un effort pour s'approcher, et curieusement pressentit la présence d'une sorte de mur, d'un écran, plutôt, car elle pouvait projeter son regard jusqu'au lit, jusqu'à l'enfant qui cette fois, jamais elle ne l'avait fait, la regardait. Movane se déplaça sur la droite et le regard de la petite fille au cerveau muet la suivit. C'était une chose qui aurait pu l'enthousiasmer, et qui l'effrayait.

— Bonsoir, Every, bredouilla-t-elle, incapable de murmurer suavement comme les autres soirs, je t'ai apporté ce que tu aimes par-dessus tout, de la crème glacée.

Son ton inhabituel alarma Hillary qui fit reculer son siège à roulettes, dont l'une d'elles couina. Elle vint à la porte puis s'approcha.

— Vous devez avoir pas mal de travail, dit-elle de sa voix rugueuse. Pourquoi perdre votre temps avec une créature sans intelligence ? Qu'espérez-vous donc obtenir d'elle ?

Instinctivement, Movane s'écarta de ce corps massif, bouillonnant de colère, semblait-il, et Hillary Struble poussa un cri ou plutôt une sorte de gémissement angoissé.

S'efforçant de reculer en suivant strictement une ligne bien droite afin que l'enfant ne la suive pas du regard, Movane essaya de gagner la sortie, mais soudain Hillary la rattrapa.

— Faites un pas sur la droite, gronda-t-elle.

— Mais...

— Faites ce que je vous dis, rugit l'ogresse.

— Ce n'était rien qu'un mouvement sans raison, pas un réflexe.

— Un pas sur la droite.

Elle le fit sans regarder Every, mais les yeux de la petite avaient suivi son écart.

— Je dois m'en aller, murmura-t-elle, oppressée.

— Je ne vous y autorise pas. Un pas sur la gauche maintenant.

— Vous n'avez pas le droit de me retenir de force... Je me plaindrai.

— Je vous ai dit un pas sur la gauche, hurla Hillary, vous êtes sourde ? À quoi jouez-vous, hein ? Qu'est-ce que cela signifie, que cachez-vous dans votre tête de jolie fille aguicheuse ? Vous n'êtes qu'une salope comme toutes les autres, sûrement, à vous frotter à tous les mâles de ce laboratoire, mais vous avez aussi autre chose qui intrigue ma petite fille et c'est la première fois, depuis qu'elle est née, qu'elle suit des yeux une personne qui s'agite.

— Je ne m'agite pas, je vous interdis de m'insulter, je refuserai désormais de vous servir tant que vous ne m'aurez pas présenté vos excuses.

— Ta gueule... Tu ne sortiras pas tant que tu ne m'auras pas expliqué comment tu peux faire réagir la petite. Je suis certaine que tu ne viens dans cette cabine que pour la provoquer. Tu fais semblant de t'attendrir sur elle, mais tu as une intention cachée.

Jusque-là Movane était presque heureuse de s'être laissé désarçonner, au lieu de réagir avec brutalité comme elle l'avait fait trop souvent, au point de le regretter. Par exemple avec Bourguine qu'elle avait fait basculer dans une crise d'épilepsie où il avait failli perdre la vie.

Seulement Hillary commit l'imprudence de lui saisir l'épaule d'une

main aussi forte qu'un étau, et la douleur subite qui la jeta presque à genoux lui fit oublier ses bonnes résolutions. Ce fut foudroyant. En moins d'une seconde elle projeta dans la conscience d'Hillary cette scène du meurtre de l'aide maternelle de la petite.

Hillary la libéra de sa serre d'acier et fit un bond en arrière, comme si un serpent monstrueux se dressait devant elle, la gueule ouverte.

C'était fait et jamais Hillary ne pourrait oublier que cette serveuse sans importance venait de lui flanquer un terrible coup en plein ventre avec le rappel de son crime. Hébétée, elle la regarda qui reculait vers la cabine voisine, tandis qu'Every suivait du regard son départ.

Jusqu'au bout, Movane crut que l'autre réagirait, la rattraperait pour la tuer, mais elle était vraiment trop sonnée pour y songer, pour en avoir la volonté. Elle put atteindre le couloir, refermer la porte. Elle se mit alors à courir à toute vitesse, bouscula plusieurs personnes arrivant dans l'autre sens, réussit à gagner sa cabine, en verrouilla la porte. Une porte bien fragile que d'un seul coup d'épaule la gigantesque Hillary fracasserait.

Elle s'assit tremblante sur le bord de son lit, se vit en train de préparer ses affaires pour s'enfuir, car son rôle venait de prendre fin. Elle imaginait la colère de Louria lorsqu'elle serait au courant de sa réaction insensée, mais Hillary l'avait poussée à bout et elle discernait mal la raison de sa colère. Était-ce de la jalousie envers celle qui avait su éveiller le regard de la petite handicapée mentale ? Oui, mais pourquoi cette émanation d'hostilité chez l'enfant ?

CHAPITRE 34

La grande baie, où les contrebandiers asiatiques récoltaient des quantités énormes de krill, possédait une plage qui, excepté l'endroit où des installations provisoires avaient été élevées, formait ensuite de part et d'autre un mince cordon de glace. Des éminences, faibles collines d'inlandsis recouvertes aussi de glace la bordaient, et jamais Fleur ne se serait rendu compte, sans Jdriège qui lui permettait de les repérer, que des centaines de têtes apparaissaient sur ces faibles sommets. Les contrebandiers étaient cernés de toutes parts, les tribus rousses arrivant en grand nombre. Jdriège estimait qu'avant la nuit il y aurait plus de mille Hommes et Femmes du Froid en attente de ce qu'il déciderait. Exceptionnellement la Voix lui avait confié la direction de l'affaire. Il avait précisé, selon la procédure habituelle, qu'il attendrait le retour de ceux qui pêchaient le krill en mer pour descendre vers eux afin de discuter.

Fleur était au courant du système politique des Roux, c'était un mot insolite pour expliquer comment ils géraient certaines situations. Ce que Jdriège appelait la Voix était une étrange possibilité pour chaque Homme du Froid d'émettre son avis en certaines circonstances exceptionnelles. Le résultat final de ce référendum télépathique n'était jamais remis en question. En général ce n'était jamais le même individu qui était chargé d'exécuter ce qui avait été décidé, et dans le cas présent Jdriège avait été désigné. Il jouissait cependant d'un statut spécial en tant que fils reconnu du Messie Jdrien. D'ordinaire le rôle des pères n'était jamais pris en compte et seules les mères pouvaient en quelque sorte revendiquer leur état de génitrice.

— Je descendrai avec toi, bien entendu, pour rencontrer ces gens-là, dit Fleur, sans douter un seul instant de l'assentiment de Jdriège.

Il n'aurait jamais essayé de l'en dissuader sous prétexte de la protéger, en utilisant les hypocrisies des Hommes du Chaud qui habilement éliminaient ainsi les femmes de certaines rencontres capitales.

— Ils sont certainement armés, ajouta-t-elle. Peut-être pour chasser le phoque ou le renne, mais je pense qu'ils sont dangereux parce qu'ils savent qu'ils agissent dans l'illégalité.

— Ils sont sur notre territoire, fit Jdriège, et n'ont pas eu l'idée de nous en demander la permission. Nous aurions pu être dupés s'ils l'avaient fait en prétextant qu'ils étudiaient scientifiquement le krill, par exemple. Ce krill, en fait, ne nous concerne pas vraiment, même si nous savons que notre existence en dépend indirectement. Il se trouve en dehors de la banquise, et lorsque nous avons décidé que ce continent austral serait le nôtre, nous en avons fixé les limites à la demande des Hommes du Chaud. Il y a eu un pacte oral avec des gens comme ton père...

— Ton grand-père.

— Oui, mais il y avait aussi le Kid, Kurts, Liensun et tant d'autres. Par la suite nous avons eu une grande réunion dans les installations de la mer de Weddell, sur le même sujet.

— Les deux navires mettent des chaloupes à l'eau, la récolte est terminée pour ce soir. Ils doivent se relayer pour venir passer la soirée et la nuit à terre, mais à bord il reste certainement un équipage capable de faire face au changement de temps.

— Nous attendrons que ceux-là soient débarqués.

Fleur se demandait si vraiment Jdriège pensait qu'une négociation, même difficile, pourrait régler la question. Elle n'y croyait pas, était sûre qu'il y aurait affrontement et qu'ils seraient contraints de faire un exemple désagréable pour que ces gens-là, de retour chez eux, expliquent que la récolte du krill ne serait plus jamais aussi facile. Peut-être conseilleraient-ils à ceux qui les envoyaient, surtout les patrons du vivier du Tonkin, c'est-à-dire l'Ecuadorian Eastern Company, de renoncer. Jdriège était si confiant en sa force de persuasion, si innocent en fait, ignorant combien les Hommes du Chaud pouvaient être corrompus, qu'il n'avait pas envisagé un seul instant que ces pourparlers puissent échouer. Le millier de Roux dont il avait parlé ne serait là que pour accentuer sa dialectique, mais tout recours à la force était a priori exclu, chez lui comme chez ses amis.

CHAPITRE 35

Les énormes engins de levage, nécessaires pour soulever le fuselage reconstruit du dirigeavion, n'auraient pu opérer dans la caverne où pourtant le plafond était à plus de cent mètres. Durant les travaux de reconstruction, des ouvriers spécialisés, accrochés à des nacelles, avaient fixé à ce plafond d'énormes treuils télécommandés. Il avait fallu araser les protubérances de la roche pour obtenir une longue bande de voûte sans incidents.

Maljory n'avait pas encore choisi la nature du train d'atterrissage et Gislake et ses compagnons ne pouvaient que se livrer à des suppositions sans fondement. Les vérins furent remplacés par d'énormes trains à roues pneumatiques, et lentement, centimètre par centimètre, deux tracteurs sur rail amenèrent l'appareil sous les treuils mis en place.

Tout d'abord on allait coller les ailes au fuselage, véritablement les coller. Au début, avant l'arrivée d'Ann Suba sur le chantier, l'ingénieur général envisageait de les souder, mais Gislake l'avait mis en garde, se rappelant les raisons pour lesquelles Ann Suba, conseillée par Charlster, avait choisi l'encollage dans les ateliers Kurts de Lacustra City. Tout d'abord sceptique, l'ingénieur général avait fini par comprendre que l'encollage autorisait plus de souplesse quand les réacteurs géants crachaient leurs milliers de watts. Mais à la connaissance de Maljory il n'existait pas une telle colle dans la concession de la Caste.

Ann Suba en connaissait le secret de fabrication et tout d'abord elle prétendit ne pas s'en souvenir. Gislake la supplia de changer d'avis, de ne plus s'opposer à sa fabrication et elle finit par céder, comprenant qu'il avait des raisons mystérieuses de le lui demander.

Les ailes aussi avaient été refaites avec leurs particularités exactes. On pouvait accéder à l'intérieur de chacune d'elles malgré le tremblement causé par les réacteurs et en dépit de la chaleur.

Leur pose s'effectua en moins d'une semaine. La colle était d'excellente qualité et séchait très vite. On allait enfin pouvoir installer les puissants réacteurs et déjà le mur contre lequel ils souffleraient était presque terminé. Il occupait le centre de la caverne,

la partageait en deux, créant des difficultés de circulation, mais serait détruit par la suite. Il était percé d'une multitude de conduits pour réduire la force de réaction. Ces ouvertures pourraient s'ouvrir beaucoup plus lorsque les essais atteindraient leur puissance maximum.

Gislake et Ann Suba savaient que Keverny s'entretenait chaque jour, peut-être plusieurs fois dans le même laps de temps, avec Lien Rag, mais ignoraient par quel moyen ils pouvaient ainsi communiquer à l'insu de tous et surtout de la police des Aiguilleurs. Ces deux-là n'auraient même pas pu indiquer approximativement l'endroit où se cachait leur ancien patron. La seule possibilité était dans la double coque, mais à quelle hauteur, personne ne pouvait le dire. Des inspections aux infrarouges étaient presque journalières, mais ne donnaient aucun résultat. Si Gislake, depuis qu'il avait été profondément humilié par le glaciologue, essayait de vivre normalement malgré cette blessure profonde, Ann Suba acceptait difficilement de ne pas être dans la confiance et s'offusquait de cette méfiance. Comment son compagnon des ateliers Kurts pouvait-il la traiter ainsi, refusant de lui accorder un rendez-vous ? Elle en tirait la conclusion que Lien Rag la craignait, se méfiait de sa réputation de femme peu influençable et d'une lucidité gênante, pour ne pas dire inopportune. Apparemment, Maljory se rassurait et parfois devenait agréable, les accablait d'amabilités et même faisait mine d'être porté sur les bonnes blagues. Autour de lui son contingent d'Aiguilleurs, ceux de la garde rapprochée et les ingénieurs, gardait sa rigidité habituelle, toute sa morgue et ne s'adressait aux trois étrangers qu'avec circonspection et quand c'était obligatoire.

La mise en place des moteurs fut plus ardue que prévu, et lorsque l'une des ailes commença de fléchir on crut qu'elle allait se détacher, s'écraser au sol avec le précieux réacteur. Pour construire ceux-ci, les Aiguilleurs ingénieurs, déjà hostiles à ce projet insensé de réhabilitation du dirigeavion, avaient eu du mal à vaincre leur répugnance. Il n'existait dans leur domaine qu'une catégorie de réacteurs pour des trains expérimentaux qui circulaient dans des zones désertiques à cause des flammes qui s'en échappaient.

Seuls Ann Suba et ses compagnons restèrent sereins lorsque l'aile fléchit. Rendu furieux par l'inquiétude, Maljory apostropha la scientifique, grossièrement.

— Tout d'abord modérez-vous, s'il vous plaît, et puis observez bien ce qui va se passer. L'aile dispose d'une mémoire qui lui permettra de se rétablir dans l'axe primitif. Son mouvement rétro est imperceptible,

mais patientez un quart d'heure encore et vous verrez que l'encollage est parfaitement réussi.

Il haussa les épaules, rejoignit son groupe tout aussi sceptique que lui, mais comme annoncé l'aile reprit sa position d'origine et les Aiguilleurs, mauvais joueurs, ne firent aucun commentaire, seuls quelques ouvriers applaudirent. La garde rapprochée s'agita et sembla vouloir calmer cet enthousiasme, mais l'ingénieur général, d'un signe, les retint.

Le lendemain, Ann Suba insista pour aller vérifier elle-même l'état des treuils qui depuis maintenant plus d'une semaine subissaient le poids de l'appareil. Toujours arrogant, Maljory la toisa comme si elle proférait une imbécillité, mais elle insista et il finit par l'accompagner. Ils utilisèrent une nacelle qui non seulement pouvait monter et descendre, mais aussi se déplacer latéralement sous la voûte. Ce fut le treuil central qui attira toute l'attention de la scientifique. Elle posa la main sur le bâti, regarda son compagnon en pinçant la bouche.

— Chaleur résiduelle, alors qu'il n'a pas fonctionné depuis quarante-huit heures. Il faut donc admettre que le mécanisme a été porté au rouge pour que son refroidissement ait demandé si longtemps.

Blême, Maljory hurla dans son porte-voix et d'autres nacelles s'élevèrent avec des ouvriers.

— Il faudra le changer, insista Ann Suba, une réparation vite faite pourrait s'avérer ensuite catastrophique.

Pas un instant l'ingénieur général ne se douta qu'il était impliqué dans un complot. Lien Rag avait fait savoir à Keverny qu'il avait besoin d'une pause dans les travaux pour pouvoir changer de cachette. Il avait prévu de bloquer le mécanisme du treuil pour le faire surchauffer. Le temps qu'on l'échange contre un autre lui permettrait de faire son déménagement.

Keverny jurait qu'il ignorait tout de ce déplacement, mais les deux autres ne le croyaient pas. Ann profita de cet incident pour reprocher à Maljory de ne pas avoir encore choisi le mode d'atterrissage.

— En cas de chute l'appareil, doté d'une suspension hydraulique, aurait pu encaisser le choc. Au cours des atterrissages il en subira d'aussi rudes et même plus. Là, le pont inférieur aurait été plié en accordéon. Non seulement vous n'avez pas fixé votre choix, mais de plus lorsque celui-ci sera fait, nous perdrons combien de jours à

attendre que le train soit enfin fabriqué ?

Maljory se redressa avec dédain.

— Il est prêt, mais je ne voulais pas en parler pour l'instant.

— Il faut le mettre en place. Je n'ai aucune confiance en vos chariots sur pneumatiques. Il sera très difficile de les bloquer lorsque les réacteurs donneront leur pleine puissance. Tandis que le système de freinage du dirigeavion est d'une très grande efficacité, et je vous donne ma parole que j'ai souvent assisté à la maîtrise de cet appareil par Gislake et Keverny. Nous avons également un autre pilote qui nous a quittés, et c'était un trio époustouflant. Ils étaient passés maîtres dans les atterrissages courts, quand nous n'avions ni étendue d'eau ni glace. L'appareil se cabrait, le nez pointé vers le ciel, mais il s'arrêtait. Vos essais contre le fameux mur ne pourront jamais atteindre le maximum de puissance. Et si vous persistez dans vos intentions, il vaudra mieux faire pivoter l'appareil le nez contre le mur, en recouvrant ce dernier d'une épaisse couche élastique. Le flux brûlant sera orienté vers l'ouverture de la caverne. Mais je vous le répète, le mieux c'est encore de fixer le train d'atterrissage que vous avez choisi. Quel est-il ?

Curieusement, Maljory l'entraîna à l'écart, loin de sa garde et de son staff d'ingénieurs.

— Un combiné roues-skis. Vous m'avez dit que la coque pouvait être utilisée sans problème pour les amerrissages.

— Amerrissages forcés, précisa-t-elle, et nous ne le faisons qu'avec l'aide de quelques ballonnets encore gonflés dans l'enveloppe du dirigeable annexe. Nous nous posions avec moins de brutalité, dans ce cas.

Il hochait la tête, pensant visiblement à autre chose. Soudain Ann Suba, qui regardait les ingénieurs laissés à l'écart, se demanda pourquoi ils avaient l'air aussi bizarre et elle crut comprendre qu'entre Maljory et eux existait un litige.

— Vos collaborateurs sont-ils opposés à la mise en place du train d'atterrissage ? murmura-t-elle. Parce que d'un seul coup l'appareil deviendrait opérationnel. Même avec si peu de carburant dans les réservoirs, il serait possible de parcourir une belle distance, car vous n'avez pas manqué de le comprendre en étudiant la forme des ailes, c'est un excellent planeur. En dépit d'un approvisionnement limité de fuphoc, nous pourrions gagner une altitude de dix à douze mille

mètres dès le départ, ce qui nous laisserait une belle marge pour planer sur plus de mille kilomètres. Et mille kilomètres seraient suffisants pour gagner les zones rebelles d'où vous avez été chassés.

— Je le sais, je l'ai compris en étudiant ces ailes, et mes ingénieurs également, lâcha-t-il avec un soupir, et c'était la première fois qu'il abandonnait sans réticence une confiance de cette importance. Mais ce n'est pas tout. Ils ont peur. Tout le monde a peur et je n'ai aucun volontaire pour le premier essai en vol.

— Allons donc, fit-elle ironique. De fiers Aiguilleurs terrorisés à la pensée de voler comme des oiseaux dans un merveilleux appareil ?

— Des siècles à vivre dans deux dimensions. La troisième était limitée par la hauteur des wagons et au plus par celle d'une verrière. Jamais nos regards n'ont osé affronter l'immensité de la verticale, jamais. Dans nos écoles nous étions conditionnés pour regarder droit devant nous, en dessous de nous, mais lorsque nous levions les yeux il était de notre devoir de nous limiter. Jamais le mot ciel n'était prononcé entre nous et ce n'est que depuis peu que parfois nous parlons de l'ennuagement plus ou moins épais. Lorsque le réchauffement fut à son maximum, voici douze ans environ, et que parfois un rayon de soleil traversait la couche des brumes, nous avions l'impression que nous étions foudroyés pour tous ces sacrilèges. Nous sommes irrémédiablement rivés au sol, que dis-je au sol, à la glace, à nos trains, à nos rails et toute tentative d'évasion nous remplit de culpabilité. Certains de mes ingénieurs souhaitent partir avant les essais en vol. Ils ne peuvent, disent-ils, assister à cette remise en cause.

— Et vous avez besoin de cet appareil pour achever votre œuvre de conquête du pouvoir ? dit-elle avec son franc-parler habituel.

Il ne parut pas offusqué, la regarda simplement, le visage neutre.

CHAPITRE 36

Elle leur avait tout raconté avec des sanglots qui rouillaient sa voix, des larmes aux yeux. Elle vivait depuis dans une terreur latente, mais aussi avec le désespoir d'avoir été considérée comme une ennemie par la fillette.

— Comprenez-moi, cette gosse, que même sa mère qualifiait de légume, est soudain sortie de son inconscience totale pour me haïr. C'est une expérience effroyable. Visiblement, Hillary Struble était complètement éperdue, mais furieuse, et j'ai réagi avec une stupidité irresponsable en lui faisant revivre en un flash le meurtre de cette assistante maternelle. Sa rage est alors devenue monstrueuse.

— Avez-vous compris la raison pour laquelle la petite Every est sortie de sa léthargie pour vous manifester son hostilité ?

— Je me demande...

Elle reprit sa respiration.

— Je crois qu'elle a soupçonné ma présence dans cette cachette sous le wagon. Je vous l'ai dit, j'avais eu conscience qu'il s'était produit un incident qui avait alerté Hillary. Je pense que cette gosse, qui vit sans la moindre réaction depuis sa naissance, m'a en quelque sorte flairée juste en dessous de son lit, et que lorsque je me suis présentée devant elle, une infime parcelle rescapée de son cerveau a fonctionné pour projeter sur moi son venin de haine.

— Ne soyez pas aussi accablée, dit Harold avec gentillesse. Nous commettons tous des erreurs, un jour ou l'autre, et en quelque sorte vous avez eu un réflexe d'autodéfense. Auriez-vous eu une arme, que vous vous en seriez servi contre Hillary devenue si menaçante.

— Je veux bien comprendre cette réaction, dit Louria plus sèche, mais en attendant nous restons avec le mystère de cette cinquante et un mille et unième connexion rejetée par l'ordinateur, comme non conforme aux autres.

— J'ai passé des heures là-dessus, murmura Harold, sans trouver où était l'anomalie. Et je suppose qu'Hillary ne l'a pas non plus découverte.

— Je suis encore plus pessimiste, poursuivit Louria qui en voulait profondément à Movane et ne supportait pas que son amant montre autant d'indulgence. Hillary va certainement nous quitter avec sa gosse. Mais si elle reste ce sera encore plus inquiétant, car si elle trouve l'anomalie, elle l'utilisera à nos dépens. Edgon nous a mis en garde contre elle. C'est une femme qui ne pardonne rien, qui au besoin provoque pour pouvoir ensuite haïr tout le monde.

Movane, devant tant de hargne, reprenait toute sa vitalité. Louria était jalouse d'elle, et elle était capable d'assumer cette situation d'autant mieux qu'Harold Kowning la laissait indifférente, même s'il se montrait gentil camarade de travail.

— Hillary n'a plus de raison de nous faire confiance, reprit Louria venimeuse.

— A-t-elle jamais commencé ? protesta Harold.

— Elle sait que non seulement nous la faisons surveiller, mais que Movane Marqua était là pour utiliser contre elle ses dons quelque peu bizarres. Vous avez échoué et je ne vois pas ce que nous pouvons faire désormais. Si elle s'en va, j'en serais même soulagée, je ne vous le cache pas.

— Elle a tout de même réussi à isoler cette connexion douteuse, alors que vous n'avez jamais songé à utiliser le même procédé pour y parvenir, lança tranquillement Movane, se moquant bien de se faire de Louria une ennemie sans complaisance.

Après ce qu'elle avait affronté avec Hillary, la directrice du train-observatoire ne pouvait être pire.

Pour la première fois Louria fut prise de court par tant de tranquille assurance, et sachant ce dont Movane était capable, elle redouta que certains de ses secrets les plus intimes, ses fantasmes ne soient soudain révélés au grand jour. À n'en pas douter cette fille était doublement dangereuse par sa beauté, sa nature sensuelle et ses pouvoirs anormaux. Elle savait que contrairement à elle, Movane n'avait aucune ambition professionnelle et cultivait même une certaine éthique quant à l'utilisation de ses talents.

Pour dissiper la tension, Harold annonça qu'il allait tenter une expérience similaire à celle d'Hillary.

— Si l'ordinateur écarte une de ces connexions, quelle qu'elle soit, simple regroupement de microprocesseurs, logiciels contributifs ou

autres, la comparaison avec l'autre pourrait être profitable, si par chance l'anomalie est différente. Si c'est la même, il n'y aura pas grand-chose à en tirer, sinon tout sera possible.

— Je dois rejoindre le train-observatoire parce que c'est mon véritable travail. Vous préférez peut-être m'accompagner, Movane, pour vous éloigner de cette furie qu'est Hillary Struble ?

— Je préférerais qu'elle reste, déclara Harold avec un sourire, j'ai besoin d'être assisté car le défilé de ces, connexions va être lassant, et il me faudra être remplacé pour aller prendre l'air ou manger un morceau.

— Je suis sûre que la présence de cette femme la perturbera, insista Louria, et je me demande si tu peux prendre la responsabilité de la garder ici alors qu'Hillary a peut-être des intentions criminelles à son égard.

— Je la ferai discrètement surveiller. N'oublie pas que moi-même, en tant que responsable de ce train-laboratoire, je ne peux passer des heures l'œil rivé à l'écran du super-microscope. Movane le fera à ma place pour moitié du temps. Je suis même certain qu'avec ses fonctions extrasensorielles elle sera beaucoup plus vigilante que moi, dans ce cas.

Louria préféra s'en aller. Elle avait failli lui crier : « Tu as surtout envie de la sauter, espèce de connard », au risque de rompre définitivement avec lui.

Deux heures plus tard, son train spécial l'emportait vers son observatoire, alors qu'elle ruminait inlassablement ses griefs contre cette fille venue perturber son couple.

Movane s'adapta très vite à ce travail dont Harold avait effectué le programme. Elle admira sa rapidité et sa concentration.

Edgon, le père d'Harold, leur rendit visite et examina une fois de plus la fameuse connexion, tout en admirant la silhouette de Movane penchée sur l'écran. Elle en avait assez d'être assise et un genou sur son siège, ce qui arrondissait encore plus ses fesses, elle ne se rendait pas compte de l'émerveillement du vieux coureur de jupons.

Harold surprit la scène, haussa les épaules, mais reconnut que son père et lui-même avaient sous les yeux de quoi enrichir leurs rêves intimes.

— Non, dit Edgon, lorsque son fils lui proposa de rencontrer

Hillary Trouble pour essayer de la calmer et tenter de comprendre quelles seraient désormais ses intentions.

— Non, je refuse d'affronter ce fauve qu'on n'aurait jamais dû laisser en liberté. Tous les copains de notre brain-trust m'ont mis en garde contre elle. Elle est irrécupérable.

Il serait bien volontiers resté avec eux, mais Harold ne l'y encouragea pas et il finit par les quitter.

— On dit que c'est un des meilleurs spécialistes en électronique, dit Movane, que le vieux voyageur amusait.

— Un vieux filou qui sait user aussi de son charme.

CHAPITRE 37

Les premiers allumages des réacteurs furent assez cafouilleux, et sans Keverny les Aiguilleurs ingénieurs auraient cherché longtemps. Lui, dénicha la panne dans l'heure qui suivit et il relança la postcombustion de sa propre initiative. La première fois, Maljory, dans l'intention de gratifier la collaboration de ses ingénieurs, leur avait laissé l'honneur de la mise à feu, mais ils avaient peu apprécié de rater totalement cette opération. Et maintenant ils paraissaient encore plus courroucés que ce fût cet étranger douteux qui les supplantât et leur donne même une leçon de mécanique. Gislake et Ann avaient échangé quelques regards inquiets et attendaient au moins des protestations, mais il n'en fut rien. Keverny eut assez d'intelligence pour laisser ensuite les autres moduler le flux, jusqu'à ce que l'appareil se mette à trembler sur ses chariots pneumatiques.

On maintint ce rythme durant une demi-heure, mais l'alerte fut donnée, le mur chauffait terriblement. Il fallut donc tout stopper.

Maljory organisa une table ronde sur cette première tentative. Keverny et Ann Suba y furent conviés. Gislake n'eut même pas droit à un regard de l'ingénieur général, et il s'en moquait. Il remonta dans le poste de pilotage de l'appareil et reprit réellement contact avec les commandes, après des mois d'attente. Il était ému, et depuis ce poste très surélevé au-dessus du sol, plus de soixante mètres, il découvrait l'immensité de ce ciel grisâtre au plafond assez haut pour une fois. Une belle journée pour décoller avec la pleine puissance du moteur, à condition que les conduits du mur soient fermés. L'appareil s'élancerait d'un bond, donnant un véritable coup de rein, serait projeté au-dessus de l'abîme au fond duquel quelques villages indiens étaient à peine visibles. Une seconde poussée l'enverrait vers l'altitude extrême. Ann Suba n'avait pas dit toute la vérité à Maljory lorsqu'elle l'avait entretenu des belles performances de planeur de l'appareil, moteurs coupés. Ce n'était pas mille kilomètres qu'ils auraient pu franchir, mais presque le double.

— Ils ont des réactions mitigées, lui annonça Keverny lorsqu'ils se retrouvèrent au mess.

La table ronde avait duré plus de deux heures et Ann Suba, quelque peu furieuse, avait décidé de ne pas prendre son repas de

midi et s'était enfermée dans sa cabine.

— Visiblement, Maljory n'est pas très à l'aise. Tant que les travaux occupaient ces Aiguilleurs, l'ambiance était acceptable, même si parfois on devinait qu'ils n'étaient pas vraiment enchantés de faire ce boulot. Tout comme les ouvriers mécaniciens, les tôliers, les soudeurs. Mais en ce jour où les moteurs ont été essayés, tous ces fidèles des Accords de New York Station sur la société ferroviaire ont plus que du vague à l'âme. On les sent crispés, en ébullition, même. Ils ont accepté d'accompagner Maljory dans la dissidence, mais il suffirait d'un rien pour les révolter, et dans ce cas nul ne peut dire ce qui se produirait.

— Tu as pu communiquer avec Lien Rag ? chuchota Gislake en regardant autour de lui.

— Comment aurais-je fait ? s'énerva Keverny. Je sors à peine du wagon-bureau de Maljory et je suis venu directement ici.

— Que pourrait-il se passer en dehors d'une opposition hostile ?

— Maljory va devoir composer. D'ailleurs le voilà avec toute son équipe. Ils font tous une gueule pas possible et seul leur patron essaye d'afficher un air satisfait, mais je suis certain qu'il n'est pas très rassuré.

D'habitude, Maljory se joignait à eux pour les repas au mess, mais cette fois il resta avec ses ingénieurs. Sa garde prétorienne se dispersait en différents points pour ne pas le perdre de vue.

— Que crois-tu, que ces gorilles interviendraient si les ingénieurs se montraient franchement hostiles ?

— À tous les coups.

Ils mangèrent en silence et Keverny attendit d'être au-dehors pour faire allusion à Lien Rag.

— Il a dû encaisser le tremblement, a pu évaluer la puissance relative des réacteurs. Il a tout de même participé à la construction de l'appareil, et l'a si souvent piloté lui-même qu'il ne peut se tromper sur le moindre bruit suspect, la moindre vibration insolite.

Ils se retrouvèrent dans le bureau d'études afin d'examiner le détail des réacteurs. Lors de leur mise en projet, Keverny en avait modifié discrètement quelques points pour obtenir une diminution de la consommation de fuphoc, à l'insu des Aiguilleurs. Mais, justement, Maljory venait d'ordonner que soit mesurée la quantité de carburant

dépensée dans l'essai précédent, pour se faire une idée de la consommation future de l'appareil, quand il accomplirait son vol inaugural.

Ce soir-là, comme il en avait l'habitude, Maljory surgit dans la cabine de Gislake où se trouvait aussi Keverny.

— Je pensais que voyageuse Suba serait des vôtres, s'étonna-t-il, l'air ennuyé de ne pas la rencontrer.

Personne ne l'avait revue, suite à la table ronde, et Keverny avait expliqué à Gislake qu'elle s'était rudement affrontée à plusieurs ingénieurs qui mettaient en doute sa compétence professionnelle.

— En réalité, avait précisé Keverny, ce qu'ils appellent compétence professionnelle sous-entend esprit de corps et fidélité absolue à la Caste. Pour ces gens-là, n'être pas convaincu que la Corporation des Aiguilleurs est la meilleure des choses au monde suppose un manque d'intelligence et l'impossibilité d'accéder à une grande efficacité dans sa profession.

— Je regrette cet incident entre voyageuse Suba et quelques-uns de mes ingénieurs un peu excités. Pouvez-vous intervenir auprès d'elle pour qu'elle consente à oublier cette scène stupide ?

— Vos ingénieurs, dit Keverny en lui servant un verre de vodka et le lui tendant, ne supportent vraiment pas l'idée de s'affranchir du rail. Ils voient dans le dirigeavion la première tentative de déstabilisation du système général et de la Caste du Sud en particulier.

— Je vous en prie, Corporation et non ce mot désagréable de Caste.

— Si vous voulez, mais vous nous aviez laissé entendre que vos collaborateurs avaient accepté l'idée d'un appareil libéré des contraintes terrestres. Je regrette qu'ils remettent en cause le beau travail que nous avons effectué en quelques semaines. À l'exception du train d'atterrissage et bien entendu de la superstructure dirigeable, le dirigeavion est comme neuf et prêt à prendre son envol. Je ne vois pas comment vous pourrez les amener à vous suivre jusqu'au bout dans votre programme.

Gislake était presque effrayé par la tranquille audace de Keverny qui osait mettre Maljory devant ses difficultés à venir. Et ce dernier, après une gorgée d'alcool, hochait la tête comme pour approuver ces paroles, voire encourager le chef mécanicien à aller encore plus loin.

— Maintenant nous devons présenter l'arrière de l'appareil vers le vide pour augmenter peu à peu la puissance des moteurs. C'est la partie la plus dangereuse des essais. Quand nous l'avons construit dans les ateliers de Lacustra City, nous disposions d'un matériel technique autrement développé. Ici nous bricolons quelque peu. Sans vouloir me moquer des installations qui sont tout de même honnêtes.

— Nous allons attendre quelques jours, annonça Maljory en vidant son verre. Je souhaite que cette effervescence se calme. Je crois que je devrais me débarrasser de deux personnes qui manipulent en secret les autres. Dans notre Corporation cela se fait dans la discrétion et sans entraîner de conséquences dramatiques.

— La mort de l'Aiguilleur est donc une légende, persifla Keverny.

— Tout à fait. Vous faites référence à un passé qui a été oublié.

Keverny eut un sourire furtif, se souvenant d'avoir vu les photographies d'un Aiguilleur le pied gauche coincé comme dans un étau par un aiguillage manuel manœuvré par ses collègues. À moins de cent mètres de lui, un convoi lancé à toute vitesse se ruait et allait l'écraser dans les quelques secondes suivantes. Le malheureux, les yeux exorbités, des gouttes de sueur congelées en chapelets sur ses joues, ouvrait des yeux horrifiés. C'était Yeuse qui avait obtenu cette photographie à une certaine époque et l'avait fait diffuser par une agence indépendante de l'Australasienne, Compagnie aujourd'hui disparue.

— Nous allons perdre beaucoup de temps, remarqua Keverny. Les essais devraient se rapprocher de plus en plus, afin d'obtenir des rapports les plus proches possibles de ce que nous avons établi dans notre plan de marche.

— Pendant ce temps le train d'atterrissage sera terminé et transporté jusqu'ici. Il se compose de quatre chariots, en quelque sorte. Nous avons eu beaucoup de mal avec les roues équipées de pneumatiques. Il existe des wagons pareillement montés, mais en tout petit nombre et nous ne disposons pas de véritables usines pour cette fabrication. Juste de petits ateliers artisanaux. Il y a aussi le problème du latex.

— Le caoutchouc synthétique, voire plastique, n'a jamais été utilisé chez vous ?

— Dans les articles d'exclusion, si vous préférez les articles de l'embargo décrété voici bientôt cent cinquante ans par les premiers

services de la CANYST, il était interdit de faire pousser des hévées par n'importe quel moyen que ce fût et de poursuivre, grâce aux procédés retrouvés dans les gisements économiques diversifiés ou GED, la fabrication de ces produits. À cette époque, de petites Compagnies isolées voulaient abandonner le rail pour des routes empruntées par des véhicules autonomes équipés de roues spéciales évitant les dérapages. La CANYST a dû réprimer sévèrement ces tentatives inadmissibles.

Gislake frissonna, se rappelant que des sanctions féroces frappaient certaines initiatives, jadis, surtout dans les petites Compagnies de l'Australasienne où il avait vécu depuis son enfance.

— Peux-tu aller frapper à la porte d'Ann et l'inviter à se joindre à nous ? demanda soudain Keverny.

Il se rendit compte qu'en ressassant ces histoires du passé, il avait rompu le fil de la conversation entre ses deux compagnons.

— Je crains de ne pas la convaincre, dit-il, peu enclin à affronter Ann lorsqu'elle se murait dans une rage froide.

Mais comme il crut que Keverny allait le faire à sa place, il se leva et longea la coursive jusqu'à la cabine de la scientifique. Il frappa timidement, allait recommencer plus fort lorsqu'elle ouvrit et il fut soulagé qu'elle le reçût avec le sourire.

— Entre, j'ai besoin de compagnie. Tu es exactement ce qu'il me fallait pour me préparer à une nuit enfin paisible.

— Ann, nous sommes réunis, Keverny... et Maljory, chez moi. Il regrette cet affrontement avec les ingénieurs. Je crois qu'il est profondément ennuyé. Il en est même à un stade où il accepte sans protester les mises au point de Keverny. Je crois qu'il est prêt à s'appuyer sur nous pour...

— Nous n'allons quand même pas l'aider à mener à bien sa dissidence ? Qu'il se débrouille avec ses ingénieurs. Il a les moyens avec sa police personnelle d'y mettre un terme.

— Justement, il préfère s'en abstenir. Ann, nous avons besoin de cet appareil.

Elle secouait la tête avec obstination lorsque cette dernière phrase lui parut lourde de sens.

— Tu veux dire que Lien Rag a besoin de cet appareil pour

poursuivre son projet initial. Depuis son départ des Kerguelen, d'après ce que j'ai compris, il ne songe qu'à abattre Lascasas et à détruire la Caste.

— Keverny et Maljory nous attendent. Nous en discuterons plus tard.

— Gis, sois un peu plus net avec moi, pour ne pas dire honnête, tu songes à profiter de l'occasion pour fausser compagnie à ces Aiguilleurs stupides ? Pour rejoindre les Kerguelen ?

— Nous pouvons avec habileté planer sur deux mille kilomètres. Je m'en charge et nous tenterons de rejoindre la Patagonie occidentale, celle dont Reiner est le président. Je pense que nous pourrons atteindre cette Compagnie sans trop de difficultés. J'ai depuis longtemps étudié l'aérothermique de cette région. Les ascendances sont nombreuses et l'on peut glisser de l'une à l'autre sans trop de mal. Le plus fort c'est que Maljory et sa clique n'ont jamais dû connaître ce phénomène des ascendances et ne se méfieront pas. Ils pensent qu'un planeur doit irrémédiablement plonger vers la surface de la terre.

— Gis, tu laisses tomber Lien Rag, tu le désavoues ?

— Nous le sauvons. Je ne crois pas qu'il ait toute sa lucidité, Ann, il est en proie à des chimères. Le fait qu'il ne quitte plus cette tête de rapace, par exemple, est tout de même significatif d'une certaine démente. Je l'ai vu ainsi affublé, tu l'as vu et Keverny l'a vu aussi. Il devait se débarrasser de ce Molke qui a tué une demi-douzaine de personnes à coups de hache et il ne l'a pas fait.

— Il n'y a plus eu d'assassinats.

— Nous amènerons Lien Rag avec nous, nous l'obligerons de la sorte à reprendre ses esprits. Il n'est pas normal qu'il se cache depuis dix mois dans les soutes, la double coque, toujours affublé de cette tête effrayante. Il veut détruire Lascasas, si celui-ci est encore en vie, mais il veut surtout s'emparer du pouvoir et devenir le Maître Suprême de la Caste. Et toi-même as émis cette hypothèse à plusieurs reprises. À moins que tu n'aies envie de l'accompagner dans cette ascension, tu ne peux que partager mon projet.

— Je crois que nous devons rejoindre Keverny et Maljory avant qu'ils ne s'étonnent de notre lenteur.

— Donc, tu me désapprouves, dit-il effondré.

— Nous en reparlerons. L'appareil risque de ne pas quitter cette

caverne avant des semaines.

Elle le prit tendrement par la taille et l'entraîna dans la course. Il titubait comme s'il était ivre.

CHAPITRE 38

Le central des travaux externes assura que la reprise de la construction du pont ne pourrait s'effectuer avant quelques jours. Il fallait déblayer et surtout forcer les nombreux nomades qui occupaient les banquises artificielles à retourner en arrière. Il fallut des appels en plusieurs langues du central de synthèses pour obtenir quelques résultats, mais la majorité refusait de quitter ces emplacements pour être en tête de la course vers l'autre rive.

— Qu'est-ce qui peut les attirer de l'autre côté ? demanda finalement Kurty au central des investigations médiatiques.

Celui-ci répondit qu'apparemment la qualité de vie s'était bien améliorée dans l'ex-Transeuropéenne, même si la grande concession se trouvait découpée en une multitude de territoires qui s'intitulaient de noms divers, Compagnies, républiques, baronnies, territoires autonomes, etc. Ce central le dirigea vers celui des archives historiques qui travaillait justement à un rapport sur ce qu'on pouvait tirer des échanges radio et télévisuels entre ces parcelles territoriales.

— La télévision est toujours utilisée par quelques territoires privilégiés, mais la radio, elle, nous donne pas mal de détails. Il y a des possibilités économiques importantes dans le travail manuel qui est extraordinairement bien rémunéré vu sa pénibilité, mais les gens instruits, cultivés, sont les bienvenus un peu partout, aussi bien les professeurs que les scientifiques, par exemple. Enfin, pour... suppléer au système de troc qui pour l'instant est le seul moyen de commercer, les territoires ont commencé à créer des unions de libre échange et sont à la recherche d'une monnaie. Ils se méfient du dollar qui reste la monnaie de la superpuissance panaméricaine, mais ne connaissent pas l'océano, couramment utilisé dans l'hémisphère Sud, au grand dépit de la Caste de Lascasas qui privilégie les dollars certifiés. Mais l'océano l'a emporté surtout dans l'ancienne Chine où des Compagnies multiples se créent. La plus importante y reste cependant l'EEC.

Kurty connaissait cette Compagnie ferroviaire qui depuis les îles du Pacifique avait fini par conquérir, avec ses réseaux, d'immenses régions. Il l'avait combattue en compagnie de Fleur, mais le vivier du golfe du Tonkin avait en quelque sorte mis un terme à leur couple. Fleur voulait qu'il combatte ces éleveurs de baleines pilliers de krill,

et il avait refusé. Elle l'avait donc quitté. Il prenait régulièrement de ses nouvelles grâce au central des investigations extérieures, c'est-à-dire médiatiques, mais sa trace se perdait depuis qu'elle s'était rendue auprès du pape dans Alone-Vatican.

— L'attrait de l'ex-Transeuropéenne est donc puissant et ces nomades accourent de fort loin si vous les examinez sur les clichés que nous prenons. Ils sont noirs, jaunes, blancs, métissés, et ne songent qu'à profiter des conditions de vie satisfaisantes de l'autre côté de la Méditerranée. Je suppose qu'ils franchissaient jusqu'ici le détroit comme ils pouvaient, souvent en prenant de gros risques, mais le pont leur ouvre de larges perspectives et surtout pas mal d'entre eux comptent s'installer sur l'ouvrage. Des groupes imaginent d'installer un péage, d'autres de créer des boutiques, des restaurants, des train-tels dans de vieux wagons qui seront rachetés dans le fin fond de l'Africana.

— Pouvons-nous accepter que notre ouvrage soit en quelque sorte squatté par ces gens ? Le principe du péage me déplaît surtout. Le reste me laisse indifférent, mais nous n'allons pas bâtir ce pont pour que quelques-uns s'en mettent plein les poches lorsqu'on voudra le traverser dans un sens comme dans l'autre.

— Nous créons le pont, mais nous créons aussi un réseau où des aventuriers avides de richesses feront rouler leurs convois. Est-il juste qu'ils profitent eux aussi de l'ouvrage ?

Les piles s'élevaient à nouveau, de plus en plus audacieuses lorsque les travaux atteignirent le milieu du détroit, et désormais la Locomotive se trouvait parfois perchée à plus de cinquante mètres au-dessus de l'eau. Un seul missile l'aurait fait disparaître à jamais.

Y aurait-il, dans l'avenir immédiat, d'autres attaques contre le pont ou bien les nomades se regrouperaient-ils pour exercer une surveillance sévère ? Dans quelques semaines la Locomotive géante serait loin au nord, dans les terres glacées européennes.

CHAPITRE 39

Lorsque les Asiatiques armés s'étaient soudain rassemblés autour d'eux, Fleur n'avait éprouvé qu'une crainte relative, puisant dans la présence calme de Jdriège la volonté de ne pas paniquer. Elle avait été son porte-parole, car il estimait qu'elle s'exprimait mieux que lui, et de son séjour dans l'Extrême-Orient et les îles du Pacifique elle avait gardé l'usage d'idiomes et d'argot spécifiques.

— Nous ne pouvons accepter que vous emportiez des quantités aussi énormes de krill, avait-elle dit, et nous sommes venus en discuter avec vous. Il est certainement possible de trouver un terrain d'entente, sans recourir à une hostilité qui pourrait se transformer en violence.

— Comment espérez-vous nous contraindre à ne plus récolter ce krill ? avait lancé une femme qui apparemment était l'une des commanditaires de l'opération. Nous sommes sur un territoire non habité. Il n'y a aucun représentant de l'autorité, il n'y a pas de lois puisque c'est un désert.

— Vous vous trompez, deux à trois millions de Roux habitent ce continent antarctique, et ils ont signé une convention avec de nombreuses Compagnies qui ont reconnu leur souveraineté.

— Nous ne connaissons pas les Roux, nous n'en avons pas chez nous. Nous n'avons rien signé et je ne vois en face de moi qu'un seul représentant de cette race primitive. Nous sommes, nous, hautement civilisés, et nous disposons d'une économie puissante qui a besoin de ce krill pour faire l'élevage de baleines, notre principale nourriture, sur les côtes asiatiques, et surtout source de l'énergie principale.

Elle aurait souhaité que les milliers de Roux cachés dans les collines de glace se montrent alors, mais Jdriège estimait que c'était trop tôt. Il lui inspira d'autres arguments, toujours dans la modération.

— Les Roux ont accordé des concessions de chasse à des Hommes du Chaud dans plusieurs sites. Chasse aux phoques et aux éléphants de mer, ainsi qu'aux baleines, mais dans de moindres proportions. Pêche également. Si vous acceptez de discuter avec eux vous pourriez obtenir les mêmes avantages, mais le krill ne devra plus être récolté. Il fait partie des richesses de l'Antarctique.

— Nous le pêchons au large et nous sommes dans notre bon droit.

Alors Fleur avait parlé d'eaux territoriales, à la grande surprise de Jdriège qui ignorait cette disposition légale entre les territoires souverains.

— Puisque l'Antarctique est désert, insista cette femme manager du groupe, nous ne pouvons en tenir compte.

— Vous n'écoutez pas ce que je dis, trois millions de Roux, approximativement, occupent ce continent.

— Ce ne sont pas des humains, eut le tort de riposter cette Asiatique.

Une fois de plus, Jdriège l'encouragea à rester calme. Il ne désespérait pas encore et elle l'admirait d'avoir une telle patience, et surtout cette indifférence envers ce racisme évident.

— En vous comportant illégalement, en véritables contrebandiers de la mer, vous allez soulever l'indignation des territoires souverains de l'hémisphère austral. Nous allons les contacter les uns après les autres pour leur proposer de s'unir et envoyer ici des bâtiments de surveillance. Des bâtiments armés, bien entendu.

Cette femme eut un sourire mince qui parut fendre le bas de son visage.

— Nous ne craignons personne. La Compagnie qui pourrait nous affronter est celle des Kerguelen, mais surtout celle de la Patagonie orientale.

— Vous n'ignorez pas que cet hémisphère était la proie constante de pirates venus du Nord asiatique et que nous avons réussi à les éliminer. Les populations locales restent très sensibilisées à l'encontre des ravages sur ses réserves naturelles.

— Nous n'avons pas d'ordre à recevoir de vous.

Elle eut même le geste qui effaça le calme de Jdriège. Elle porta la main à l'intérieur de sa fourrure et en sortit un gros pistolet automatique à chargeur classique.

— Vous croyez que deux stupides individus, une femme et une sorte de phoque à deux pattes vont nous impressionner ? Nous n'allons pas aussi facilement nous soumettre.

En cet instant, un homme en cagoule protectrice leva la main, le pouce tendu, et cette femme regarda autour d'elle. Lentement les Roux quittaient leurs recoins où ils attendaient patiemment, et se dressaient. Jdriège avait parlé d'un millier, mais Fleur estima qu'ils étaient au moins deux fois plus nombreux.

Il y eut un début de panique, les gens courant vers les huttes provisoires pour s'y réfugier ou pour prendre des armes. Leur chef, elle regardait le couple avec haine, leur cria de rester calmes.

— Nous avons des mitrassiles à bord de nos bateaux qui vont balayer cette bande d'animaux sauvages en un instant. Ils seront bien avisés de rester là-haut sur leurs collines.

Jdriège soudain parla. Il possédait parfaitement la langue universelle du Chaud, mais avait jusque-là préféré rester silencieux pour demeurer en communication avec la Voix.

— Vous en abattrez une centaine, mais les autres atteindront cette plage. Nous n'avons jamais reculé devant le danger et même si vous nous tuiez tous, d'autres arriveront, et les trois millions de phoques à deux pattes, comme vous dites, déferleront ici dans moins de quarante-huit heures.

Déjà fortement surprise d'entendre cet individu à la fourrure épaisse s'exprimer avec une telle facilité, elle eut un moment d'indécision. Mais Fleur fut certaine que trop imbue d'elle-même et de son autorité, cette femme ne céderait pas. Elle se rapprocha de Jdriège et lui chuchota quelques mots. Il resta d'abord comme impénétrable à sa voix, puis il la prévint mentalement qu'il allait essayer.

— Nous vous donnons jusqu'à demain soir pour démonter vos installations et quitter cette baie.

— Je préférerais vous garder en otages, riposta-t-elle, vous constituerez un bouclier humain si cette horde, là-haut, s'avisait de venir nous ennuyer.

On avait raconté à Fleur que quelques années auparavant le Maître Suprême avait voulu envahir l'Antarctique, y installer des réseaux. À cette époque le chenal glacé reliant les deux pôles existait encore, et la Caste du Nord y faisait circuler des trains ultra-rapides. Opérasque voulait que les convois traversent le continent austral pour rejoindre le passage de Drake, ce qui l'aurait mis en contact avec Lascasas de la Caste du Sud. Un contact pacifique ou violent, nul n'avait pu l'imaginer. Car lorsque la première niveleuse avait été débarquée d'un

convoi de chantier et avait commencé d'aplanir la banquise, Jdriège s'était présenté seul devant l'engin et l'avait entièrement paralysé. Jamais ses conducteurs n'avaient pu lui faire franchir cette barrière mentale que le jeune Roux leur opposait, et Opérasque avait dû renoncer à jamais d'envahir le continent glacial. Depuis, son neveu et amant n'avait que rarement utilisé ses pouvoirs.

Il lui prit la main doucement.

— Nous partons, lui dit-il.

— Vous n'avez pas compris ce que je disais, espèce de phoque poilu, restez sur place ou je vous abats tous les deux.

Tenant Fleur par la main, Jdriège effectua un demi-cercle et le couple tourna le dos à la manager de cette équipe. La jeune fille s'attendait à tout moment à recevoir une balle dans la nuque et elle finit par se retourner, découvrant que leur adversaire tendait son bras armé dans leur direction, mais que ce membre était comme raidi, gelé par le froid. Jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée elle se retourna plusieurs fois et constata que telle une statue, l'Asiatique était comme privée de vie. Derrière elle les contrebandiers du krill, frappés de stupeur, n'avaient même pas l'idée de les poursuivre, mais Fleur comprit qu'eux-mêmes étaient figés sur place.

Avant de disparaître derrière un amas de congères coureuses, Jdriège se retourna et d'une voix puissante leur cria :

— Demain à la même heure vous devrez avoir disparu. Cette plage sera à nouveau déserte et vos deux bateaux à des dizaines de milles. Sinon vous resterez tous de la sorte, transformés en statues pour l'éternité.

Une fois à l'abri des congères, il éclata de rire :

— Je deviens menteur comme un Homme du Chaud. Je n'aurais pu les garder ainsi encore un quart d'heure. C'est épuisant.

Et il se laissa choir sur la glace, étendu de tout son long, continuant de rire.

CHAPITRE 40

Le gonflement des ballonnets avait été laborieux et s'était éternisé à cause des filtres à hélium en mauvais état. Il avait fallu en rechercher d'autres dans les caisses d'un deuxième dirigeable. Lon Kwantu expliquait qu'au moment du réchauffement tout le monde paniquait et cherchait surtout à gagner des zones moins exposées à la chaleur torride. Il racontait que des vents brûlants parcouraient les territoires de l'Asie et tuaient des millions de gens. Ils mouraient surtout de déshydratation.

— Mes employés n'avaient plus envie de rester à mon service, ils s'enfuyaient les uns après les autres et nous avons tout fait par nous-mêmes, en famille. Ce qui explique que les filtres n'aient pas été convenablement préservés et qu'on ne sache pas dans quelles caisses ils se trouvaient.

Beaucoup avaient souffert de cet emballage sans soin et le visage de Lon exprimait une grande consternation, en même temps qu'une exaspération contre lui-même et tout son entourage.

Songe, de son côté, redoutait d'assister à la fin de tous ses espoirs, d'en finir avec cette mission qui lui apparaissait de plus en plus sous un jour sinistre. Si Lon se doutait un seul instant qu'elle se jouait de lui, elle n'en sortirait pas vivante, ou du moins finirait ses jours dans une longue séquestration.

Jusqu'ici son comportement avec Toz était nuancé de naturel et de séduction subtile, et elle savait qu'il bouillait d'impatience. Elle évitait de rester trop longtemps seule avec lui, mais d'un autre côté aurait aimé qu'il la prenne dans ses bras.

— Mais que faites-vous donc dans ce campement mongol, à l'orée du désert de Gobi ? Je ne vous imaginai pas ainsi au milieu de cavaliers fous d'espace et de chameliers méditatifs. Sur le point d'épouser un seigneur de la guerre, plus proche du tombeau que du lit nuptial.

— Vous exagérez, dit-elle.

— Votre nom seul m'a convaincu de lâcher Tharbin.

— Allons donc, vous y songiez depuis longtemps, depuis notre dernière rencontre sur la banquise de Weddell.

Il en avait convenu avec le sourire :

— J'aurais dû vous suivre. Nous nous serions mariés et nous aurions une demi-douzaine de petits monstres piaillant.

— Quel idéal ! s'était-elle moquée.

Il ignorait tout de sa mission, de cette fortune que Marina Estaban, chef de cabinet du président Reiner, lui avait promise.

— Dites-moi au moins pourquoi vous êtes retournée en Asie, avait-il réussi à lui demander un autre jour.

— J'étais menacée par la Caste du Sud, avait-elle simplement répondu.

— Vous avez dû leur jouer quelque tour pendable à votre façon, s'était-il complu à dire avec une grande indulgence.

Elle n'avait pas vraiment apprécié qu'il l'ait percée à jour et soit au courant de ses diverses aventures. Toutes n'avaient pas été malhonnêtes, comme il paraissait l'insinuer. Cette indulgence le quitterait certainement le jour où il aurait satisfait le désir qu'il avait d'elle. Dans les histoires amoureuses elle ne restait jamais dupe longtemps.

— Et vous avez rencontré Lon avec l'intention de l'épouser pour récupérer son héritage ? Ou quelque chose de semblable ?

Elle répondit qu'elle voulait reprendre ses activités commerciales à China Voksal, mais que très vite elle avait compris que l'EEC, c'est-à-dire la Caste du Sud, avait la mainmise sur une partie de l'Asie du Sud-Est et qu'il était difficile d'y faire son trou. Elle avait rencontré le fils de Lon qui lui avait proposé une association pour créer des réseaux en Mongolie. Elle évita de parler de la grosse somme d'argent dont elle disposait depuis son départ de Patagonie occidentale. Une fortune composée en partie du produit d'un vol, après l'assassinat de deux maquerelles qui la séquestraient, et d'une avance sur la prime promise par Marina Estaban. Elle comprit qu'elle n'était guère convaincante dans ses explications et qu'il gardait tout son sens critique, sans trop se laisser aveugler par ses rêveries amoureuses.

— Ce dirigeable sera finalement utilisé pour un travail d'engin élévateur, ce qui ne me plaît guère, avoua-t-il une autre fois. J'ai une

grande admiration pour cet appareil et même, je vous l'avoue, une véritable passion.

Quand j'en suis aux commandes, je me réalise vraiment, pour autant que ce sentiment vous paraisse prétentieux.

— Est-ce meilleur que l'amour ? Êtes-vous excité au point d'atteindre l'extase ? se moqua-t-elle.

Il savait qu'elle ne manquait pas d'impudeur, mais ne s'en formalisait pas.

— Je me vois mal faire le grutier pour transporter des locomotives, des wagons, des sections de rails, des aiguillages, peut-être même des stations préfabriquées. Lon Kwantu m'a parlé de silos secrets où attendent depuis vingt ans des quantités considérables de matériel ferroviaire. Pendant que vous essayerez de raviver la flamme défaillante de votre mari, je planerai au-dessus de ces déserts inhospitaliers avec mon dirigeable, à la limite de charge, et je rêverai que tous ces efforts que vous serez en train de faire vous auraient été épargnés en ma compagnie.

— Présomptueux avec ça, se moqua-t-elle. Vous ne pourriez tout offrir à votre dirigeable et m'abandonner une portion congrue ?

— Vous devriez tenter un essai, même rapide.

Ce n'était que grivoiseries, même pas très fines, pensait-elle, mais elle attendait qu'il extirpe un jour du fond de ses pensées une décision bien définie. Il n'avait pas seulement quitté Tharbin pour elle, mais pour devenir seul maître d'un dirigeable et peut-être s'évader, grâce à l'appareil, loin de ces pays difficiles. Mais jamais elle n'en dirait le premier mot, ne ferait la première proposition de fuite à deux. Il était trop fin pour ne pas comprendre qu'elle préparait depuis longtemps cette manœuvre.

Lon Kwantu enrageait tellement contre les défaillances des filtres à hélium et le mauvais état de certaines parties de l'appareil, les ballonnets surtout avaient besoin d'être réparés, qu'il en oubliait son futur mariage avec Songe. Elle en était momentanément soulagée, mais comme en même temps elle souhaitait que le premier de ces appareils soit rapidement en état de voler, elle appréhendait de voir coïncider ce jour-là avec celui des épousailles en grande pompe.

— Savez-vous si Lon Kwantu dispose de grandes réserves de fuphoc ? L'appareil que nous sommes en train de remonter en

dépensera pas mal. Et pour lever d'aussi lourdes charges, on parle de locomotive de cent tonnes, de matériel aussi lourd, il faudra des citernes d'huile.

— Il ne s'agit pas de fuphoc, mais de baleinium. Je sais qu'il en existe d'énormes réservoirs enterrés, mais jusqu'ici je n'ai pu savoir où ils se trouvent. Mais pourquoi vous inquiéter ? Lon a déjà calculé tout cela et vous allouera les quantités nécessaires.

— Au jour le jour, je suppose, au compte-gouttes en somme.

— Mais pourquoi en vouloir plus ? demanda-t-elle, avec une innocence qui cachait peut-être mal son excitation d'approcher enfin du véritable enjeu.

Il la regarda tranquillement et elle sentit qu'elle rougissait, peut-être imperceptiblement, mais suffisamment pour qu'il sache qu'elle attendait depuis des jours d'en arriver là.

— Nous aurons de gros besoins en huile et devons nous ravitailler en cours de route si vraiment nous voulons gagner l'Extrême-Sud. Soit les Kerguelen, soit l'une des deux Patagonie.

— J'ai un faible pour l'Occidentale, dit-elle négligemment. On y vit moins fiévreusement. Quant aux Kerguelen, vous savez, on en a vite fait le tour. Une île c'est ennuyeux à mourir.

— Surtout une île présidée par votre ami Liensun.

— Est-il encore président ? soupira-t-elle. Je trouve que vous vous découvrez un peu trop. Me croyez-vous assez fiable pour que je ne cherche pas à dénoncer vos intentions ?

— Ce serait vous dénoncer vous-même. Alors où trouver l'huile pour la fin de notre long voyage ? Je suis certain que vous avez étudié depuis longtemps cette question.

— Ce que vous préméditez serait un fort long voyage. Dans les quinze mille kilomètres si nous volons en droite ligne, sans jamais nous détourner à cause des vents puissants, des tirs de populations hostiles ou superstitieuses. Peut-être faudra-t-il envisager une autre solution. Celle des réservoirs supplémentaires. Mais à quel prix ? En prenant quels risques, en envisageant le pire, en se montrant impitoyables.

CHAPITRE 41

En dépit de Louria qui lui téléphonait plusieurs fois par jour et à n'importe quel moment, comme si elle essayait de le surprendre dans une situation équivoque et cherchait dans le ton de sa réponse des raisons de se rassurer ou de s'inquiéter, Harold éprouvait beaucoup de plaisir à travailler en compagnie de Movane. La jeune femme lui parlait souvent de son itinéraire depuis sa fuite du domicile de ses parents avec le sphale Zixiss, cet être venu par accident de Flatty. Leur travail absorbant restait l'étude de la deuxième connexion obtenue selon le procédé d'Hillary Struble.

Contrairement à ce qu'ils appréhendaient, cette femme était restée dans le train-laboratoire et poursuivait ses recherches, mais elle consacrait beaucoup de temps à sa petite fille. Avec d'innombrables précautions, Movane avait essayé de savoir si Every manifestait d'autres sentiments que cette virulence dont elle-même avait fait l'objet.

— Je peux dire que l'enfant est retombée dans sa catalepsie habituelle et qu'Hillary s'en désole. J'en arrive même à conclure que si elle ne nous a pas quittés brutalement avec son enfant, c'est dans l'espoir que ma présence dans ce train-labo peut provoquer à nouveau une réaction visible, un réflexe ou un sentiment, c'est difficile à définir. Je pense que si je m'en allais, la voyageuse Struble me suivrait et essaierait de me convaincre de rester à proximité de sa fille. Ma présence, pour simplifier grossièrement, serait à l'image des électrochocs que l'on pratique sur certains malades mentaux.

— Oui, mais c'est la haine que l'enfant vous porte qui serait le seul stimulus, et si j'étais Hillary j'aurais quelques scrupules à accepter qu'un sentiment aussi violent puisse réveiller l'enfant.

— C'est une mère, dit simplement Movane. Une mère possessive, mais admirable. Elle ne se résignera jamais.

Louria se moquait bien des problèmes inhérents à la maternité d'Hillary, elle ne pensait qu'à la fabrication de cet antivirus sélectif. On dépensait beaucoup d'argent et de temps à attendre un miracle de la part de cette criminelle.

— Nous cherchons nous-mêmes, protestait Harold, et mon père vient nous aider chaque jour. La comparaison élément par élément de chaque microprocesseur demandera encore pas mal de temps.

La nuit, il arrivait que Movane rêve qu'elle devait quitter le train-laboratoire, que Louria folle de jalousie l'en chassait et qu'Hillary Struble la capturait pour la livrer sans hésiter à la haine de l'enfant. Dans ces cauchemars répétitifs, la petite Every non seulement sortait de sa catalepsie, mais se montrait effroyable. Movane se réveillait alors, au moment où elle allait la mordre ou encore la déchiqueter avec des griffes ayant poussé à ses doigts.

Elle finit par se confier à Harold et ce dernier parut fortement impressionné. Elle n'en comprit la raison que lorsque le lendemain il lui proposa une explication de ses cauchemars. Mais c'était si inattendu, si étrange, qu'elle protesta tout d'abord avant de se laisser envahir d'un doute.

— Si l'enfant a pu vous projeter ce flux de haine alors que depuis six ou sept ans elle gît sans connaissance, peut-être projette-t-elle aussi en vous ces images de cauchemar.

— Où les aurait-elle puisées ? protesta Movane. Elle ne sait rien de ces détails réalistes, elle n'a jamais vu quelqu'un mordre, griffer une autre personne.

— Imaginez un système de vases communicants. Un échange mental. En désespoir de cause, Hillary injecterait, même si c'était vain, sa propre haine dans le vide cérébral de l'enfant, sans même savoir si celle-ci réceptionnerait ces images de violence.

— Non, je ne peux le croire.

Mais peu à peu elle envisageait la possibilité qu'Harold approche de la vérité.

— Ce soir quittez le train-labo et allez coucher dans le trintel voisin. Vous serez à bonne distance de l'enfant.

— Même si je passe une excellente nuit, est-ce que ce sera une preuve absolue ?

— Je ne suis pas très porté sur ces mystères irrationnels, mais il a été établi que les enfants, les adolescents, les filles plus que les garçons, peuvent être à l'origine de certains phénomènes inexplicables.

— Mais ce n'est pas en me rendant folle qu'Hillary va sortir sa gosse de son handicap. Celui-ci est vraiment trop profond, c'est un état irréversible.

— Elle ne veut pas vous rendre folle, elle excite la minuscule étincelle qui semble persister dans le crâne de sa fille, à la place du cerveau. Et à partir de là elle pense reconstruire entièrement ce dernier, et vous savez comment ? En utilisant un cerveau biologisé, comme nous en avons eu un exemplaire avec le cerveau du professeur Charlster, ainsi reproduit dans un jeu électronique d'échecs.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit Movane.

— Hillary est plus qu'une spécialiste de l'électronique. Elle ne vit, ne respire, ne prend son plaisir qu'en compagnie de microprocesseurs, de puces, de connexions, de logiciels, de toute la quincaillerie habituelle de l'informatique et c'est là, dans ce qu'elle connaît le mieux au monde, qu'elle espère trouver de quoi guérir sa fille. Mais elle a besoin pour cela de cette étincelle d'origine, de ce résidu cervical qui peut-être subsiste dans le corps de l'enfant.

Movane frissonnait et décida alors qu'elle passerait les nuits prochaines dans ce traintel, et que si elle avait encore des cauchemars, elle quitterait sans attendre Salt Lake Station pour se réfugier n'importe où, au risque de perdre même son emploi.

CHAPITRE 42

Les essais des réacteurs se poursuivirent jour après jour et finirent par devenir une routine quelque peu ennuyeuse. Les mises au point se succédaient et Keverny estimait que les moteurs atteignaient d'ores et déjà la perfection et leur pleine puissance. On ne pouvait faire mieux. Ces séances n'attiraient plus beaucoup de monde et la plupart des ingénieurs restaient dans leurs bureaux d'études.

— Les trains d'atterrissage sont en route et arriveront ici demain, dans la nuit.

Depuis quelque temps un train de wagons-citernes calorifugés attendait en dehors de la caverne. La quantité de fuphoc qu'il transportait aurait pu remplir les réservoirs du dirigeavion une vingtaine de fois. Gislake et ses deux compagnons s'étonnaient qu'une telle quantité d'huile soit ainsi prévue.

— Maljory aurait-il quelque projet secret ? se demandait Ann Suba.

— S'il s'avise de remplir les réservoirs, il disposera d'un rayon d'action de cinq à six mille kilomètres, avait calculé Gislake. Je ne vois pas quel serait le point d'arrivée au-delà de la concession.

— Il peut avoir prévu un aller-retour, ou mieux encore un périple qui l'emmènerait dans différents points du territoire de la Caste. Pourquoi pas dans des zones tenues par ses fidèles ?

— Et dans chacune de ces zones un terrain d'atterrissage aurait été déjà préparé ? Soit pour un atterrissage avec les roues, soit avec les skis ?

— Lorsque les trains seront arrivés, il aura besoin d'au moins quatre ingénieurs et d'une vingtaine d'ouvriers mécaniciens pour les installer. Sans parler des électriciens, électroniciens.

— Ces derniers n'auront que des connexions à effectuer. Avec les essais, pas plus d'une demi-journée.

— L'appareil devra à nouveau être soulevé pour vérifier si les trains rentrent sans problèmes dans le ventre du dirigeavion. C'est un

travail colossal que toutes ces opérations. Elles devront être effectuées par un groupe de personnes très réservées, sinon hostiles aux essais en vol du dirigeavion. Comment Maljory compte-t-il parvenir à ses fins ?

Une certaine apathie remplaçait les effervescences dernières et les plus sereins étaient les Indiens qui, dans leur quartier réservé de la caverne, chantaient chaque soir autour de grands feux de bois. Les ingénieurs s'attardaient au mess à boire des vodkas ou des alcools distillés par les populations locales.

— C'est comme si Maljory encourageait cette sorte de laisser-aller, réfléchissait Ann Suba. Il a décalé l'heure du couvre-feu jusqu'à onze heures et les trains d'atterrissage doivent atteindre la caverne cette nuit, selon lui, s'il n'y a eu aucun retard sur l'horaire.

Ils veillèrent assez tard dans la cabine d'Ann Suba où Maljory n'osait jamais s'annoncer. De temps en temps l'un d'eux allait faire un tour dans la coursive, sortait même en dehors du wagon pour essayer de comprendre ce qui se tramait dans la nuit. Depuis le début de l'après-midi nul n'avait aperçu l'ingénieur général.

— Couchons-nous en attendant demain, proposa Keverny qui, le premier, les quitta pour retourner chez lui. Gislake hésita, mais en fit autant.

Lorsqu'il se réveilla, il se rendit dans la petite salle à manger où d'ordinaire on servait le petit déjeuner. Ann Suba avait obtenu qu'on lui apporte son plateau dans sa cabine. Keverny se trouvait là, seul, et dès que Gislake s'assit, il lui annonça à voix basse que leur wagon était sous haute surveillance.

— Je ne sais si les trains d'atterrissage sont arrivés ici cette nuit, mais ce qui est sûr c'est que plusieurs centaines de policiers venus d'ailleurs occupent les points stratégiques, et depuis mon hublot j'ai pu constater que les wagons des ingénieurs sont bouclés, ainsi que les bureaux d'étude.

Gislake soupira comme s'il était soulagé après la tension des derniers jours :

— C'est un coup d'État à l'intérieur même de la dissidence ? L'ingénieur général passe outre les réticences de ses proches ?

CHAPITRE 43

Le pont fut achevé sans que les travaux connussent d'autres difficultés que celles inhérentes à sa construction. Kurty comprit que cet ouvrage était finalement accepté par les territoires riverains, lorsque les premiers cargos s'engagèrent sous la voûte située à plus de cinquante mètres au-dessus de leur pont. Quelques-uns saluèrent même l'exploit en actionnant leurs sirènes.

Le central des recherches médiatiques avait effectué un long examen des réseaux en activité dans l'ancienne Transeuropéenne, avant d'en sélectionner plusieurs qu'il proposa à l'étude de Kurty. Tout de suite, celui-ci repéra le nom d'une station qui fit battre son cœur plus rapidement.

— Grand Star Station, murmura-t-il. GSS. C'est le nom que j'ai le plus souvent entendu dans mon enfance, lors des conversations entre Lien Rag et mon père.

— Aujourd'hui, cette station a énormément perdu de son prestige et de son importance. Elle est devenue la capitale d'une Compagnie et porte le nom de Bakouninagrad, ce qui indique clairement quelle idéologie inspire le système politique. Ce nom de ville dérive de Bakounine.

Kurty apprit que c'était le nom d'un célèbre anarchiste du XIX^e siècle, dont le programme était exposé dans son livre *L'État et l'anarchie*.

— L'accès de cette Compagnie, mais ceux qui la dirigent récusent ce mot de Compagnie, n'est pas des plus aisés d'après ce que nous en savons, et mieux vaudrait l'éviter. D'après certains médias voisins, le désordre y est permanent et ceux qui prônent ce type d'organisation sont quelque peu dépassés, malgré la sincérité de leurs idées. Ils n'auraient pas tenu vraiment compte de la mentalité des habitants qui depuis toujours tirent leur ressource du commerce à grande échelle. Même durant la période folle du réchauffement, ils ont poursuivi leurs activités économiques, avant qu'un syndicat fortement structuré par les idées libertaires ne prenne le pouvoir. C'est une direction collégiale avec une Assemblée permanente aux membres trop nombreux. Ils n'ont pas réussi à imposer leur idéologie de façon pacifique, et à la

suite d'une longue dérive faite de violence et d'exactions, ils ont dû recourir à la force pour s'imposer. Les frontières de cette communauté furent délimitées sans l'accord des voisins, d'où des affrontements continuels. Les réseaux d'accès furent tous verrouillés, avec l'interdiction d'importer des marchandises sur lesquelles la spéculation pouvait s'exercer, si bien que la famine apparut assez vite. Évidemment, les agents secrets Aiguilleurs profitèrent de cette situation pour comploter contre cette Assemblée gouvernementale, même si ce nom déplaît aux anarchistes. Finalement, un des réseaux fut rouvert, celui de l'est, mais l'accès reste terriblement restreint. Je ne pense pas que nous puissions accéder à cette station sans user de la force, et nous supposons que ce n'est pas là votre intention.

Fortement déçu, Kurty examina le reste de la liste sur son écran et un autre nom attira son attention.

— River Station, dit-il, il me semble avoir déjà lu ou entendu ce nom.

— Il s'agit de l'ancienne capitale d'une immense province. Lorsque Kurts opérait dans ces régions, c'était un certain Sadon qui en était le gouverneur.

— Et sa fille c'était Floa Sadon, s'écria Kurty très excité. Est-ce que cette station est accessible ?

— Elle est ouverte avec seulement un péage aux écluses d'accès, mais on peut payer en n'importe quelle monnaie. Cependant je me demande si l'apparition de notre chère Locomotive sera appréciée par les habitants, car les souvenirs des... comment dire, activités de votre père ne sont pas oubliés malgré le temps qui s'est écoulé. Je vous conseillerais plutôt la Compagnie voisine, la Jurassic Cie, paisible concession d'agriculteurs et de petites industries. Si vous voulez de là visiter River Station, vous pourrez le faire en utilisant une draisine pour vous y rendre. Vous pourrez juger sur place si notre Locomotive serait acceptée sans soulever de protestations. Mais sachez que déjà la rumeur s'est propagée sur de grandes distances, que la motrice est de retour. Les médias n'ont pas hésité une seconde à la baptiser évidemment de Locomotive pirate.

CHAPITRE 44

Une demi-douzaine de garçons et de filles d'une vingtaine d'années avait été choisie pour le premier vol opérationnel du dirigeable piloté par Toz. C'étaient de brillants élèves des écoles locales, et Lon Kwantu pensait qu'ils pourraient recevoir les premiers éléments du pilotage de l'appareil, de la bouche même de Toz. Songe serait chargée de veiller à leur assiduité et les aiderait à comprendre certaines choses.

Il y avait eu plusieurs essais une fois l'appareil reconstitué, et chaque fois Lon Kwantu, aussi bien que son frère, avait assisté à ces vols de plus en plus longs. L'appareil avait fini par survoler tout le territoire occupé par la tribu, soulevant non seulement la curiosité, mais aussi l'effroi des villages mongols. Lon se lassa et seul son frère persista, et en profita pour se montrer assez pressant envers Songe qui dut à plusieurs reprises le remettre à sa place.

Toz assistait à ces scènes de séduction dans une parfaite indifférence, et vérifiait avec une grande conscience professionnelle tous les paramètres de ces vols.

Ce fut lorsqu'il déclara que le dirigeable pouvait effectuer ses travaux de levage, que Lon Kwantu révéla l'existence du premier site de stockage où attendaient surtout des éléments d'infrastructures.

Ce site avait été ouvert par des ouvriers terrassiers qui avaient effectué un travail fantastique, alors que le sol restait gelé vers les deux mètres de profondeur, malgré les vingt années de réchauffement.

Les jeunes stagiaires embarquèrent sans véritable enthousiasme, mais souriant avec courage. Ils frissonnèrent lorsque l'appareil, quelque peu secoué par une brise inattendue, ballotta dans tous les sens, avant que les moteurs ne rétablissent l'équilibre et la stabilité de l'ensemble. En moins d'une demi-heure, le dirigeable fit son point fixe au-dessus du silo ferroviaire et le grutage commença. Des élingues énormes entouraient des paquets de traverses indispensables pour l'établissement des voies.

Lorsque le dirigeable, avec ses lourdes charges, se rapprocha de la frontière fictive avec le réseau EEC, Songe commença d'appréhender le pire. Toz restait impassible, mais ils savaient l'un et l'autre que les

dirigeants de la Compagnie adverse n'hésiteraient pas à saboter l'entreprise mongole par tous les moyens.

Au sol le ballast avait été élevé sur quelques kilomètres, une vingtaine, uniquement par des terrassiers embauchés par centaines dans les tribus les plus déshéritées. Pour l'instant ils campaient sous de mauvaises tentes, mais dès que les premiers rails seraient fixés, Lon leur avait promis des wagons d'habitation. Ainsi débuta l'interminable navette entre les sites de stockage et le réseau en construction. Chaque jour l'appareil effectuait une dizaine d'aller et retour. Les jeunes stagiaires étaient pour la plupart atteints du mal de l'air, mais essayaient de faire face, s'efforçant d'assimiler les manœuvres que faisait Toz qui tout à la fois pilotait et se transformait en grutier. Songe qui l'observait discrètement, ne relevait chez lui aucun signe d'agacement ou de lassitude.

Ils pouvaient, lui et elle, discuter assez librement, les jeunes présents ayant une faible connaissance de l'anglais : universel et n'utilisant avec Toz et Songe que l'anglais académique appris dans les instituts de formation.

— Vous n'allez pas faire ce travail durant toutes ces années pendant lesquelles les réseaux se développeront en territoire mongol, fit Songe, un jour où la passivité de Toz l'exaspérait.

— Pourquoi voudrais-je faire autre chose ? On m'a confié un travail, je l'effectue aussi soigneusement que possible. Auriez-vous autre chose à me proposer ?

— D'après les quelques confidences que vous m'aviez faites, je vous croyais d'accord sur un certain projet. Il haussa les épaules.

— On peut avoir un projet, en communiquer les grandes lignes à un ou une partenaire, mais sans promesse ferme de collaboration active, ce même projet peut rester en l'état et dormir durant des semaines, des mois ou des années.

— Que voulez-vous dire par promesse ferme ? Collaboration active ?

Il eut un petit rire agaçant.

— Vous êtes assez subtile, quand vous le voulez, pour comprendre le sens réel de ces deux mots.

— Nous sommes sous haute surveillance. Auriez-vous la naïveté de croire que ces six garçons et filles sont là pour vraiment bénéficier de

vos cours de pilotage ? Je me suis renseignée, et en réalité ils sont tous issus d'une école militaire créée par Qan, le frère de Lon.

Ce sont des jeunes gens capables de nous maîtriser en un clin d'œil, si nous nous risquions à quelques fausses manœuvres. Et qui en même temps sont là pour nous empêcher de nous livrer à des activités immorales, si vous comprenez ce que je veux dire.

— Je peux les rendre malades à mourir sans les rendre soupçonneux, ce qui nous accorderait un laps de temps plein de perspectives réjouissantes pendant qu'ils gémiront sur leurs couchettes.

Mi-amusée mi-furieuse, elle lui demanda s'il négociait sa collaboration comme un vulgaire spéculateur.

— Vous voulez une sorte d'à-valoir, en somme ?

— Pourquoi pas ? Lorsque vous effectuiez ces voyages divers en compagnie de Tharbin, vous n'étiez pas avare, me semble-t-il, de ces à-valoir accordés à ce gros poussah vicieux.

Elle rougit, sachant à quoi il faisait allusion. Tharbin, souvent désireux de bonnes manières, oubliait l'équipage qui les entourait et elle se soumettait malgré ses envies de mordre.

CHAPITRE 45

D'autres ingénieurs, d'autres spécialistes en électronique, en mécanique, s'activaient sous le dirigeavion pour fixer les trains d'atterrissage assez complexes. Keverny les examinait, quelque peu inquiet, alors que Maljory le suivait pas à pas dans son inspection.

— Les pneus me paraissent un peu faibles, surtout au niveau des sculptures dans la masse caoutchouteuse, et celle-ci me semble assez fraîche. Sur un sol rugueux ils ne supporteront qu'un seul atterrissage, et encore... Les lames des traîneaux manquent d'épaisseur, mais on pourrait y remédier assez facilement.

— Les terrains ou les pistes de glace seront adaptés au poids en charge de cet appareil. Vous avez compris qu'une fois cette caverne abandonnée, nous ne pourrons plus y retourner.

— Aucun essai ne sera possible dans ce cas, dit Keverny, et au premier atterrissage ça passera ou ça cassera. Je ne suis pas certain que ce soit raisonnable.

— Je suis sûr que ça passera.

— À condition de ne pas emporter trop de poids.

— Dans les huit tonnes, dit Maljory, en évitant de le regarder.

— C'est déjà pas mal.

— En fait, en nous comptant tous, vous et vos deux compagnons, plus les nouveaux techniciens et ingénieurs...

— Ça ne fera que quatre tonnes environ.

— Plus cinquante policiers. Ne m'avez-vous pas certifié, et j'ai vérifié vos affirmations, que cet appareil pouvait décoller avec plusieurs centaines de tonnes de fret ?

— Pas avec ces réacteurs remodelés, ni cette voilure, et de plus j'ai surtout parlé de cas extrêmes. Il fallait une poussée considérable pour arracher l'appareil à son plan d'eau, et le gonflement de la moitié des ballonnets nous y aidait considérablement.

— Vous n'avez jamais consenti à nous livrer le secret de cette structure dirigeable. Ni vous, ni Gislake, ni Ann Suba. Ne vous en prenez qu'à vous.

— Pourquoi cinquante policiers ? Avez-vous décompté leurs équipements ?

— Bien sûr. Ces policiers assureront notre sécurité à chaque étape de notre voyage.

— Chaque étape ? répéta Keverny.

— Des terrains parfaitement nivelés à la profileuse nous attendent dans les basses altitudes. Nous allons entreprendre une grande tournée de démonstration, à l'intention de tous nos amis fidèles.

— D'où une répétition d'atterrissages sur pneus, je suppose. Y aura-t-il des ateliers si jamais nous devons apporter des améliorations ?

— Sur la demi-douzaine de terrains, en fait il y en aura sept, deux ateliers bien équipés sont prévus et, bien entendu, le premier où nous nous poserons au départ de cette caverne.

— Pourquoi avoir compliqué avec des traîneaux à lames ?

— Un terrain peut se trouver brusquement recouvert de neige glacée. Nous vivons une étrange période climatique. Il y a des zones proches de l'équateur où le temps varie d'une heure à l'autre. Phénomène inconnu de la période glaciaire où le froid était trop vif, il peut neiger brusquement.

— Et les seuls essais que nous aurons pratiqués au cours de cette aventure que je juge insensée seront ceux, actuels, consistant à suspendre le dirigeavion au-dessus du sol grâce aux treuils de la voûte.

Depuis le poste de pilotage tout en haut, invisible derrière le pare-brise, Gislake jouait avec les commandes des trains d'atterrissage, faisant apparaître tantôt les trains de pneus, tantôt le système de traîneaux remplaçant les skis d'origine. C'était Ann qui avait eu l'idée de cette innovation qui répartissait mieux la charge totale. Apparemment tout fonctionnait impeccablement, mais Keverny savait que les perturbations au décollage pouvaient détraquer les organes de transmission, et c'était toujours lorsqu'on voulait sortir les trains que ça foirait, rarement quand on les rétractait. Ou bien il pouvait y en avoir un sur quatre pour refuser de disparaître dans le ventre de l'appareil, compromettant tout atterrissage normal. Lorsque la

structure gonflable existait, le mal était sans gravité, mais qu'en serait-il lorsqu'ils devraient se poser pour la première fois quelque part en dessous de ces trois mille mètres ? Une masse nuageuse recouvrait d'ailleurs toute la vallée, et Keverny jugea nécessaire de parler météo.

— Nous décollerons dans quatre jours, annonça Maljory tranquillement. En général cette étendue nuageuse disparaît au-delà de la vallée.

Ce qui fit bondir Keverny.

— Vous n'y pensez pas.

— Bien sûr que si.

— Il faut d'autres essais, il faut que les trains fonctionnent encore une bonne centaine de fois pour que nous soyons certains qu'ils sont fiables. Lorsque nous serons aux commandes, Gislake et moi, nous devons avoir pleine confiance en cet appareil, sinon notre stress peut nous amener à commettre des erreurs.

— Vous n'aurez pas de stress et vous aurez eu une vingtaine d'essais, ce qui sera amplement suffisant. Préparez donc vos bagages pour dans quatre jours. Il faudrait un temps épouvantable pour que je reporte ce départ.

— Mais que vont devenir ces installations, tout ce personnel ?

— Cela ne vous concerne pas. La caverne-atelier reprendra la réparation ferroviaire comme naguère et c'est tout.

— Quand aurons-nous le plan de vol ?

— Une heure avant l'envol.

— C'est insuffisant.

— Il n'y a pas d'autres appareils volants dans la région que je sache. Le ciel de notre concession est pur de tout objet non identifié se permettant d'atteindre une certaine altitude. Les quelques hydravions en vol ne le sont que plus au sud, dans les deux Patagonie et le Channel Drake.

Le conditionnement de l'Aiguilleur transparaissait dans cette réponse. Malgré tout, Maljory culpabilisait, rien qu'à l'entendre parler avec une sorte de mépris indigné de ces moyens de transports aériens.

— Ne faudrait-il pas un dernier essai des réacteurs ? lança Keverny

en désespoir de cause.

— Les derniers furent concluants et vous avez dû en convenir. Nous ferons un plein qui nous accordera une autonomie d'une heure de vol, alors que notre premier terrain sera à moins d'une demi-heure. Et à chaque atterrissage nous ferons le plein pour l'étape suivante.

— La confiance règne, ricana Keverny.

— Pourquoi offrir des tentations dangereuses ? répliqua Maljory en s'éloignant.

Dans une série de claquements rassurants, les trains de pneus surgissaient de la coque de l'appareil et se verrouillaient tout aussitôt. Malgré tout, le chef mécanicien ne parvenait pas à se rassurer. Ni à envisager un avenir de liberté rapproché.

Pourquoi, se demandait-il, ces wagons d'huile inutilisés ? Soudain, terrifié, il crut comprendre. Maljory avait décidé de faire disparaître tous ses collaborateurs hostiles, actuellement emprisonnés dans cette caverne-atelier, en l'incendiant.

CHAPITRE 46

Qan plaqua le cliché sur la table de travail de son frère Lon.

— Qu'en penses-tu ? Il s'agit bien de la femme que tu comptes épouser, n'est-ce pas ?

Le seigneur de la guerre n'accorda qu'un regard rapide à la photographie et continua d'écrire.

— Ne joue pas l'indifférent, s'énerva Qan. Tu as la preuve que cette fille est une putain. Il n'y a qu'une putain pour se mettre ainsi à genoux devant un homme pour...

— Tu te tais ou tu sors. Malgré leur jeune âge tes espions se sont bien débrouillés et tu es content de m'imposer cette image dégoûtante.

— Tu as maintenant une preuve de sa duplicité. Elle est capable de tout pour séduire un homme. Elle n'a jamais essayé avec toi, bien sûr.

— Serais-je trop vieux s'il n'y avait eu ce que tu sais ? Elle est en train de remercier Toz, en quelque sorte, d'avoir accepté de se laisser conduire chez nous. J'ai toujours pensé que ce pilote de dirigeable ne serait tenté que par la promesse de revoir cette femme. L'argent, les menaces, n'auraient pu le convaincre de collaborer.

— Elle ne paie pas la conclusion d'un marché, mais la préparation d'un autre. Ils n'ont pas l'intention, l'un et l'autre, de passer leur vie ici. Ils veulent s'enfuir avec le dirigeable.

— Mais tu ne m'annonces rien de bien nouveau, dit Lon avec lassitude. Songe n'est revenue ici que pour négocier l'achat d'un dirigeable, effectivement. Mais la toute-puissance de l'EEC de China Voksal a quelque peu gêné ses démarches. Elle avait rencontré mon fils Kwantu, mais l'EEC l'a fait assassiner. Et ensuite c'est moi qu'elle est venue voir. Je ne dis pas qu'elle a essayé de me séduire, elle est trop maligne pour ça, mais j'ai fait quand même semblant d'être intéressé par sa démarche.

— Comment savais-tu qu'elle était venue à China Voksal pour acheter ou voler un dirigeable ?

— Acheter en premier lieu, sinon elle était prête à le voler et c'est ce qu'elle est en train de comploter. Comment je le sais ? J'ai quelques amis qui naviguent à bord de cargos, des bateaux qui se rendent dans ces pays lointains, les Patagonie Ouest et Est, et ce sont eux qui m'ont dit que l'achat d'un dirigeable était dans les intentions d'une personne de la Patagonie Ouest. Une personne qui s'appelle... laisse-moi consulter mes notes...

Il feuilleta un carnet posé sur le bureau.

— Voilà, Marina Estaban. Chef de cabinet du président de cet endroit, un certain Reiner. Elle a constitué un groupe d'amis pour l'achat d'un aérostat, et tu sais pourquoi ? Pour partir à la recherche de son amant qui n'est autre que Lien Rag.

— Quoi, le célèbre Lien Rag ?

— Il serait prisonnier ou je ne sais quoi de la Caste du Sud. C'est parce que j'ai des dirigeables en stock que mes amis ont pensé que cette nouvelle m'intéresserait commercialement. Quand Songe est arrivée à China Voksal, je n'ai pas tout de suite fait le rapprochement avec ce qu'on m'avait appris.

— Tu aurais pu lui proposer de lui en vendre un en caisses, fit Qan, ne comprenant rien aux intentions secrètes de son frère.

— Réfléchis. Je ne pouvais prendre ce risque à cause de l'EEC. Il fallait que je revienne ici pour disposer des caisses, et l'EEC n'aurait pas manqué de mettre le grappin sur cette marchandise prohibée. Et puis je voulais créer ces réseaux de Mongolie, et surtout, tu oublies ce point essentiel, nous avons besoin d'un pilote confirmé pour utiliser un des dirigeables comme engin de levage. Songe, stupidement, m'a offert la possibilité d'embaucher ce Toz, et maintenant je ne vais pas le lâcher de sitôt.

— Mais que feras-tu d'elle ? Elle va continuer à te ridiculiser, attentera à ton honneur. Elle est considérée ici comme ta future épouse.

— C'est une organisatrice, et en administration ferroviaire elle est d'une grande efficacité. Nous ne sommes que des primitifs dans ce domaine. Oui, j'ai fabriqué des dirigeables, mais je ne les ai jamais pilotés et pour être sincère j'ai toujours eu peur de m'embarquer à bord, et toi tu es pareil. Ne le nie pas. Ces jours-ci tu as accompagné ce Toz et Songe dans les premiers essais de vols, mais tu mourais de peur et le plus souvent tu as trouvé comment éviter de t'embarquer,

en collant ces garçons et ces filles sortant de l'école militaire aux basques de ce couple.

— Ce sont eux qui ont réalisé ce cliché.

— Ils sont disciplinés et se tairont.

— Qui sait, ils peuvent se laisser acheter et tu seras la risée de toutes les tribus amies et ennemies, tu ne pourras jamais réaliser ton grand projet. Frappe impitoyablement cette prostituée.

— Et en même temps je frappe ce Toz. Il cessera de collaborer avec nous.

— Il ne peut aimer cette fille qui a de tels arguments pour parvenir à ses fins.

— Tu raisones comme n'importe quel homme de notre tribu, attaché à l'honneur et à une morale féroce. Je crois que ce Toz a obtenu de Songe la preuve qu'elle avait pour lui quelque sentiment. Ce ne sont pas des Asiatiques comme nous, et encore moins des Mongols fiers et honnêtes, même si nous pouvons devenir roublards pour défendre nos intérêts. Ce ne sont pas des romantiques, par exemple, et Toz ne composera jamais de poésie pour célébrer la beauté de la femme qu'il aime, comme nous le faisons chez nous. Nous sommes accusés de séquestrer nos femmes, mais c'est pour mieux les magnifier dans le secret de nos yourtes. Les poèmes, les attentions respectueuses sont en quelque sorte les préliminaires de l'acte sexuel.

— Et chez eux c'est ça, fit Qan, en pointant son doigt sur le cliché.

— Exactement. Ce sont des matérialistes, des gens qui vivent à ras du sol, sans jamais s'élever au-dessus.

— Sauf en dirigeable, ricana son frère. Ils vont te le voler.

— Jamais ils n'y parviendront. Je vais maintenant charger Songe de tracer le schéma des futurs réseaux, grâce à tous les renseignements topographiques que nous avons regroupés au cours des dernières années. Nous allons voyager avec elle qui sera trop épuisée par les longues étapes à dos de chameau pour songer à la gaudriole. Pendant ce temps, Toz continuera sous ta direction à puiser dans les silos de matériel.

— Tu me condamnes donc à cet appareil du diable.

— Nous allons nous créer un empire, cher frère, avec nos réseaux.

Nous serons les maîtres de toutes les tribus.

— Mais ton mariage ?

— Il attendra quelque peu ou bien je le précipiterai, mais cette femme ne pourra jamais parvenir à ses fins, crois-moi.

CHAPITRE 47

Kurty, venu en draine anonyme depuis la Jurassic Company, se trouvait à River Station depuis deux jours et appréciait cette cité ferroviaire qui conservait, dans les quartiers les plus centraux, quelques grands wagons-immeubles d'autrefois. Il put visiter le train-palais des gouverneurs d'antan, releva le nom de Sadon, le gouverneur, et apprit qu'il pouvait consulter des documents ayant trait à Floa Sadon, l'ancienne maîtresse de son père.

Ému, il contempla ses différents portraits, des photographies mais aussi des peintures, œuvres de grands artistes d'alors. Il visionna une vidéo sur petit écran, la mort de la présidente y était décrite dans le détail. Elle avait été réellement fusillée par des révolutionnaires. Mais comme la légende le sous-entendait, elle était déjà morte d'une crise cardiaque ou d'un cancer, et ses bourreaux n'avaient mitraillé qu'un cadavre.

Et c'est alors qu'il apprit que les révolutionnaires en question, ceux qui avaient jugé sans la présence d'un avocat de la défense, ceux qui avaient tiré sur son cadavre, n'étaient autres que les mêmes qui avaient fondé Bakouninograd sur le site même de GSS, Grand Star Station.

Il dut, frémissant de rage, trouver d'autres documents pour avoir confirmation de cette tragédie, et lorsqu'il retourna dans Jurassic Company, où la Locomotive géante avait été admise dans une zone peu habitée des montagnes, il apportait des copies de cette fin tragique de Floa. Lorsqu'il les incorpora aux archives générales de la Loco et plus particulièrement aux archives historiques, il provoqua très rapidement une étrange effervescence, comme si sa propre émotion trouvait un écho dans tout le système informatique. Et, alors qu'il était assis devant l'écran, son père lui apparut. Il sursauta, incapable de supporter son regard dur, mais la voix s'éleva :

— Un jour, je veux que cette Locomotive regagne son lieu d'origine, l'ex-Transeuropéenne, et fasse des recherches sur le destin de Floa Sadon que j'ai profondément aimée. Il faut que toute la vérité soit inscrite dans la mémoire vive de notre système informatique, et que toutes les décisions futures soient prises uniquement dans une seule orientation. Il faudra d'abord situer le lieu où le cadavre de ma

bien-aimée fut enfoui, et ensuite seront recherchés impitoyablement tous les assassins, s'ils existent encore, et ils seront châtiés. Je confie cette mission à celui qui deviendra le maître de cette machine, quel qu'il soit. Je sais qu'au moment où je dicte ma volonté, il est impossible de rejoindre la Transeuropéenne, mais un jour ce sera possible, et tant que cette mission n'aura pas été accomplie cette Locomotive ne pourra être déprogrammée. Quelle que soit la volonté du nouveau maître, ma fidèle compagne gagnera la Transeuropéenne et ne pourra accepter d'autre projet qu'une fois cette mission capitale accomplie. Ce testament est irrévocable.

Kurty ne pouvait retenir un tremblement nerveux et dut quitter le compartiment-bureau pour se jeter sur son lit, mais il croyait encore entendre la voix de son père. C'était donc ça qui depuis des mois, plus d'une année, entraînait la Locomotive dans d'étranges détours. Il s'expliquait enfin pourquoi elle voulait à toute force atteindre l'ancienne Transeuropéenne, et pourquoi elle s'était rapprochée de Bakouninograd, puis de River Station. Ce testament impitoyable, inexorable, était donc inscrit dans les e-gènes de la Machine et ne serait désactivé que lorsque la mission serait accomplie.

— Comment pourrai-je jamais y parvenir ? s'écria-t-il, effrayé par la responsabilité dont l'accablait Kurts.

Il revoyait le visage de Floa Sadon et se laissait aller à des rêveries de vengeance. Il pénétrerait dans cette station soumise à une autarcie destructrice, retrouverait les assassins, leur ferait avouer où ils avaient caché le cadavre de l'ancienne présidente. Ensuite la Locomotive pourrait, si elle le souhaitait, détruire à jamais cette cité.

Lorsqu'il retourna dans son bureau, le visage de son père n'était plus sur l'écran et à la place il y avait l'ancien plan de GSS. Le central des renseignements extérieurs était en train de faire figurer en rouge la nouvelle organisation de cette cité maudite. Et en sous-titre venaient des témoignages effroyables des habitants.

CHAPITRE 48

C'était fini, les Asiatiques avaient fui après avoir démonté leur installation. Leurs bateaux avaient disparu et Fleur se demandait s'ils oseraient revenir un jour. Ils n'oublieraient pas de sitôt cet affreux souvenir d'avoir soudain été tous transformés en statues.

Jdriège allait la ramener jusqu'à la mer et la banquise de Ross où elle trouverait un bateau pour embarquer, que ce soit la Salamandre commandée par Grathe ou le Dragon sous les ordres de Farnelle. Mais elle n'était pas pressée. Son neveu la tirait sur sa peau de loup et tous les Roux, accourus pour leur prêter main forte contre les contrebandiers du krill, les accompagnaient, hilares de voir un homme tirer une femme de la sorte. Les Rousses étaient tout aussi capables que les hommes de parcourir en courant de très longues distances durant des jours et des jours, même celles qui étaient enceintes parvenaient encore à suivre le rythme durant les quatre premiers mois. Ensuite elles abandonnaient la course pour continuer sur un rythme plus tranquille, accouchaient le plus souvent seules, après avoir élevé au dernier moment un igloo en prévision des grands vents.

Ils subirent deux tempêtes moyennes avant d'apercevoir les installations de la banquise de Ross, et surtout l'immense troupeau d'éléphants de mer composé de deux à trois millions d'animaux. Elle fut ravie d'apercevoir la silhouette de la Salamandre, ce superbe voilier baleinier désormais réduit à la routine des navettes avec Cooktown. Mais elle aurait aimé que ce soit Farnelle qui la reçoive et non Grathe. Elle n'avait pas revu Farnelle depuis des années et celle-ci lui manquait. Mais c'était bien Farnelle et sa silhouette dégingandée qui l'accueillit à l'échelle de coupée et l'étreignit, les larmes aux yeux.

— Grathe a démissionné et j'ai obtenu de le remplacer à bord de la Salamandre. J'ai attendu le commandement de ce magnifique voilier des années, sans jamais y croire, et maintenant je suis là. C'est grâce à Lienty et à Yeuse, car ton demi-frère avait un autre candidat, et sans leur aide je serais encore à bord du Dragon.

— Lorsque Kurty l'apprendra il en sera heureux, car il estimait que tu étais un excellent capitaine. Non, je n'ai pas de ses nouvelles, je ne sais même pas où il se trouve. Depuis qu'il a renfloué la Locomotive pirate, il n'est plus le même homme. Cette machine a comme une

emprise psychologique sur lui. J'ai préféré le quitter sous un autre motif, mais en réalité j'étouffais dans ce monde mécanique, électronique, refermé sur lui-même. Je n'ai pas vu Danglov en montant à bord.

— Danglov est mort voici trois mois. Comme ça, sans me prévenir, d'une crise cardiaque. La Chimère des Simone se trouvait justement à l'ancre à côté de nous, et Tom-Tom nous a envoyé son meilleur docteur qui n'a pu que constater le décès.

Farnelle la conduisit dans la cabine qu'elle occupait jadis, quand elle accompagnait Kurty dans la chasse aux cachalots en bordure de la Ceinture de Feu.

— Repose-toi, prends un bain, ce que tu veux, le repas est dans deux heures.

Jdriège l'avait quittée sans s'attendrir, mais elle savait qu'il était malheureux de la perdre encore. Elle ne pouvait prendre des cryohormones au-delà d'un certain temps sans mettre sa santé en danger. Et lui de même.

Elle avait désiré Jdriège lors de leur aventure sous la voûte de la forêt amazonienne foudroyée. C'était elle qui avait osé le provoquer, l'amener à lui faire l'amour. Mais elle ne pouvait oublier Kurty, le revoyait sur la passerelle de son baleinier, si courageux, si impérial. Elle regardait autour d'elle, les larmes aux yeux. C'était le plus beau bateau qu'elle ait jamais connu, et les cargos des Chinois, pour aussi modernes qu'ils fussent, n'avaient jamais suscité en elle autant d'émotion. Il y avait les odeurs, celle du sang des cachalots, vieille de plusieurs années, celle du bois, du calfat, des voiles empesées de sel et d'iode. Elle crut même, en ouvrant la couchette double, sentir le parfum discret de Kurty.

CHAPITRE 49

Lien Rag avait tout supporté, les essais de réacteurs de plus en plus traumatisants à cause des vibrations qu'ils déclenchaient dans toute la carcasse de l'appareil. Il avait dû se confectionner un endroit isolé du bruit strident, une alvéole, une niche étanche, mais les secousses, elles, n'avaient pu être atténuées. Maintenant il y avait ces continuels essais des trains d'atterrissage qui sortaient, rentraient de l'appareil sans arrêt. Il allait devenir fou, mais soudain tout s'arrêta et un calme impressionnant, qu'il finit par trouver inquiétant, pesa sur le dirigeavion. Il quitta son refuge, emprunta un tube qui le conduisait jusqu'à la partie cuisine de son habitat clandestin. Il avala de la confiture de lait, spécialité de cette région, but un peu d'eau et continua de traverser de part en part une bonne partie de la carlingue, côté tribord.

Il se rapprocha du poste de pilotage, mais utilisa ensuite un autre passage oblique qui conduisait à la hauteur du pont le plus bas. C'était là qu'existait ce que Maljory n'avait pas découvert malgré ses recherches, ses détecteurs nombreux. Il y avait là un réservoir d'huile de grande capacité, avec son jumeau de l'autre côté pour maintenir l'équilibre de l'appareil. Lors du crash et du long dérapage sous la voûte des arbres couchés par un ouragan, ils n'avaient pas subi le moindre dommage et les tonnes et les tonnes d'huile qui s'y trouvaient permettaient d'envisager un vol de six à sept mille kilomètres, sans parler de ceux que les réservoirs normaux et connus permettraient.

À plusieurs reprises, Maljory avait été sur le point de découvrir l'existence de ce carburant, ses experts estimant que l'appareil présentait une charge en poids supérieure à ce que leurs calculs affichaient. Ils s'étaient servis de nombreux détecteurs pour mesurer l'épaisseur de la double coque, la densité de l'isolant et, bien entendu, il y avait toujours quelques tonnes dont on ne trouvait ni l'emplacement ni l'origine. Les experts avaient fini par conclure que certains matériaux n'étaient que des alliages inconnus qui pesaient plus lourd que le reste de l'appareil. Maljory n'avait pas tellement accepté cette explication, mais n'avait pu les contredire. Lien Rag avait pu suivre à l'oreille leur table ronde à la hauteur du deuxième pont.

Ces réservoirs étaient reliés directement au système de

postcombustion par une tuyauterie secrète dépendant de vannes commandées par radio. Encore fallait-il examiner soigneusement le tableau de bord, extrêmement complexe, pour se douter de l'existence de ces grosses quantités d'huile cachées. Les Aiguilleurs ingénieurs n'avaient pas camouflé leur effarement en découvrant les dizaines, les centaines de commandes sur la planche de bord. À ce niveau-là, ils avaient joué profil bas, laissant les trois étrangers, Ann Suba, Keverny et Gislake, en vérifier le fonctionnement. Leur confiance était mesurée, mais ils ne pouvaient faire différemment. Aucune locomotive n'aurait jamais comporté autant de touches et de lumières.

— Tout ceci, avait annoncé Ann Suba un beau jour, toute cette partie à droite ne concerne que la structure dirigeable. Cette structure ayant été détruite, il est inutile de brancher cette partie du tableau. Nous allons même l'occulter, pour l'instant, avec du ruban adhésif.

Maljory, soupçonneux, avait quand même voulu en savoir plus et, sans réticence, Ann Suba et Keverny lui avaient fourni des explications plausibles. C'est ainsi que la trappe de la commande radio, qui permettait l'ouverture et la fermeture des vannes électroniques des réservoirs clandestins, avait été dissimulée sous un ruban adhésif.

— Bien joué, Ann Suba, avait murmuré Lien Rag, à l'écoute de cette discussion, comme chaque fois que Maljory et son équipe d'ingénieurs montaient à bord de l'appareil.

Ni Keverny ni Gislake ne connaissaient l'existence de cette réserve secrète de fuphoc. C'était Liensun, alors qu'il dirigeait les ateliers Kurts, qui en avait eu l'idée. Il en avait parlé seulement à Lien Rag qui avait insisté pour qu'Ann Suba soit mise dans la confidence. Au début elle était assez opposée à ce projet, mais avait fini par y collaborer. Pour installer les soutes à huile, ils avaient embauché quatre ouvriers spécialistes en plasturgie. Lorsque la chaleur était devenue torride et que Lacustra avait dû être abandonnée, ces gens-là avaient disparu, emportant avec eux le souvenir de leur étrange travail. Cette réserve n'avait pas été souvent utilisée, car la structure dirigeable, allégeant fortement le poids total, permettait des économies importantes de carburant. Parfois, lorsqu'il était seul pilote à bord, Lien Rag ouvrait les vannes pour renouveler l'huile depuis trop longtemps emmagasinée. Keverny lui avait annoncé que, très méfiant, Maljory avait prévu de courtes étapes avec le minimum d'huile dans les réservoirs, afin d'éviter toute tentative de fuite. Ce brave Keverny, qui croyait encore qu'ils allaient tous prendre la voie de la liberté en volant vers le sud, vers les Kerguelen. Gislake et surtout Ann Suba se montraient moins naïfs et se doutaient, même si le pilote ignorait tout

de cette huile cachée, qu'il avait d'autres projets en tête.

Il s'interrogeait sur Ann Suba, ne parvenait pas à deviner le fond de sa pensée. Il était à peu près sûr qu'elle avait gardé leur secret commun, mais elle savait que le dirigeavion pouvait voler sur une très longue distance. Avait-elle vraiment envie de retourner aux Kerguelen où ses activités scientifiques et sa culture n'avaient pu guère s'épanouir ? Ce qui justifiait qu'elle ait accepté de travailler avec Charlster en Panaméricaine, puis chez Tharbin, et enfin ici avec les ennemis de toujours, les Aiguilleurs. Elle, l'ancienne Rénovatrice du Soleil, inventrice des filtres à hélium, complice de la Caste ? Complice ou venue là pour d'autres raisons ?

CHAPITRE 50

Elle n'embarquait plus à bord du dirigeable et seul Toz et son équipe de stagiaires effectuaient le grutage de l'infrastructure de la première ligne, deux voies modestes construites à partir de la station Khatun Balata utilisée par l'Ecuadorian Eastern Company. Pour l'instant la liaison restait lettre morte et les rails s'arrêtaient cinq kilomètres plus loin. Les dirigeants de la grande société ferroviaire ergotaient, trouvaient mille excuses pour ne pas recevoir Lon Kwantu autour d'une table de discussion.

Le réseau monterait vers le nord, pénétrerait largement les territoires des tribus administrées par la famille Kwantu. Qan, le frère de Lon, parcourait à cheval et avec une escorte tous les campements pour expliquer l'approche de la ligne. Bientôt il devrait persuader les tribus du Nord, seulement alliées de celles du Sud, mais dotées d'une autonomie. Le rêve des Kwantu était de rejoindre le premier réseau que le Consortium des Bonzes construisait, mais en direction du sud. Les Kwantu pensaient surtout aux péages qu'ils pourraient exiger pour traverser la Mongolie occidentale. Qan était chargé de séduire les petits seigneurs de la guerre avec une ristourne sur ces droits de péage.

Toz ne voyait Songe que le soir ou durant ses heures de repos. Elle travaillait sur le schéma futur de ce premier réseau, étudiait les données, les archives, et déjà avait prévu des ramifications pour l'exploitation de certains sites. Lon, bien qu'il le cachât, était émerveillé par son travail. Elle avait repéré des mines de charbon, de fer, de cuivre et même de molybdène. Il y avait aussi de petites exploitations de tourbe que l'on pouvait fédérer en coopératives. La tourbe serait chargée sur des plates-formes et redistribuée partout. Il y avait aussi la principale ressource, l'élevage.

— Je sais où Lon dissimule ses importantes réserves d'huile. Un hasard. Un coup de vent de sable nous a obligés à un détour vers le sud, et j'ai surpris une conversation de mes soi-disant stagiaires, comme nous survolions une station ferroviaire apparemment abandonnée. Ils discutaient en mongol, mais j'en comprends quelques mots. Il y aurait là de grandes réserves en huile d'origine minérale. Une huile d'excellente qualité. Tâche d'en savoir plus, voici les coordonnées. Dès que nous serons prêts, sous un prétexte quelconque

tu embarqueras avec nous et on se débarrassera des six emmerdeurs qui ne me lâchent pas d'un pouce. Je ne sais pas s'ils sauront un jour piloter un astronef, mais ils feront d'excellents agents de renseignement. Chaque soir ils doivent se présenter au rapport devant Lon.

Lon Kwantu était toujours aussi aimable et prévenant envers Songe qui était certaine que c'était une apparence. Elle avait commis une imprudence avec Toz, un jour où les stagiaires, secoués par un coup de vent, paraissaient souffrir du mal de l'air sur leurs couchettes. Toz avait voulu jauger sa sincérité et elle s'était inclinée doublement.

Elle trouva l'endroit exact où l'huile se trouvait stockée et apprit qu'elle provenait d'un vieux puits encore en exploitation, situé non loin de là. Pour l'instant on n'y prélevait que des quantités minimales pour alimenter une petite centrale électrique voisine. Elle finit par apprendre que l'on pouvait se brancher directement sur l'un des réservoirs enterrés de la façon la plus élémentaire, à condition de disposer d'une pompe élévatrice dont le dirigeable était pourvu.

— Il faut des armes de poing, lui murmura un jour Toz. Sans elles nous ne pourrions nous débarrasser des stagiaires.

— Je ne veux pas qu'on les tue.

— On essaiera, avait-il répondu assez légèrement.

Bizarrement, elle envisageait sans enthousiasme de rejoindre la Patagonie occidentale, et de ce fait se faisait un monde des difficultés à surmonter pour entreprendre cette fuite. Son travail d'organisatrice des réseaux lui plaisait énormément et elle avait deviné que Lon Kwantu en était plus que satisfait. Le seul être inquiétant dans son entourage immédiat, c'était son frère, Qan. Lorsqu'il la voyait, il ricanait sans qu'elle sache exactement pour quel motif.

— J'ai déjà un pistolet mitrailleur ancien, mais en parfait état avec deux chargeurs, lui annonça Toz un soir, alors qu'ils dînaient avec d'autres personnes sous une yourte. On peut arrêter une date, par exemple dans une dizaine de jours.

CHAPITRE 51

Dès la première nuit au traintel, Movane n'eut plus de cauchemars et elle reprit avec plaisir son travail auprès d'Harold Kowning. Elle appréciait beaucoup ce garçon et désormais éprouvait un certain trouble lorsqu'il se penchait en même temps qu'elle sur un écran ou une photographie agrandie.

— Je continuerai à passer quelques heures dans cette planque sous la cabine d'Hillary. Je voudrais bien savoir si elle a quelques idées ou si, comme nous, elle patauge dans l'ignorance au sujet de ce virus génétique.

— L'enfant soupçonnera votre présence et Hillary saura que vous êtes en train de l'espionner. Sa réaction peut être violente.

— Nous resterons en contact avec un portable. Vous surveillerez sa porte. Elle ne peut quitter son labo que par là. Et comme elle n'en sort jamais, vous saurez qu'elle se prépare à me frapper ou même à me tuer.

— C'est vraiment dangereux, murmura-t-il.

Elle glissa un portable dans sa combinaison, et c'est alors qu'il la prit aux épaules.

— Je vous en prie, dès que j'appelle fuyez au loin et ne revenez ici que lorsque je vous signalerai que vous le pouvez.

Elle ne se rendit compte que trop tard qu'elle nouait ses bras autour de son cou et l'embrassait bouche ouverte sur les lèvres.

Lorsqu'elle se glissa dans sa cachette, elle était comme ivre à la suite de ce baiser. Un baiser profond, presque un acte sexuel, estimait-elle. L'un et l'autre étaient follement excités et auraient pu faire l'amour si elle ne s'était détachée la première. Dans la courserie elle entendit sonner le téléphone. Certainement Louria Finister qui rappelait son amant.

Ce vertige qu'elle éprouvait disparut brutalement lorsqu'elle reçut, comme un coup bas, une pensée d'une sauvagerie extrême. Elle se demanda une seconde qui pouvait la projeter dans son cerveau, ne

pensait pas à Hillary, mais refusait de croire qu'Every, la petite fille en catalepsie, le puisse. Et pourtant...

Et puis il y eut la voix de la mère, cette voix rocailleuse qui s'efforçait en vain de se nuancer en douceurs murmurées.

— Qu'as-tu donc, Every ? Elle grelotte, comme de froid, alors qu'il fait si chaud ici. Va-t-elle me faire une crise d'épilepsie ? Nous allons bientôt nous en aller, Every, fuir, nous cacher. Je sais maintenant la nature de ce virus venu d'ailleurs. J'en avais l'idée depuis hier, mais cette nuit j'ai travaillé sans relâche et je peux te dire que nous allons pouvoir quitter cet endroit qui te perturbe tant. À moins que...

Bien avant l'appel d'Harold, Movane sut qu'Hillary Struble avait identifié l'origine de l'agitation de sa fille à qu'elle se ruait hors de sa cabine, hors du train. Déjà elle courait le plus vite possible vers l'extrémité du quai, vers le passage souterrain qui desservait une demi-douzaine d'autres quais. Il n'y avait que là qu'elle sèmerait cette folle hurlant au loin dans son dos.

Haletante, elle put rejoindre son traintel, se précipita dans son compartiment, prit une bouteille de vodka à peine entamée dans la salle de bains et la tэта goulument avant de se jeter sur sa couchette. Elle ne s'était pas rendu compte que son portable grésillait toujours depuis qu'elle avait quitté son dessous de wagon.

— Ça va Harold, ça va... J'ai filé avant qu'elle ne me rejoigne... Harold... Elle a trouvé de quel virus il s'agissait... Elle parle toute seule quand elle est avec sa fille et j'ai surpris ses paroles... Elle est sur la bonne voie et veut s'enfuir, elle n'a jamais songé à collaborer avec nous.

— Où êtes-vous ?

— Au traintel.

— J'arrive.

— C'est risqué.

Il avait coupé la communication. Elle voulait lui dire que le risque c'était qu'ils se retrouvent seuls dans ce compartiment. Un bien plus grand risque qu'Hillary.

FIN